



UNE HISTOIRE CRÉOLE DE LA LANGUE ANGLAISE ?

Approche sociolinguistique de l'hypothèse du moyen-anglais créole.

Alexandre ETCHEHEGUY

Sous la direction de Fabienne TOUPIN

Mémoire de Master 2

Mention : Sciences du langage

Spécialité : Linguistique avancée et description des langues

2020-2021



**Laboratoire
Ligérien de
Linguistique**

(UMR 7270, Universités d'Orléans et de Tours, CNRS, Bibliothèque Nationale de France)

Remerciements

Il est pour moi de rigueur d'adresser mes remerciements en premier lieu à ma professeure et directrice de mémoire, Madame Fabienne Toupin, à qui revient selon moi tout le crédit de mon parcours. Ses enseignements ont constitué mon premier contact avec la linguistique et m'ont conduit à choisir cette voie, aussi lui suis-je profondément reconnaissant d'avoir accepté de diriger ce travail de recherche. Je ne saurais lui exprimer l'ampleur de ma gratitude pour ces six dernières années académiques, au cours desquelles elle n'a cessé de me gratifier de sa patience, de sa compétence, et de sa bienveillance inconditionnelle. Je la remercie infiniment pour sa disponibilité sans faille malgré son lourd calendrier, ainsi que pour la confiance dont elle m'a honoré tout au long de mon cursus. Son abnégation, son érudition et sa grande humilité constituent pour moi une source intarissable d'admiration.

Je souhaite également exprimer toute ma gratitude à Salikoko Mufwene, professeur distingué de l'Université de Chicago, qui m'a fait l'immense honneur d'accepter de faire partie du jury de soutenance de ce mémoire. Ses travaux ont bouleversé mon approche de l'évolution des langues et ont énormément influencé le travail que je présente ici. Je suis également très reconnaissant envers Élise Louviot, maîtresse de conférences à l'UFR de Lettres et Sciences Humaines à Reims, qui a chaleureusement accepté de partager sa perspective sur mes recherches. Je remercie également Jean-Louis Rougé, professeur émérite de l'université d'Orléans, qui a accepté de lire ce travail.

Je veux enfin remercier mes parents, dont la confiance et le soutien m'a amené à faire ce que je fais aujourd'hui, et Irina dont les encouragements m'ont guidé au cours de ces six dernières années.

Résumé

L'objectif de ce travail de recherche est de proposer une analyse des contacts linguistiques qui ont caractérisé l'anglais médiéval à travers le prisme de la créolistique, ainsi que d'étudier comment les outils issus de ce champ d'étude nous permettent de mieux comprendre les bouleversements typologiques qui se sont produits dans la langue anglaise au cours de cette période. Un ensemble de travaux ayant exploré l'hypothèse dite du moyen-anglais créole constitue ici le point de départ d'une réflexion qui nous amènera à proposer une perspective originale, aussi bien sur le rôle qu'a tenu le contact linguistique dans l'évolution de l'anglais que sur des considérations plus générales relatives à l'étude des créoles. Nous verrons ainsi si l'anglais médiéval peut être qualifié de créole à différentes périodes de son histoire.

Mots clés :

Anglais médiéval ; Créolistique ; Hypothèse du moyen-anglais créole ; Linguistique historique ; Sociolinguistique

Abstract

This thesis aims at offering an analysis of language contact in medieval English through the approach of creolistics, as well as exploring how the latter may help us better understand the great typological shift that occurred in English through that period. A selection of publications dealing with the so called Middle English creole hypothesis will be the basis of a reflexion that will lead us towards a thought-provoking perspective, both on the role that language contact held in the evolution of English and on more general matters pertaining to creole studies. Thus, we will assess whether medieval English may have been a creole during different periods of its history.

Key words:

Medieval English; Creolistics; Middle English hypothesis; Historical linguistics; Sociolinguistics

Liste des abréviations

Langues et périodes

AC	Anglais contemporain
AM	Anglais moderne
CJ	Créole jamaïcain
FA	Français d'Angleterre
MA	Moyen-anglais
VA	Vieil-anglais
VN	Vieux-norrois

Gloses

INF	Forme infinitive
pl	Pluriel
sg	Singulier

Sources

DHLF	Dictionnaire Historique de la Langue Française
DLP	A Dictionary of Linguistics and Phonetics (sixth edition)
DLSL	Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage
DSL	Dictionnaire des sciences du langage
TLFi	Trésor de la langue française informatisé

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
1 – PRESENTATION DE L’HYPOTHESE DU MOYEN-ANGLAIS CREOLE	10
1.1 – UNE CREOLISATION DU VIEIL-ANGLAIS AVEC L’ANGLO-NORMAND ?	11
1.1.1 – Une révision du modèle généalogique traditionnel	12
1.1.2 – Une définition typologique des créoles	16
1.1.3 – L’hypothèse du créole prototypique	20
1.2 – LE VIEUX-NORROIS COMME SOURCE DE CREOLISATION DE L’ANGLAIS	26
1.2.1 – Une démarche similaire à celle de Bailey et Maroldt ?	26
1.2.2 – Les créoles selon Domingue	29
1.2.3 – L’hypothèse d’un pidgin anglo-scandinave	33
1.3 – LES FAILLES DE L’HYPOTHESE DU MOYEN-ANGLAIS CREOLE	41
1.3.1 – Le flou terminologique de Bailey et Maroldt	41
1.3.2 – Une relecture postcoloniale de l’histoire des langues	44
1.3.3 – Les contestations de l’hypothèse	48
2 – PROPOSITION D’UN CADRE TERMINOLOGIQUE	55
2.1 – DECRIRE LES PIDGINS PAR LES OUTILS DE LA CREOLISTIQUE	56
2.1.1 – Analyse des données lexicographiques	57
2.1.2 – Les pidgins dans la littérature	59
2.1.3 – Acrolecte et basilecte : une sociolinguistique des pidgins	64
2.1.4 – L’anglais médiéval et la notion de pidgin	68
2.2 – PIDGINS ET KOINES, DES PHENOMENES DE MEME NATURE ?	71
2.2.1 – La littérature contre les données lexicographiques	72
2.2.2 – Une distinction problématique entre pidgin et koinè	78
2.2.3 – Une koinèisation de l’anglais médiéval	82
2.2.4 – Le continuum de restructuration anglo-scandinave	86
3 – UNE SOCIOLINGUISTIQUE DES CREOLES ET DE L’ANGLAIS MEDIEVAL	93
3.1 – LE MODELE DE FORMATION DES CREOLES SELON LA VISION CLASSIQUE	94
3.1.1 – Les créoles selon les données lexicographique	94
3.1.2 – La créolisation comme antonyme de la pidginisation	96
3.1.3 – Les étapes développementales des créoles	99

3.2 – LES LIMITES DE L’APPROCHE TYPOLOGIQUE	101
3.2.1 – <i>La décréolisation</i>	102
3.2.2 – <i>Le dynamisme des continuums de restructuration</i>	105
3.2.3 – <i>Une approche alternative à la définition typologique</i>	109
3.3 – UNE DEFINITION SOCIOHISTORIQUE DES CREOLES	112
3.3.1 – <i>Une démarche traditionnelle biaisée</i>	113
3.3.2 – <i>Une autre histoire des créoles</i>	117
3.3.3 – <i>La créolisation, phénomène de basilectalisation</i>	121
3.4 – UNE HISTOIRE CREOLE DE LA LANGUE ANGLAISE ?	128
3.4.1 – <i>Le cas de la cohabitation anglo-normande</i>	128
3.4.2 – <i>L’hypothèse d’un créole vieil-anglais</i>	134
3.4.3 – <i>Une créolisation du vieil-anglais précoce ?</i>	138
CONCLUSION.....	144
ANNEXE DES FIGURES	147
BIBLIOGRAPHIE	157
➤ <i>Anglais médiéval et français d’Angleterre.....</i>	<i>157</i>
➤ <i>Civilisation.....</i>	<i>159</i>
➤ <i>Linguistique générale et créolistique.....</i>	<i>159</i>
➤ <i>Sources Lexicographiques.....</i>	<i>161</i>

LISTE DES TABLEAUX

<i>Tableau 1 : Anglais médiéval et critères d’identification des pidgins.....</i>	<i>69</i>
<i>Tableau 2 : Anglais médiéval et critères d’identification des koinès</i>	<i>85</i>
<i>Tableau 3 : Contact anglo-saxon et critères d’identification des koinès.....</i>	<i>140</i>
<i>Tableau 4 : Anglais médiéval et critères d’identification des créoles</i>	<i>141</i>

Introduction

La question posée dans le titre de ce travail peut sembler excentrique au premier abord, et il serait malhonnête de ne pas reconnaître que cette extravagance a eu un rôle certain dans le choix de mon sujet. Me sachant porté sur la linguistique historique et pensant que le sujet que j'avais initialement proposé (l'influence du gaélique sur le vieil-anglais lors de la christianisation de l'Heptarchie par les missionnaires irlandais) ne conviendrait pas à l'exercice de rédaction d'un mémoire, Madame Fabienne Toupin m'a fait l'honneur de me suggérer un thème qui lui tenait à cœur et qu'elle avait abordé dans certains de ses travaux : le caractère créole du moyen-anglais. Cette question a évidemment piqué ma curiosité, et j'ai développé pour celle-ci un profond intérêt à mesure que s'est dévoilée la richesse de ses implications.

Nous mettons ici en parallèle deux entités qui, dans l'imaginaire collectif, peuvent être considérées comme antinomiques. D'une part, nous avons la langue anglaise, dont l'histoire et la tradition écrite prestigieuse remontent au haut Moyen Âge : de *Beowulf* à *Ozymandias*, en passant par les contes de Chaucer et les pièces de Shakespeare, la continuité de cette langue vient aujourd'hui légitimer celle du roman national britannique. D'autre part, nous avons les créoles, des phénomènes linguistiques modernes rattachés aux enjeux de la colonisation et plus particulièrement à ceux de la traite négrière. Perçus comme les fruits d'un métissage entre les langues des colons européens et celles de leurs esclaves, les créoles ont longtemps été déconsidérés ou relégués au statut d'anomalies par les

sphères académiques, ainsi que le souligne Degraff (2003). Aujourd'hui encore, le terme de *créolisation* est parfois employé dans le langage courant pour désigner des pratiques linguistiques perçues comme négatives¹. De fait, un tel écart de prestige fait que l'idée d'une créolisation de l'anglais lors de la période médiévale paraîtra surprenante, voire provocatrice.

Nous verrons pourtant que cette hypothèse n'a rien de gratuit, ni même d'inédit. Il suffit de se pencher brièvement sur l'histoire de la langue anglaise pour en comprendre la légitimité : de nombreux ouvrages d'introduction à l'histoire de la langue anglaise tels que *A History of the English Language* (Baugh et Cable : 2013) soulignent par exemple que des phénomènes de métissage linguistique transparaissent de manière flagrante dans la langue anglaise, notamment dans son lexique. En effet, en dépit du fait que l'anglais est accepté comme une langue germanique, son lexique est majoritairement constitué de mots d'origine romane (Baugh et Cable 2013 : 9). Un tel constat semble donc rapprocher l'anglais du cas des créoles, qui ont longtemps été perçus comme des langues qui auraient simplement superposé le lexique de colons européens au système grammatical des langues maternelles d'esclaves d'origine africaine.

L'apparition massive de termes romans en anglais remonte à la période médiévale, et plus particulièrement à celle dite du *moyen-anglais*. Afin de préciser

¹ Les réactions qu'ont suscité la phrase *tu hors de ma vue* dans le titre *Anissa* de Wejdene constituent un exemple récent. L'énoncé, largement perçu comme agrammatical, a été désigné comme le résultat d'une *créolisation* par certains internautes.

Source : Propos rapportés par le vidéaste Romain Filstroff

Vidéo : AYA NAKAMURA, *WEJDENE et la LANGUE FRANÇAISE* – *Linguisticae* (31:15 – 31:20)

URL : <https://www.youtube.com/watch?v=Ps5AGb3iWgQ&t=1880s>

le contexte historique dans lequel s'inscrit cette étude, nous ferons ici de faire un bref rappel des différentes périodes que l'on distingue conventionnellement dans l'histoire de la langue anglaise. La plus ancienne s'étend de 450 à 1150 environ et correspond à la période dite du *vieil-anglais*, à la fin de laquelle le dialecte west-saxon s'est imposé comme norme écrite en développant une importante tradition littéraire sous l'impulsion des réformes du roi Alfred de Wessex (Lucken 2015 : 41). Nous verrons que cet anglais du haut Moyen Âge a parfois été appelé « anglo-saxon » dans la littérature. Ce terme étant principalement employé dans un cadre civilisationniste et ethnographique, nous nous tiendrons à celui de *vieil-anglais* (désormais VA) lorsque nous ferons référence à la langue afin d'éviter toute confusion.

La période du VA est suivie de celle du moyen-anglais (désormais MA), dont les frontières sont traditionnellement fixées de 1150 à 1500. Ces siècles se sont d'abord caractérisés par la chute du west-saxon en tant que norme écrite au profit du franco-normand, également appelé anglo-normand selon les aires et les périodes étudiées, ainsi que les considérations propres à chaque auteur². Nous suivrons ici la position adoptée par André Crépin en parlant de français d'Angleterre (désormais FA) lorsque nous ferons référence à la langue parlée (nativement ou non) par l'aristocratie du royaume d'Angleterre lors de la période du MA. La position prestigieuse du FA lui a permis d'exercer une influence considérable sur l'anglais, qui était alors la langue du peuple et assimilé au parler

² Voir André Crépin (2004) *Quand les Anglais parlaient français* pour une réflexion plus approfondie sur les problématiques liées au statut de l'anglo-normand.

rustique du royaume. La perte de la norme écrite west-saxonne brisa la tendance à la codification de la langue et fut propice au développement de pratiques linguistiques divergentes. Cela se traduisit notamment par un morcellement dialectal qui ne commença à se résorber qu'au cours du XVe siècle, lors de la montée en prestige du dialecte de Londres et suite à sa large diffusion rendue possible par le développement de l'imprimerie.

La période du MA se caractérise par de profonds changements dans le système morphosyntaxique de la langue : celui-ci est passé d'un fonctionnement qui était, encore au XIème siècle, largement comparable à celui de l'allemand actuel (Groussier, in Régis 2001 : 8), à une forme qui, dès le XVème siècle, sera largement intelligible pour le locuteur de l'anglais contemporain (désormais AC). D'un point de vue typologique, la nature et la vitesse de ces mutations ne sont pas sans rappeler celles qui ont été constatées (ou du moins acceptées) pour les langues créoles. C'est en s'appuyant sur ces observations que certains ont défendu que les phénomènes linguistiques impliqués dans la formation de ces langues étaient de même nature, faisant ainsi du MA un créole *de facto*.

Si cette hypothèse du moyen-anglais créole a été soutenue ou au contraire abondamment critiquée depuis qu'elle a été formulée, il semble que le débat se trouve dans une impasse dont la littérature tend à s'accommoder : si le MA présente une typologie tendant vers certaines caractéristiques typiques des créoles (nivellement morphologique, simplification voire disparition des paradigmes flexionnels, perte du genre grammatical, rigidification de l'ordre des mots, amorce d'une *relexication* de la langue), on peut également défendre qu'il s'en différencie

fondamentalement par d'autres (développement de l'hypotaxe, maintien du génitif, expression du temps du passé par la flexion verbale, manifestation de l'aspect par le biais d'auxiliaires, marquage du pluriel, préservation des catégories grammaticales mineures telles que les prépositions).

Les conclusions divergentes avancées par les différents auteurs qui se sont penchés sur la question ne sont donc pas le fait de données linguistiques contradictoires, mais d'un flou sémantique qui toucherait directement la notion-clé de *créole*. Si des termes plus nuancés tels que *semi-créole*, *créoloïde*, *koinè*, ou encore *langue pidginisée* se sont substitués à celui de créole pour qualifier le MA, rien ne semble indiquer en quoi les évolutions linguistiques de cette langue seraient à distinguer fondamentalement des phénomènes de créolisation. Ainsi, la question demeure : peut-on qualifier l'anglais médiéval de créole ?

L'objectif de ce travail de recherche sera donc double : il visera dans un premier temps à construire un cadre terminologique stable et fonctionnel, puis à la confrontation de celui-ci aux données de l'anglais médiéval afin d'évaluer la pertinence de l'hypothèse du moyen-anglais créole.

Dans un premier chapitre, nous analyserons différentes publications ayant contribué à la construction de l'hypothèse du moyen-anglais créole afin de dresser un état de la littérature. Nous verrons que différents auteurs ont souligné des sources diverses de créolisation potentielle dans l'histoire de la langue anglaise et que, de surcroît, la définition du terme de *créole* lui-même ne fait pas l'objet d'un consensus. Cette instabilité terminologique a été abondamment critiquée par les

détracteurs de l'hypothèse du moyen-anglais créole, dont nous présenterons ensuite les arguments plus en détail. Il ressortira de ce premier chapitre que la constitution d'un cadre terminologique fonctionnel et stable est nécessaire à l'élaboration d'un débat constructif sur l'hypothèse dont nous traitons.

Le deuxième chapitre visera à la formation d'un tel cadre. Les termes de *pidgin* et de *koinè*, récurrents dans les publications relatives à l'hypothèse du moyen-anglais créole, seront définis en croisant l'analyse de sources issues de la lexicographie et du champ de la créolistique. Les définitions que nous proposerons de ces différents termes seront présentées sous la forme d'ensembles de critères d'identification qui pourront ensuite être confrontés aux données de l'anglais médiéval, afin d'évaluer dans quelle mesure celui-ci s'y est conformé au cours de différentes périodes. Nous constaterons que certains outils traditionnellement utilisés dans l'étude des créoles peuvent être employés avec pertinence dans le domaine plus général de la sociolinguistique et de l'histoire des langues, et nous permettent une lecture plus approfondie de l'évolution de l'anglais médiéval.

Le dernier chapitre aura finalement pour objectif de remettre en question les définitions conventionnellement acceptées des créoles et d'adopter un modèle sociohistorique de formation des créoles. Celui-ci s'appuiera sur les outils de compréhension que nous aurons exposés dans le chapitre précédent, ainsi que sur les réflexions d'auteurs tels que Salikoko S. Mufwene et Robert Chaudenson. Il nous sera alors possible de comparer ce modèle au cas de l'anglais médiéval, ce

qui nous permettra, *in fine*, d'évaluer la pertinence de l'hypothèse selon laquelle un créole a pu exister dans l'Angleterre du Moyen Âge.

Les objectifs que nous nous sommes fixés dans le cadre de cette étude ne nous permettrons pas, faute d'espace, de nous appuyer sur des sources textuelles primaires. Celles-ci pourront faire l'objet d'une analyse dans un second travail de recherche plus approfondi que je souhaiterais mener et dont ce mémoire constituerait les prolégomènes.

1 – Présentation de l'hypothèse du moyen-anglais créole

Une des mutations les plus notables du MA concerne son lexique, dont la part germanique fut largement réduite au fur et à mesure de l'introduction de termes d'origine romane. Cette forte discontinuité est soulignée par Nicole Z. Domingue (1977), selon qui la langue anglaise s'en serait trouvée si bouleversée qu'un œil non averti pourrait conclure que le VA et le MA appartiennent à deux familles de langues différentes (Domingue 1977: 90). Un tel constat pourrait nous amener à considérer que l'introduction massive du lexique roman en anglais a, de fait, marqué son passage du statut de langue germanique à celui de langue romane.

Cette idée d'un basculement généalogique de la langue anglaise, si elle a pu être discutée, n'a jamais fait l'objet d'un réel débat dans la littérature. Il est communément admis qu'une langue ne se caractérise pas par son seul lexique, et que la famille à laquelle elle appartient ne saurait être établie par la simple observation statistique de l'étymologie de ses termes. L'étude de l'évolution des langues nous montre que le domaine lexical est le plus susceptible d'être influencé par le contact linguistique et qu'il convient donc d'appréhender la langue non pas comme un simple corpus de mots mais également comme un système morphosyntaxique si l'on veut tirer des conclusions sur sa filiation³. C'est dans cette démarche que s'inscrivent Charles-James N. Bailey et Karl Maroldt dans

³ Voir Bech et Walkden (2016) pour une réflexion plus approfondie sur la question de la classification généalogique des langues, en l'occurrence motivée par l'étude du rapport entre l'anglais et les langues germaniques du nord.

The French Lineage of English (1977), la publication à laquelle est conventionnellement attribuée la paternité de l'hypothèse du moyen-anglais créole.

Dans ce premier chapitre, nous proposerons une analyse de la méthode et des arguments déployés par les tenants de l'hypothèse du moyen-anglais créole ainsi que par ses détracteurs. Nous verrons ici comment chaque auteur définit le terme de créole, et par quels moyens chacun d'eux cherche à déterminer si le MA se conforme à sa définition ou non. À mesure que nous présenterons différents points de vue, il deviendra évident que la définition du terme de *créole* pose problème dans la littérature et que les divergences relatives à l'hypothèse du moyen-anglais créole s'expliquent en grande partie par une terminologie confuse.

1.1 – Une créolisation du vieil-anglais avec l'anglo-normand ?

Afin d'amorcer notre tour d'horizon de la littérature relative à l'hypothèse du moyen-anglais créole, il nous faut nous pencher en premier lieu sur la publication considérée comme instigatrice de ce débat, à savoir *The French Lineage of English* de Bailey et Maroldt (1977). Cette étude explore le rôle qu'a pu tenir le contact linguistique dans l'histoire de la langue anglaise, et plus particulièrement dans quelle mesure la typologie du MA est héritée de celle du français. Les auteurs définissent la *créolisation* de la manière suivante :

By creolization the authors wish to indicate gradient mixture of two or more languages; in a narrow sense, a creole is the result of mixing which is substantial enough to result in a new system, a system that is separate from its antecedent parent systems. (Bailey et Maroldt 1977 : 21)

En s'appuyant sur une analyse principalement quantitative visant à établir l'important caractère de mixité du MA dans ses différents sous-systèmes, Bailey et Maroldt (1977) établissent que l'on peut argumenter qu'il s'agissait d'un créole.

Là où l'analyse traditionnelle tend à isoler les créoles généalogiquement, les auteurs considèrent que le phénomène de créolisation est bien plus commun que ce que la tradition linguistique s'accorde à dire ; selon eux, ce processus d'évolution des langues devrait être au cœur des considérations de la linguistique historique et comparative. Dans ce sous-chapitre, nous allons voir pourquoi les auteurs lient la question des créoles aux enjeux de la généalogie linguistique, avant de nous intéresser à leur manière d'identifier ce type de langue.

1.1.1 – Une révision du modèle généalogique traditionnel

Bailey et Maroldt s'appuient sur une dichotomie traditionnellement pratiquée en diachronie, en distinguant deux grands types de causes du changement linguistique. D'une part, il y aurait les causes dites *internes*, qui sont assimilées à une tendance naturelle et universelle du langage à produire spontanément des transformations dans l'ensemble de leurs sous-systèmes. D'autre part, il y aurait les causes dites *externes*, qui caractérisent l'ensemble des changements linguistiques s'expliquant du fait d'influences extralinguistiques (*e.g.* les innovations technologiques ou culturelles, les phénomènes migratoires, ou toute autre évolution de l'environnement du locuteur au sens large) ou exogènes (*i.e.* des changements motivés par le contact des locuteurs avec les systèmes d'autres langues). On trouve des exemples de ces influences exogènes dans le cas

de l'emprunt lexical et dans tous les cas d'interférence amenant à l'assimilation, accidentelle ou non, de caractéristiques exogènes dans une langue. Ainsi, l'expression « faire sens » en français, dont la large diffusion se fait au détriment de l'expression « avoir du sens », peut par exemple être considérée comme une évolution externe si l'on attribue cette structure à un calque de la structure « to make sense » en anglais contemporain.

Notons que Bailey et Maroldt (1977) semblent écarter les influences extralinguistiques du cadre de leur étude et se concentrent exclusivement sur les influences exogènes. Ce terme se confond par conséquent avec celui d'*influence externe*, qu'une terminologie plus stricte considérerait comme son hyperonyme.

Bailey et Maroldt (1977), en s'appuyant sur l'exemple de l'anglais, cherchent à remettre en question la primauté traditionnellement accordée aux causes internes du changement en diachronie. Pour ce faire, ils proposent un modèle théorique dont l'objectif est de transcender la vision classique de la filiation linguistique monoparentale, en admettant la possibilité qu'un système linguistique soit issu du croisement entre plusieurs langues-parentes. Selon les auteurs (Bailey et Maroldt 1977 : 22), les évolutions internes provoquent l'émergence de « nouveaux sous-systèmes » tandis que les phénomènes de créolisation (*i.e.* de transferts exogènes si l'on suit la logique des auteurs) seraient nécessaires à l'émergence de nouveaux « systèmes » à part entière, c'est-à-dire de nouveaux « nœuds » généalogiques.⁴

⁴ Les auteurs n'apportent aucune précision sur ce qu'ils entendent par « système » ou « sous-système » et ne donnent pas d'exemples (ni de références) qui permettraient de définir ces termes.

Dans la perspective de ces auteurs, un créole est donc un système linguistique nouveau qui doit être distingué des langues-parentes dont il est issu. Selon eux, le MA entretient un rapport de ce type avec le VA et le franco-normand, et peut donc légitimement être désigné comme créole. Conformément à leur hypothèse, Bailey et Maroldt font le choix d'employer le terme d'*anglo-saxon* plutôt que celui de *vieil-anglais* lorsqu'ils se réfèrent à la langue parlée sur les îles britanniques du Ve au XIe siècle, l'objectif étant d'affirmer l'indépendance du MA par rapport à ses ancêtres linguistiques.

Les auteurs défendent par conséquent que la représentation en arbre de la filiation des langues devrait être révisée pour prendre la forme d'un réseau, qui représenterait les phénomènes d'interaction linguistique. Ce *réseau généalogique* de l'anglais présenté par les auteurs (Bailey et Maroldt 1977 : 25 *Figure 1*) est simplifié par la [figure 1](#).

Nous y voyons tout d'abord l'effet des évolutions linguistiques internes sous la forme d'embranchements divergents, ce qui est en adéquation avec la vision traditionnelle de la linguistique historique (*e.g.* l'indoeuropéen est l'ancêtre à partir duquel ont émergé les différentes sous-familles des langues germaniques, romanes et celtes, entre autres). Ensuite, les auteurs considèrent que l'effet des évolutions linguistiques externes peut être représenté par des embranchements convergents, qui viendraient contrebalancer la dynamique d'éclatement linguistique perpétuel. Ce serait à la jonction de ces embranchements convergents que l'on trouverait les langues créoles.

Si l'on pousse la logique des auteurs un peu plus loin, les différents vecteurs représentant l'évolution des langues ne devraient pas être représentés par des segments droits mais par des courbes, dont le rapprochement représenterait la tendance que les langues ont à homogénéiser leurs systèmes lorsqu'elles sont mises en contact. La ligne qui lie l'anglo-saxon au moyen-anglais pourrait tantôt dévier vers le vieux-norrois pour représenter l'afflux de mots scandinaves, tantôt vers le celtique pour représenter l'influence qu'ont pu avoir les missionnaires irlandais ou encore les populations galloises et écossaises adjacentes au territoire anglais.

Un tel système ne saurait bien sûr faire l'objet d'une schématisation parfaitement représentative de la réalité : les influences exogènes motivant les évolutions d'un système linguistique ne peuvent pas toujours être repérées, et encore moins quantifiées. Il semble donc vain de chercher à représenter un réseau généalogique figurant de manière exhaustive les tendances multiples de l'évolution d'une langue. La figure présentée par Bailey et Maroldt (1977 : 25), qui ne se concentre pourtant que sur le cas du MA, illustre bien en quoi la représentation des influences exogènes multiples qui interviennent dans l'évolution d'une langue aboutit à un schéma peu lisible. Ce modèle constitue malgré tout pour les auteurs une conception moins rigide de la linguistique historique, et intègre un facteur qu'ils considèrent comme fondamental à cette discipline.

Maintenant que nous avons exposé les enjeux généalogiques que Bailey et Maroldt attribuent au phénomène de créolisation, nous pouvons étudier par quels moyens les auteurs parviennent à identifier le caractère créole d'une langue.

1.1.2 – Une définition typologique des créoles

Bien que Bailey et Maroldt reconnaissent l'importance de certains facteurs sociologiques dans le processus de formation des créoles, ils expriment l'idée que ce type de langue peut également s'identifier grâce à l'étude de leurs caractéristiques strictement linguistiques. Comme nous l'avons vu dans l'introduction de ce chapitre, ils considèrent que défendre le caractère créole d'une langue revient à défendre son caractère de mixité. L'identification d'une langue créole consisterait donc en l'identification de traits exogènes. Le lexique constitue l'un des domaines dans lesquels ce type d'influence externe est le plus aisé à repérer, et constitue donc un premier indicateur de créolisation ; les auteurs rappellent ainsi que plus de 28% du lexique anglais est d'origine française (Bailey et Maroldt 1977 : 31), et qu'une bonne partie de ces emprunts trouvent leurs origines au cours de la période moyen-anglaise : on retrouverait par exemple dans le lexique de Chaucer, auteur emblématique de la période du MA, presque 50% de mots français (Bailey et Maroldt 1977 : 32). Les auteurs nuancent cependant ces données statistiques brutes en précisant que la fréquence des occurrences de termes romans est bien plus basse que leur proportion brute dans le corpus lexical (entre 7,14% et 24%).

Ils considèrent cependant que la qualité des emprunts est plus pertinente que la quantité lorsqu'il s'agit d'identifier une créolisation ; s'il est relativement commun que des mots soient empruntés pour décrire de nouveaux concepts, l'introduction de termes exogènes pour désigner des concepts communs est considéré comme un signe fiable de créolisation, surtout lorsque l'emprunt vient remplacer un mot déjà existant dans le vocabulaire natif (Bailey et Maroldt 1977 : 34).

Au-delà des emprunts lexicaux, les auteurs traitent des transferts qui se sont produits dans les autres sous-systèmes du MA, souvent considérés comme moins vulnérables aux influences exogènes. Selon eux, le calque de structures françaises reproduites à partir de formes anglaises (*e.g.* des prépositions composées telles que *outside of*, *inside of*, *instead of*, *in front of* ; le développement de l'emploi du suffixe adverbial *-ly* dont le comportement mime celui de *-ment* en français) constitue par exemple une preuve supplémentaire du phénomène de créolisation en MA, dont ils considèrent qu'« au moins quarante pourcents des composantes – lexique, sémantaxe, phonétologie, et morphologie – sont hybrides »⁵ (Bailey et Maroldt 1977 : 21)⁶.

La créolisation amorcerait également un processus plus général de mutation typologique, à savoir un mouvement global de simplification du système morphologique (Bailey et Maroldt 1977 : 45). Cela se manifeste notamment par la

⁵ « at least forty per cent of each component [of Middle English] – lexicon, semantax, phonetology, and morphology – is mixed » (c'est nous qui traduisons).

⁶ Notons que les auteurs n'apportent aucune source pour appuyer cette affirmation et n'expliquent pas de quelle manière l'apport exogène de chaque sous-système du MA a pu être quantifié.

tendance d'un système à recourir de moins en moins à l'emploi d'affixes afin d'exprimer les caractéristiques et les relations grammaticales des lexèmes de l'énoncé. La langue se tourne à la place vers des stratégies dites *analytiques*, qui s'appuient par exemple sur une rigidification de l'ordre des mots afin de clarifier leur fonction, un emploi renforcé des prépositions afin de véhiculer des informations que pourraient autrement porter les cas grammaticaux, ou encore sur une multiplication des auxiliaires pouvant porter les marques temporelles, aspectuelles ou modales (TAM) d'un énoncé.

Cette transition vers un système plus analytique, que l'on peut aussi présenter comme un accroissement de la tendance à employer des morphèmes libres plutôt que des morphèmes liés, implique également la redondance (et donc l'obsolescence) croissante des déclinaisons dont dispose une langue. Le MA est caractérisé par une telle évolution, une bonne partie de ses paradigmes verbaux s'étant perdus à mesure que son système prépositionnel s'est développé et que la prononciation des syllabes finales s'est affaiblie (*e.g.* VA /'ke:pan/ > MA /'ke:pə/ > AC /ki:p/ « keep »). Fabienne Toupin défend également la tendance qu'a eue la langue anglaise à transiter vers plus d'analytisme à la période du MA :

[D]e nombreux verbes en V.A. qui régissaient soit un soit deux arguments en leur affectant un cas bien précis ont vu leur construction évoluer, au sens où une préposition est venue renforcer la marque casuelle dans un premier temps, allant jusqu'à éliminer complètement cette marque dans un second temps. En ce sens, il s'agit bien d'un mouvement vers un état de langue analytique. (Toupin, in Régis 2001 : 53)

Il convient de préciser qu'établir le sens de la causalité demeure délicat (Toupin *ibid.*) ; il est difficile de savoir quel phénomène a motivé l'autre, et de déterminer si c'est le développement de stratégies analytiques qui a causé un relâchement de

la prononciation des déclinaisons redondantes, ou si c'est le relâchement phonétique qui a motivé le recours à des stratégies analytiques, venues compenser l'affaiblissement du marquage morphologique⁷. Il semble peu pertinent d'attribuer à un seul facteur l'entière responsabilité de cette dynamique globale de la langue anglaise et il est probable que ces différents phénomènes se soient mutuellement soutenus.

Nonobstant la question de la causalité, ce sont ces phénomènes de syncrétisme et de disparition des paradigmes que les auteurs désignent comme un processus global de simplification de la langue sur le plan morphologique. Ils précisent cependant qu'une simplification de la morphologie n'implique pas nécessairement une simplification générale de la langue, qui ne peut donc pas être considérée comme objectivement moins complexe au terme de ce processus.

There is no reason to regard analytic developments as simplifications except in that they are accompanied by a reduction of morphological complexity. The resulting changes are thus simplifications only in the relative sense that they reduce morphological markings in a particular situation, and here as elsewhere they are "marked": language mixture. This claim that synthesis is "natural" (internal) and that morphosyntactic analyticity results from external contact (creolization) reconciles the seemingly contradictory developments. (Bailey et Maroldt 1977 : 40)

Les auteurs citent par exemple le cas du mot *dlo* (*eau*), qui s'est probablement développé dans certains créoles français à partir du syntagme *de l'eau* et dont la complexité phonotactique se serait accrue du fait de la formation d'un cluster consonantique en attaque de mot : [dəlo] (CV) > [dlo] (CCV) (Bailey et

⁷ J. Fisiak (1977) considère que c'est l'apparition de stratégies analytiques qui a amorcé les dynamiques de simplification du système morphologique et qui a permis l'érosion phonémique des syllabes finales en anglais.

Maroldt 1977 : 36). Les auteurs qualifient de « marqués » les traits jugés typologiquement complexes.

Si l'on se fie à l'idée de Bailey et Maroldt selon laquelle (1) la formation des créoles correspond aux formes les plus abouties de convergence linguistique et (2) les phénomènes de convergence linguistique se manifestent par le développement de stratégies analytiques, alors identifier un phénomène de créolisation reviendrait à identifier une langue dont le système évolue vers plus d'analytisme.

Bailey et Maroldt (1977) optent donc pour une approche principalement typologique de l'identification des créoles, et jugent que ces langues se caractérisent avant tout par des facteurs strictement linguistiques. En l'occurrence, ces facteurs sont la quantité et la qualité des transferts exogènes que l'on retrouve dans les différents sous-systèmes d'une langue, ainsi que sa tendance générale à évoluer vers une morphosyntaxe plus analytique. Nous allons maintenant voir que cette approche typologique est partagée par d'autres auteurs et que d'autres langues ont été présentées comme les sources potentielles d'une créolisation de la langue anglaise.

1.1.3 – L'hypothèse du créole prototypique

Le point de vue de Bailey et Maroldt, selon lequel les créoles ont une tendance à la réduction morphologique, concorde avec les idées exprimées par Jasek Fisiak dans *Sociolinguistics and Middle English: Some Socially Motivated*

Changes in the History of English (1977). Dans cette publication parue la même année que *The French Lineage of English*, l'auteur étudie l'impact qu'a pu avoir la situation linguistiquement hétérogène de l'Angleterre sur le VA tardif et le MA. Nous emploierons ici le terme utilisé par Dick Leith dans *A Social History of English* (2013), où il qualifie une situation dans laquelle plus d'une langue est employée quotidiennement au sein d'une même société de *bilinguisme sociétal*⁸ (Leith 2002 : 12). Selon Fisiak, une telle situation aurait caractérisé l'histoire de l'Angleterre de manière significative à deux reprises au cours de la période médiévale. En effet, si nous avons déjà mentionné le cas de la cohabitation entre les locuteurs de l'anglais et ceux du FA, il nous faut également souligner celui de la cohabitation entre les locuteurs du VA et ceux du vieux-norrois (désormais VN) suite aux invasions scandinaves.

La présence soutenue de locuteurs du VN sur le territoire d'Angleterre a également fait l'objet de l'attention de Bailey et Maroldt (1977), qui considèrent que cette langue a été une source de créolisation avec le VA tardif. Ce phénomène explique selon eux que certaines réductions morphologiques soient attestées préalablement à l'invasion normande. Nous détaillerons le contexte de la mise en contact des locuteurs du VN et du VA dans une partie ultérieure.

Fisiak emploie le concept de *communauté de communication*⁹, dont il attribue la paternité à Ludwik Zabrocki et qui se définit comme « un groupe

⁸ Pour « societal bilingualism »

⁹ Pour *communicative community*.

d'individus interagissant à la fois socialement et linguistiquement¹⁰» (Fisiak 1977 : 247). Une communauté de communication n'implique pas nécessairement qu'un seul et même dialecte soit employé par tous les locuteurs, ni même une seule et même langue. Notons que l'auteur ne définit pas la distinction entre le dialecte et la langue, et semble se reposer implicitement sur le critère conventionnel, bien qu'insatisfaisant à certains égards¹¹, de l'intelligibilité mutuelle.

Fisiak affirme qu'une des évolutions les plus courantes au sein d'une communauté de communication linguistiquement mixte est la perte progressive des flexions, surtout lorsque celles-ci se trouvent dans des positions non-accentuées (Fisiak 1977 : 249). Il ajoute que la perte de ces flexions est permise par le fait que celles-ci sont généralement dispensables à la compréhension des énoncés¹². Il argumente son propos en soulignant que certains dialectes que l'on retrouve aujourd'hui en Est-Anglie n'ont pas la déclinaison *-s* venant marquer le verbe au présent et à la troisième personne du singulier, une caractéristique qu'il considère comme héritée de la situation linguistique hétérogène qu'a connue cette aire géographique au cours du Moyen Âge (Fisiak, *ibid.*). Bien que la notion de créole ne soit mentionnée à aucun moment par l'auteur, celui-ci considère que les

¹⁰ « a group of individuals interacting both socially and linguistically » (c'est nous qui traduisons).

¹¹ Dick Leith (2002 : 10) rappelle que l'intelligibilité peut être totale ou partielle, et que certains dialectes de l'anglais contemporains sont si peu mutuellement intelligibles qu'ils pourraient être traités comme des langues distinctes.

¹² La manière dont Fisiak formule cette remarque est surprenante et semble donner un caractère universel à une situation observée spécifiquement en anglais. Les déclinaisons ne sont dispensables que dans la mesure où l'information qu'elles portent est redondante avec celle d'autres marqueurs.

situations de bilinguisme sociétal produisent des évolutions linguistiques propres à la réduction de la complexité du système morphologique, ce qui est en adéquation avec les propos de Bailey et Maroldt (1977) lorsqu'ils soutiennent que la créolisation amène les langues à évoluer vers plus d'analytisme.

Nous retrouvons également un écho des propos de Bailey et Maroldt (1977) plus récemment dans la littérature créoliste. Dans *Defining a Creole* (2005), John McWhorter présente les trois traits typologiques caractéristiques de ce qu'il nomme le *créole prototypique*. Il s'agit non pas d'une langue spécifique mais d'une abstraction à laquelle les sous-systèmes d'une langue se conforment plus ou moins ; plus il y a de correspondances, plus la langue se rapproche du statut de créole. McWhorter ne raisonne donc pas en termes absolus et considère qu'il existe un continuum permettant de mesurer le degré de « créolité » d'une langue. Selon lui, les créoles ont pour particularité d'être des langues relativement « jeunes » : elles ne présenteront donc que rarement des caractéristiques qui ont pour réputation de se développer au terme de processus linguistiques longs et que l'on retrouve dans des systèmes plus anciens (McWhorter 2005 : 10). Ces traits typiques des langues anciennes seraient les suivants :

(1) la tonalité à valeur phonologique, qui émergerait afin de permettre la distinction entre plusieurs lexèmes monosyllabiques qui se seraient formés au fil des réductions phonémiques (cette caractéristique est par exemple très largement répandue dans les différentes familles linguistiques des langues africaines, et compte comme rare exception le swahili, qui est régulièrement désigné comme

une forme de créole, ou tout du moins comme une langue ayant été à l'origine un pidgin ou un créole) ;

(2) la non-compositionnalité dérivationnelle, qui se formerait à mesure que les évolutions sémantiques de la langue donnent des valeurs imprévisibles à certaines formes composées (le préfixe *re-* en français est généralement sémantiquement transparent et peut être ramené à l'expression de l'itération, mais il est opaque dans certains cas tels que représenter ou regarder) ;

(3) l'affixation flexionnelle, qui se développerait sous l'effet de la grammaticalisation de certains items lexicaux récurrents, et dont les réinterprétations successives amènent à la cliticisation, puis à l'affixation (*e.g.*, le cas du futur en français, qui provient de la structure latine INF + *habere* qui a peu à peu été réanalysée comme un paradigme verbal) (McWhorter 2005 : 10).

Nous pouvons ainsi déduire que le créole prototypique de McWhorter se caractérise par (1) l'absence de tonalité à valeur phonologique, (2) la compositionnalité dérivationnelle, et (3) l'absence d'affixes et donc un système morphologique simple.

Puisqu'il considère que les créoles sont des systèmes nouveaux, McWhorter (2005) considère de la même manière que Bailey et Maroldt (1977) qu'il existe une forte discontinuité entre les créoles et leurs langues-parentes. En revanche, là où le modèle de Bailey et Maroldt (1977) implique qu'une langue peut être liée à de multiples ancêtres, McWhorter (2005) considère que les créoles sont totalement isolés d'un point de vue généalogique, ceux-ci ne s'inscrivant dans le prolongement d'aucune langue.

L'hypothèse de McWhorter a également une plus grande portée que celle de Bailey et Maroldt, en cela que le créole prototypique s'appuie sur l'observation d'un spectre linguistique bien plus large que dans *The French Lineage of English*. Il est cependant possible de dresser un parallèle entre les observations faites dans ces deux études, en cela que le critère (3) que nous avons mentionné rappelle fortement le critère d'analycité de Bailey et Maroldt. Si McWhorter critique avec véhémence l'extension du terme de créole aux langues ayant une tradition écrite, il n'en demeure pas moins que la réduction du système morphologique du MA correspond à l'un des critères du créole prototypique, ce qui vient soutenir l'hypothèse de Bailey et Maroldt.

Nous avons montré que la définition typologique des créoles est répandue au sein de la littérature, et que différents auteurs considèrent les phénomènes de contact linguistique comme les déclencheurs de processus de simplification du système morphologique. La simplicité morphologique serait donc un corollaire des langues créoles, ainsi que le propose McWhorter (2005) avec son créole prototypique. L'hypothèse du moyen-anglais créole est donc née du parallèle dressé par certains auteurs entre ce principe de simplicité morphologique et les données linguistiques du MA. En effet, ces dernières mettent en évidence une forte tendance de la langue anglaise à évoluer vers un système de plus en plus analytique. Nous allons maintenant nous tourner vers une étude dont la problématique est similaire à celle de *The French Lineage of English* mais dont la

conclusion plus nuancée que celle de Bailey et Maroldt (1977) est révélatrice de divergences méthodologiques et terminologiques.

1.2 – Le vieux-norrois comme source de créolisation de l’anglais

Dans *Middle English: Another Creole?* (1977), Nicole Z. Domingue adopte une démarche similaire à Bailey et Maroldt (1977) en s’interrogeant sur le caractère créole de l’anglais médiéval. Comme nous le allons le voir cependant, la publication de l’auteure se distingue de *The French Lineage of English* à la fois par sa méthodologie et sa conclusion, et privilégie l’hypothèse d’un créole anglo-scandinave plutôt que celle d’un créole anglo-normand. Nous allons montrer que ces différences découlent principalement de la manière dont ces publications définissent le terme de *créole*.

1.2.1 – Une démarche similaire à celle de Bailey et Maroldt ?

En ouverture de sa publication, Domingue (1977) souligne de la même manière que Bailey et Maroldt (1977) la forte discontinuité linguistique qui caractérise le passage de la période du VA à celle du MA, et reconnaît l’influence qu’ont pu avoir d’autres langue dans ces évolutions.

[It is possible] to show that the language of Chaucer is not a modernized form of OE (Old English) but a linguistic innovation, the result of several languages – in fact, very much alike a creole. An argument in favour of this last point of view will be made here. It will, as it is customary in “creole studies”, consider both linguistic and sociolinguistic factors. (Domingue 1977: 89-90)

Domingue (1977) développe donc une problématique très similaire à celle de Bailey et Maroldt (1977), en relevant des similarités entre les évolutions

linguistiques de l'anglais médiéval et celles typiquement rattachées aux créoles, et en étudiant dans quelle mesure ces similarités nous permettent de qualifier le MA de *créole*.

Les points communs entre ces deux études ne se limitent pas simplement à la thématique qu'elles abordent, puisque Domingue vise également à remettre la notion de contact linguistique au cœur des préoccupations de la linguistique historique et apporte du poids à son propos en montrant que certaines évolutions traditionnellement analysées comme internes peuvent en fait être attribuées à l'effet de contacts linguistiques (Domingue 1977 : 90). À l'instar de Bailey et Maroldt (1977), elle exprime l'idée que les phénomènes de créolisation et de pidginisation sont bien plus courants que ne le reconnaît la littérature (Domingue 1977 : 97) et vise à établir quelles innovations du MA peuvent être attribuées aux formes et aux structures d'autres langues avec lesquels il a été en contact. Selon Domingue, l'influence romane est particulièrement aisée à repérer, notamment dans le lexique : elle cite les travaux de Pyles (1981) selon lesquels 85% du lexique du MA était composé de mots d'origine française (Domingue 1977 : 91).

L'auteure étudie également la possibilité d'une créolisation entre le VA et le VN, ce dernier ayant eu, ainsi que nous l'avons dit précédemment, des conséquences linguistiques significatives sur la langue anglaise. Au-delà des nombreux emprunts au lexique courant (Bailey et Maroldt 1977 : 26 soulignent que les formes *die*, *get*, *give*, *take*, *fellow*, *law* et *sky*, entre autres, descendent d'emprunts au VN), Domingue attribue au contact anglo-scandinave certaines des innovations du système morphosyntaxique du MA. Elle cite par exemple le

paradigme *they / them / their* (auquel nous pouvons ajouter le pronom possessif *theirs*), la forme *are* de la copule, ou encore l'apparition de la flexion verbale *-s* comme marqueur de la troisième personne du singulier au présent de l'indicatif (Domingue 1977 : 90). L'auteure va enfin également dans le sens de Bailey et Maroldt en considérant que le contact avec le VN a pu motiver l'évolution analytique du MA, en causant différents phénomènes de simplification morphologique tels que la perte du genre grammatical (Domingue 1977 : 92).

Domingue (1977) se distingue cependant de Bailey et Maroldt (1977) en considérant que ce sont les innovations que l'on ne peut attribuer à aucun contact linguistique qui constituent les traces les plus significatives d'un phénomène de créolisation (Domingue 1977: 93). Parmi ces innovations que Domingue désigne comme étant apparues *ex nihilo*, elle cite l'appauvrissement morphologique ainsi que la perte phonémique des voyelles arrondies d'avant que l'on trouvait en VA. En effet, ces évolutions ne peuvent que difficilement s'expliquer comme résultant de l'influence directe du VN ou du français puisque ces langues étaient relativement riches au niveau flexionnel, et possédaient toutes deux des voyelles arrondies d'avant telles que /y/ ou /ø/.

Bien qu'elle reconnaisse que les créoles semblent universellement tendre vers plus de simplicité¹³ (Domingue 1977 : 93), Domingue ne postule pas l'existence de caractéristiques spécifiques aux langues créoles, ainsi qu'elle l'indique par la question ouverte qu'elle formule en conclusion de son article : « Is

¹³ Domingue considère par exemple que la tendance des créoles à la simplification peut expliquer la perte de la voyelle frontale arrondie /y/. Elle ne limite donc pas cette simplicité au domaine de la morphologie contrairement à Bailey et Maroldt (1977).

there a specifically creole syntax which ME doesn't possess? » (Domingue 1977 : 97). Ses propos n'ont pas la même portée que ceux de McWhorter (2005) et son créole prototypique, ni même ceux de Bailey et Maroldt dans leur tentative de définir les mécanismes du cycle de vie synthétique-analytique des langues. Elle considère donc que l'identification d'un créole ne peut se faire que partiellement par le biais de facteurs strictement linguistiques, et qu'il est nécessaire d'y mêler des considérations sociohistoriques.

1.2.2 – Les créoles selon Domingue

Nous avons exposé plusieurs points de divergence entre la publication de Domingue et celle de Bailey et Maroldt, mais nous n'avons pas encore abordé la différence la plus cruciale entre leurs deux études : les considérations différentes sur les mécanismes de formation des créoles. Ces divergences sont pourtant fondamentales, puisqu'en attribuant différentes causes à l'apparition des créoles, les auteurs proposent *de facto* deux manières de définir ce type de langue.

It is traditional to define a creole language as an expanded pidgin spoken as a mother tongue. If we could show that a pidgin existed in England sometimes before the rise of ME as the main language, we would have a very solid argument for calling ME a creole language. (Domingue 1977: 93)

Domingue (1977) adopte ici une définition qui demeure, selon ses propres propos, traditionnelle dans la littérature : un créole est un pidgin qui s'est complexifié après être devenu la langue maternelle d'une communauté de locuteurs. Entre le créole et le pidgin, nous trouverions une langue dont la complexité permet de

communiquer sur des domaines de plus en plus nombreux et de manière de plus en plus efficace, que l'on qualifie de *pidgin élaboré*¹⁴.

L'approche plus sociohistorique adoptée par l'auteure consiste donc à établir l'existence d'un pidgin qui se serait développé sur le territoire d'Angleterre au cours du VA tardif, préalablement aux nombreuses innovations apparues en MA. Domingue reconnaît d'office que la tâche est rendue complexe par le fait que, à sa connaissance, aucune source primaire ne rapporte de phénomène de mutation linguistique propre à être interprété comme une forme de pidginisation. Alors que certains manuscrits du XIII^e siècle pointent explicitement l'existence d'un « fauz franceys » (Lucken 2015 : 43)¹⁵ pratiqué au sein de l'aristocratie anglaise, aucun texte ne semble attester la présence d'une langue véhiculaire mixte parlée par les classes populaires au cours du VA tardif.

Domingue considère cependant que l'absence de preuve directe n'est pas une preuve directe de l'absence, puisque les textes de cette période ne contiennent de manière générale que peu de commentaires métalinguistiques et ne décrivent pas les pratiques linguistiques (Domingue 1977 : 93). Le silence des textes de cette époque concernant l'existence d'un pidgin sur le territoire anglais pourrait donc tout aussi bien s'expliquer par un désintérêt global, ou par un manque de

¹⁴ Pour *expanded pidgin*. Le terme est également parfois traduit de manière plus littérale par *pidgin étendu*.

¹⁵ Lucken (2015) propose que le « bon usage » dont veulent se rapprocher les textes de l'époque ne correspond en vérité qu'à une forme fantasmée de la langue française, se basant probablement sur une tradition écrite largement influencée par le latin classique plus que sur une forme parlée en Île de France.

conscience linguistique¹⁶. Cette hypothèse est en adéquation avec des travaux ultérieurs tels que ceux de Mühlhäusler (1986), qui attestent de cette tendance à l'invisibilité des pidgins. Avant d'être directement observés par des linguistes au cours d'enquêtes de terrain, l'existence de certaines de ces langues est même parfois réfutée. Qu'il s'agisse d'un manque de visibilité ou même d'un manque de conscience linguistique chez les locuteurs, différents facteurs expliquent ce qui peut amener certains pidgins à ne pas être documentés :

[B]ecause people at the bottom of the social ladder are frequently pushed aside or ignored, little tends to be known about them or their language, and it is commonly believed that they speak the standard language in a country. Moreover, many of the lower-class pidgin and creole speakers are not aware that their language is a separate one. Thus, in the case of Papuan Pidgin English, my informants claimed to be speaking English, not Pidgin. (Mühlhäusler 1986 : 13)

La dernière phrase de cette citation fait écho aux propos tenus par Domingue (1977) en introduction de sa publication. Elle y exprime l'idée que les locuteurs ne bénéficient pas toujours du recul nécessaire pour produire des informations fiables sur leur propre langue. Si certains auteurs soulignent que les scribes de l'Angleterre médiévale n'ont jamais désigné leur langue par un autre terme que *Englisc*, Domingue considère que ce nom dissimule une réalité bien plus complexe qu'il n'y paraît (Domingue 1977 : 89).

Forcée à demeurer dans le domaine de l'hypothèse, l'auteure vise à définir si les conditions du contact entre le VA tardif et le FA étaient propices à

¹⁶ Rappelons que la langue anglaise n'est pas encore rattachée aux enjeux de la construction d'une identité nationale, un concept qui n'est pas encore d'actualité dans l'Angleterre du haut Moyen Âge : « Shelly (1921) shows very convincingly that loyalty was local rather than national in 11th-12th century England. [...] nationality and language seem to have played only a secondary role in the behavior of individuals or groups » (Domingue 1977 : 93-94).

l'émergence d'un pidgin. Elle établit que ces interactions ont notamment pu se réaliser par l'intermédiaire de l'aristocratie mise en place suite à la Conquête normande, mais également par le biais d'une bourgeoisie particulièrement exposée aux idiomes des marchands venus du continent, ou encore par celui du clergé dont les moines ont pu colporter différentes formes dialectales à travers le territoire (Domingue 1977 : 94).

En dépit de ces différentes possibilités de contact avec le FA, Domingue juge que c'est le contact de l'anglais avec le VN qui constitue la cause la plus probable de l'émergence d'une langue simplifiée, *i.e.* un pidgin. En effet, la cohabitation des Anglo-Saxons avec les Scandinaves devait impliquer de nombreuses formes d'accommodation et de simplification au niveau des parlers¹⁷, afin de permettre une communication efficace entre locuteurs. Ce pidgin aurait ensuite diffusé certaines de ses caractéristiques à d'autres dialectes suite à la Conquête normande, dont le dialecte londonien qui occupera un rôle crucial dans le développement de la norme moyen-anglaise.

These adjustments [between the Anglo-Saxons and the Scandinavians] could have created unstable pre-pidgin continua, where one end of the continuum consisted of a dialect of OE and the other end of Scandinavian, the most pidginized varieties midway between the two. I am calling these varieties pre-pidgin because 1) only two languages are involved at this point, and 2) the two languages are very similar. Anglo-Norman speakers, trying to learn the language of their new country did not understand the intricacies of these continua. In the contrary, they must have simplified further what they heard. [...] Such a situation could have resulted in the formation of a *bona fide* pidgin or pidgins. (Domingue 1977: 96)

¹⁷ Le terme de *parler* est ici employé au sens large afin de désigner tout système linguistique pouvant se définir par opposition à un autre, qu'il s'agisse d'une langue, d'un dialecte ou même d'un idiolecte.

La situation linguistique de l'Angleterre à la fin du Xe siècle pourrait donc se présenter sous la forme d'un continuum, dont les deux extrémités regrouperaient les dialectes du VA d'une part et les dialectes du VN d'autre part, et dont les dialectes les plus *pidginisés* se trouveraient au centre.

1.2.3 – L'hypothèse d'un pidgin anglo-scandinave

L'idée qu'un continuum linguistique a pu se former du fait de la présence scandinave en Angleterre apparaît également dans *The Evolution of Early Standard English: the Creolization Hypothesis* (1982). Dans cette publication, Patricia Poussa explore la possibilité d'une créolisation de l'anglais avec le VN et adopte également un angle sociohistorique afin d'argumenter en faveur de l'existence préalable d'un pidgin, ou plus précisément d'un phénomène de *pidginisation*, à partir duquel le MA aurait pu se former. Domingue et Poussa ont également en commun l'hypothèse selon laquelle la Conquête normande a contribué à l'adoption d'une forme préalablement pidginisée de la langue en tant que nouveau standard. Les auteures ne décrivent en revanche pas tout à fait les mêmes mécanismes lorsqu'elles expliquent ce phénomène : Domingue considère que cet afflux de locuteurs d'une langue tierce n'a fait que renforcer des processus de simplification déjà amorcés par l'influence scandinave (*cf.* Domingue, *ibid.* : « they must have simplified further what they heard ») tandis que Poussa place l'influence des Normands sur un plan plus politico-culturel, en se focalisant sur leur rôle dans la perte de la norme écrite (Poussa 1982 : 77).

Comme nous l'avons énoncé précédemment, la situation sociolinguistique du MA se distingue de celle du VA par l'absence de norme écrite. En effet, suite à la Conquête normande, le west-saxon a pu être perçu comme l'héritage d'une aristocratie anglo-scandinave avec laquelle Guillaume de Normandie a longtemps été en conflit suite à sa conquête de l'Angleterre, et dont les terres furent confisquées pour être redistribuées à des Normands francophones. Le west-saxon a donc peu à peu été éclipsé par le français, non seulement à la cour mais aussi au sein de l'institution cléricale, dont les dignitaires furent de la même manière remplacés par des notables venus du continent.

À la fin du XIIe siècle, le paysage linguistique de l'Angleterre se divisait principalement entre trois langues : le FA en tant que langue de l'aristocratie et de la littérature, le MA en tant que langue du peuple, et le latin en tant que langue du clergé¹⁸. Entre le XIIIe et le XIVe siècle, la langue anglaise a de nouveau gagné la noblesse, au sein de laquelle la pratique du français devint la marque d'une éducation distinguée plus que l'héritage d'une origine normande¹⁹. Ce regain de prestige de la langue anglaise fut en grande partie motivé par la naissance d'une identité nationale en partie construite sur l'antagonisme croissant entre les puissances française et anglaise. Cet antagonisme s'est d'abord construit avec la prise du duché de Normandie en 1204 par le roi de France, Philippe Auguste

¹⁸ Cette situation n'est pas sans rappeler celle du latin dans l'empire romain, que certains observateurs contemporains divisaient entre la variante métropolitaine et littéraire (*urbanus*), et les variantes locales (*rusticus*) et populaires (*vulgaris*) (Leith 2002 : 13-14).

¹⁹ Un témoignage notable de ce phénomène est l'apparition des premiers traités de grammaire française et les commentaires de contemporains encourageant les nobles à éduquer leurs enfants dans cette langue, montrant bien que sa maîtrise n'était plus native (Lucken 2015 : 39).

(1180 – 1223), puis avec l'interdiction pour les nobles de posséder des terres à la fois en Angleterre et en France.

Bien qu'elle reconnaisse l'importance qu'a eue l'influence du français dans la mise au point de la norme de la Chancellerie (Poussa 1982 : 81), Poussa estime que l'impact principal de l'aristocratie francophone sur le MA n'a pas tant été d'ordre linguistique que sociolinguistique : plus qu'une contribution directe à l'évolution du système de l'anglais, la noblesse normande a surtout accru indirectement l'autonomie des dialectes alternatifs autrefois soumis à l'influence du west-saxon. Selon l'auteure, le MA employé par Chaucer est non seulement le produit d'une forme d'ingénierie linguistique émanant de la bureaucratie londonienne (Poussa 1982 : 82), mais surtout la conséquence logique du gain en prestige des dialectes des Midlands-est (Poussa 1982 : 80).

En d'autres termes, ce serait la migration du centre royal de Winchester (ancien centre culturel du royaume et siège de la norme littéraire west-saxonne) vers Westminster (nouvelle capitale bien plus proche des régions de l'Est-Anglie et des Midlands-est) qui serait une des causes principales de l'évolution du MA vers une forme plus pidginisée²⁰. Cette tendance n'est donc pas imputable à une forme de conscience métalinguistique des aristocrates anglais, qui se seraient délibérément tournés vers le dialecte local le plus simple à apprendre ; les générations qui ont succédé aux conquérants normands auraient simplement

²⁰ Le rôle de l'invasion normande dans le déplacement de la capitale de l'Angleterre reste discutable : les rois se faisaient déjà couronner à Londres avant l'arrivée de Guillaume de Normandie et Winchester demeura le siège du pouvoir royal sous son règne. Le déclin de l'usage de la norme écrite de Winchester semble cependant bel et bien lié à la sédentarisation de l'administration du royaume à Westminster, au cours du XII^e siècle.

acquis le vernaculaire parlé dans la région du nouveau centre royal, sans pour autant avoir conscience qu'il s'agissait par ailleurs d'une langue pidginisée.

Qu'elles soient le fait du déplacement géographique du centre du pouvoir ou d'un choix conscient de la bureaucratie londonienne, il semble donc que les innovations du MA soient en grande partie issues des innovations préalablement apparues dans les Midlands-est :

An examination of linguistic change in the ME period in respect of [loss of grammatical gender, extreme simplification of inflexions, and borrowing of common lexical words and form words] reveals that the direction of change is consistently from the central and east Midlands toward the capital [...] (Poussa 1982 : 71)

Cette analyse fait par ailleurs écho à celle de Fisiak (1977), qui identifie également les dialectes parlés dans les régions de l'est de l'Angleterre comme les sources de certaines innovations notables de la période moyen-anglaise :

This situation explains why, for instance, in the dialects of East Anglia there are no verbal endings in the present tense nowadays, e.g., *he say, she go*, etc., and why inflexions in general began to be dropped already in Old English in the North, and the North and not London was the innovating center for the change which later spread to other areas of England. (Fisiak 1977 : 249)

De la même manière que Domingue (1977), Poussa (1982) conclut ainsi qu'une éventuelle pidginisation de l'anglais médiéval ne se serait pas tant amorcée du fait de sa mise en contact avec le FA qu'avec le VN. En effet, les contacts anglo-scandinaves étaient particulièrement importants dans ces aires où la langue anglaise a subi le plus d'innovations. Nous pouvons ici rappeler le contexte sociohistorique de la mise en contact du VA avec le VN sur le territoire d'Angleterre afin de le comparer à celui de sa mise en contact avec le FA.

Les premiers contacts entre les Anglo-Saxons et les scandinaves sont traditionnellement situés à la fin du VIII^e siècle, lors des premiers raids vikings et du pillage du monastère Lindisfarne. Cet évènement, décrit comme un acte de barbarie dans les chroniques de Peterborough²¹, marque le début d'une période appelée l'ère viking (793 – 1066) qui fut caractérisée par l'activité soutenue de pirates scandinaves en Europe de l'ouest. Notons qu'il est fort probable que les populations scandinaves et anglo-saxonnes se sont préalablement côtoyées par le biais de routes commerciales passant par la Frise²², sans que cela ait fait l'objet d'une attention particulière de la part des chroniqueurs²³. L'activité viking en Angleterre culmina au milieu du IX^e siècle lors du débarquement de la « Grande Armée Danoise » en terre anglo-saxonne, dont une grande partie fut conquise puis administrée par des rois scandinaves. L'invasion fut finalement stoppée par Alfred de Wessex, dit le Grand (871 – 899), fixant ainsi les frontières d'un large territoire insulaire sous contrôle scandinave nommé le *Danelaw*.

La reconquête du Danelaw par les descendants d'Alfred le Grand s'acheva au milieu du Xe siècle (Baugh et Cable 2013 : 89), mais une seconde invasion scandinave vint marquer le règne d'Æthelred II, dit le Malavisé (978 – 1013 puis

²¹ « God's church on the island of Lindisfarne was miserably plundered and destroyed by the heathen, with great slaughter » (Freeborn 1998 : 39). Voir aussi Christian Frey (2019), *Les raids vikings dans l'historiographie saxonne : une peur héréditaire*, pour une analyse de la perception des raids vikings en Europe occidentale.

²² Il est d'ailleurs probable que c'est la rentabilité fluctuante de ces routes commerciales qui ait motivé le développement des activités de piraterie : cf. Klavs Randsborg (1981), *Les activités internationales des Vikings : raids ou commerce*. Barber *et al.* (2012 : 137) notent d'ailleurs que l'annexion de la Frise par Charlemagne à la fin du VIII^e siècle a en partie motivé le début de l'ère viking.

²³ Cf. Lucie Malbos (2013), *Les raids vikings à travers le discours des moines occidentaux*, pour une étude plus approfondie de la subjectivité des chroniqueurs chrétiens.

1014 – 1016). Le trône d'Angleterre fut brièvement occupé par des rois danois, marquant ainsi une nouvelle période d'influence scandinave en Angleterre, qui débuta en 1013 avec le bref règne de Sven à la Barbe fourchue (1013 – 1014) et s'acheva en 1042 avec le couronnement d'Edouard le Confesseur (1042 – 1066).

Contrairement aux Anglo-Saxons au cours du Ve siècle (Baugh et Cable 2013 : 45-46)²⁴, les scandinaves se seraient assimilés au tissu social des populations conquises et les mariages interethniques auraient été monnaie courante au sein du Danelaw (Fisiak 1977 : 249, Poussa 1982 : 74, Freeborn 1998 : 48, Barber *et al.* 2012 : 140, Baugh et Cable 2013 : 93)²⁵.

Ainsi, là où le MA et le FA avaient le statut de sociolectes, dont les fonctions étaient en relative distribution complémentaire et ne permettaient que peu de contacts linguistiques, le VA et le VN avaient le statut d'ethnolectes, dont les fonctions étaient bien plus susceptibles de se chevaucher et impliquaient des contacts linguistiques réguliers. Cette situation apporte du poids aux propos de Bailey et Maroldt (1977), Fisiak (1977) et Domingue (1977), qui considèrent que les simplifications du système morphologique en VA sont principalement issues des activités d'accommodation entre locuteurs anglo-saxons et scandinaves. Nous pouvons également citer Leith (2002 : 23), qui considère que la cohabitation

²⁴ German (in Régis 2001 : 128) argumente que les contacts germano-celtes étaient bien plus soutenus que ce qu'il est communément admis, et que des locuteurs du brittonique ont subsisté en Angleterre jusqu'au Xe-XIIe siècle dans certaines zones isolées.

²⁵ Kristin Bech (2016 : 69) cite cependant une publication de Leslie *et al.* (2015) parue dans la revue *Nature*, qui constate la faible présence de gènes scandinaves dans le patrimoine génétique de la population britannique. Cette étude tend à relativiser l'importance des migrations scandinaves au cours de l'ère viking, ou remet en question leur intégration à la société anglo-saxonne.

anglo-scandinave a probablement abouti à un processus de simplification morphologique semblable à une pidginisation.

Selon Poussa, les dialectes ayant subi les plus fortes réductions morphologiques avaient l'avantage d'être les plus largement compris suite à la reconquête du Danelaw par les Anglo-Saxons, notamment au sein de régions linguistiquement hétérogènes. Une telle conjoncture aurait motivé la diffusion de ces parlers et de leurs traits, qui permettaient de communiquer plus efficacement avec plus de locuteurs :

Anyone travelling between London and York in the reign of Æthelred II would have discovered that the east Midland dialect was more widely understood among ordinary people than the speech of London or York. (Poussa 1982 : 75)

L'auteure en conclut que le dialecte des Midlands-est avait un véritable statut de langue *véhiculaire* (*i.e.* de langue seconde employée afin de permettre la communication entre des locuteurs dont les vernaculaires ne sont que peu, voire pas, mutuellement intelligibles) à l'échelle du royaume et qu'il s'agissait d'une forme de « *koinè suprarégionale* » (Poussa 1982 : 75). Nous reviendrons sur le terme de *koinè* dans le deuxième chapitre, aussi faut-il pour l'instant comprendre ce terme comme désignant une forme dialectale née de l'influence mutuelle entre les différentes variétés d'une même langue.

La diffusion de ces parlers pidginisés, qui devaient comporter de nombreuses variations d'un locuteur à l'autre, a d'ailleurs pu être favorisée par la seconde invasion danoise du début du Xe siècle, et plus particulièrement lors du règne de Knut le Grand (1018-1035). Poussa s'appuie ici sur les propos de Hymes (1971) selon lesquels les pidgins ont tendance à se stabiliser du fait de

« l'intrusion d'une tierce partie venant apprendre et stabiliser une forme dialectale mixte sans avoir accès aux normes qui en ont été la source »²⁶ (Hymes 1971 : 67, in Poussa 1982 : 75). L'influence des Scandinaves au cours de cette période aurait donc été double : l'afflux de nouveaux locuteurs scandinaves aurait (1) encouragé l'emploi d'un dialecte anglais aussi proche que possible du VN et (2) contribué à la stabilisation de cette forme dialectale pidginisée par son emploi en tant que vernaculaire. L'auteure considère cependant que la préservation de la norme écrite west-saxonne, plus conservatrice et moins exposée à l'influence scandinave au cours de cette période, a pu dissimuler ces phénomènes qui ont principalement impacté la langue orale (Poussa 1982 : 76).

Nous avons vu dans ce sous-chapitre que Domingue (1977) aborde une problématique très similaire à celle de Bailey et Maroldt (1977), mais diverge de ces derniers en définissant le créole comme le fruit d'un pidgin. Ce postulat l'amène logiquement à lier la question du caractère créole du MA à celle de l'existence d'un pidgin en anglais médiéval, qui avait selon elle plus de chances de se former du fait des contacts anglo-scandinaves que du fait des contacts anglo-normands. Les différences que l'on constate entre *The French Lineage of English* et *Middle English: Another Creole?* sont le corollaire des différences que l'on constate dans la manière que ces études ont de définir le terme de *créole* lui-

²⁶ « Where such [hybrid] languages are known to have crystallized in approximately a generation, [...] the cause seems very likely the intrusion of third parties who learn and stabilize a form of the existing mixture without access to the norms of its source(s) » (c'est nous qui traduisons).

même : en offrant deux définitions différentes du terme, les deux publications ne se basent logiquement pas sur les mêmes critères et recourent à des méthodes distinctes lorsqu'il s'agit de déterminer si une langue est un créole ou non. Le prochain sous-chapitre explorera les raisons de ces incohérences terminologiques et présentera les principales faiblesses de l'hypothèse du moyen-anglais créole en s'appuyant sur les arguments qui ont été avancés par ses détracteurs.

1.3 – Les failles de l'hypothèse du moyen-anglais créole

Dans un premier temps, nous allons proposer une analyse critique de la définition des créoles avancée par Bailey et Maroldt (1977), dont nous allons voir qu'elle présente des faiblesses d'ordre épistémologique pouvant en partie expliquer la confusion terminologique que nous avons mise en évidence. En étudiant leur sous-texte, nous allons ensuite chercher à déterminer quelles raisons ont motivé la parution des deux articles fondateurs de l'hypothèse du moyen-anglais créole, dont la simultanéité des publications est révélatrice. Nous allons enfin analyser les principales critiques qui ont été adressées à cette hypothèse, afin de voir si elles proposent des pistes alternatives à celle de Bailey et Maroldt (1977) qui nous permettraient d'expliquer les processus linguistiques à l'origine de la formation du MA sans faire appel au champ de la créolistique.

1.3.1 – Le flou terminologique de Bailey et Maroldt

Nous avons vu que Bailey et Maroldt (1977) explicitent à plusieurs reprises leur postulat selon lequel les créoles n'ont nullement besoin d'émerger de pidgins, et que l'identification de ce type de langues ne repose que sur le caractère

de mixité que l'on constate dans les différents sous-systèmes de la langue (cf. Bailey et Maroldt 1977 : 21). La définition qu'ils offrent du terme de *pidgin* est très brève, ces langues ne se caractérisant que par leur absence de locuteurs natifs (Bailey et Maroldt 1977 : 28). Comme le laisse prévoir une définition aussi concise, le terme de *pidgin* englobe un champ beaucoup trop large pour être employé de manière satisfaisante.

En effet, si toutes les langues n'ayant pas de locuteurs natifs sont à considérer comme des *pidgins*, alors Bailey et Maroldt doivent compter parmi eux les langues mortes, la grande majorité des langues construites²⁷, ainsi que certaines langues liturgiques telles que le latin ou le grec classique. La définition proposée est d'autant moins pertinente qu'elle comporte également le défaut inverse, et exclut des langues telles que le tok pisin, qui est régulièrement désigné comme *pidgin* en dépit de sa large communauté de locuteurs natifs. La portée référentielle trop large du terme peut être partiellement résolue si l'on considère qu'une langue n'est un *pidgin* que si elle n'a pas de locuteurs natifs spécifiquement au moment de sa formation (si tant est que l'on puisse effectivement localiser le commencement d'une langue dans le temps), ce qui permettrait d'exclure les langues mortes ou liturgiques. Cette précision ne permet cependant toujours pas d'exclure les langues construites et ne semble pas envisagée par les auteurs de toute manière. L'idée selon laquelle la formation des *pidgins* peut être localisée précisément dans le temps est soutenue par McWhorter

²⁷ Nous retrouvons comme exception le cas notable de l'espéranto, qui compte de nombreux locuteurs natifs.

(2005 : 11), qui considère que ces langues, au même titre que les langues construites, ne sont pas naturelles.

Par ailleurs, le terme de *créole* lui-même, pourtant au cœur de l'hypothèse présentée par Bailey et Maroldt, n'échappe pas à cette imprécision sémantique. Les auteurs entretiennent un flou terminologique, renforcé soit par l'emploi de formules faisant appel à une forme de subjectivité (*cf.* Bailey et Maroldt 1977 : 21 « substantial enough ») soit par le manque de précision sur ce qu'ils entendent par certains termes (Bailey et Maroldt *ibid.* « a system that is separate from its antecedent parent systems »). Il semble que déterminer si le système d'une langue diverge de manière « suffisamment significative » par rapport à ses langues-parentes soit laissé à la discrétion de chacun, puisque les auteurs ne fournissent pas de critères objectifs. Faut-il qu'un locuteur de la variété linguistique la plus ancienne ne soit plus en mesure de communiquer efficacement avec un locuteur de la nouvelle variété ? Quel laps de temps doit séparer les deux états de la langue étudiée ?

Le modèle de Bailey et Maroldt pose également problème en cela que la plupart des langues du monde deviennent alors des créoles potentiels, pour ne pas dire des créoles tout court. Il est impossible de prouver qu'aucune source exogène n'a influencé l'évolution d'une langue, à moins de démontrer qu'une communauté linguistique n'a pas eu de contact avec une autre depuis l'apparition du langage²⁸. Le cas de l'anglais est relativement aisé à traiter, dans la mesure où l'histoire de

²⁸ Si l'on se fie aux données tirées de MacWhinney (2002, in Mufwene 2008 : 79), nous parlons ici d'une communauté isolée depuis 50 000 à 200 000 ans.

cette langue est particulièrement bien documentée. Il n'en irait pas de même avec des langues à tradition orale, dont les ancêtres linguistiques supposés ont pu disparaître sans laisser de trace ; une situation où il serait impossible d'établir un quelconque caractère de mixité faute d'accès aux sources.

La définition des créoles soumise par Bailey et Maroldt pose donc problème en cela qu'elle ne prend pas le risque d'être prise en défaut : chacun peut considérer que le caractère de mixité d'une langue est suffisamment fort pour la considérer comme créole, ou pas. Cette faille épistémologique fait qu'une telle définition ne saurait être appliquée avec pertinence dans un cadre linguistique. Elle échoue également à décrire une typologie ou un processus d'évolution qui ne saurait être décrit par les outils traditionnels de cette discipline.

Maintenant que nous avons porté un regard critique sur la publication de Bailey et Maroldt et que nous en avons souligné les lacunes, nous pouvons nous intéresser aux raisons qui ont pu motiver sa rédaction. En effet, la simultanéité de la parution de *The French Lineage of English* et de *Middle English: another creole?* laisse penser que l'hypothèse du moyen-anglais créole est le fruit d'un contexte particulier qui pourrait expliquer le manque de rigueur terminologique que nous avons souligné chez Bailey et Maroldt (1977).

1.3.2 – Une relecture postcoloniale de l'histoire des langues

Comme nous l'avons mentionné précédemment, les analyses proposées par Bailey et Maroldt (1977), en cherchant à approcher l'étude du MA sous

l'angle de sa similitude avec les langues créoles, étaient délibérément provocatrices : les auteurs assument explicitement le caractère subversif de leur point de vue et disent s'attendre à faire l'objet de contestations de la part des « traditionalistes » (Bailey et Maroldt 1977 : 23). De plus, bien que Domingue (1977) demeure bien plus nuancée dans sa conclusion et propose de ne qualifier de *créole* que les langues qui sont déjà désignées comme telles par leurs locuteurs²⁹, sa démarche s'inscrit également dans une optique de révision de l'approche conventionnelle de l'histoire des langues, et plus particulièrement de la langue anglaise.

Ces deux études visent donc, à leur manière, avant tout à exprimer la nécessité de remettre le contact linguistique au cœur de l'étude de l'évolution des langues, et plus particulièrement de celles à tradition écrite telles que l'anglais. Elles sont à interpréter comme une critique de l'approche traditionnelle en diachronie, qui tend à aborder les langues selon un angle purement intralinguistique, tout en cherchant à minimiser, voire occulter, le rôle qu'ont pu tenir les influences externes dans leurs évolutions. O'Neil (2019 : 116) conclut également que Bailey et Maroldt visaient à défendre un propos bien plus large que la simple formulation d'une hypothèse sur la nature du MA. Qualifier le MA de créole n'aurait été qu'un moyen de rendre leur propos plus subversif et d'en augmenter la visibilité dans la littérature :

²⁹ L'auteure soumet le nom moins polémique de « langue hybride » pour se référer à des systèmes linguistiques caractérisés par de nombreux apports exogènes (Domingue 1977 : 97-98)

Bailey and Maroldt, in particular, were making a cross-linguistic, universal claim about linguistic inheritance. I argue that they picked English as the battleground in order to make other scholars pay attention. (O'Neil 2019 : 119)

Nous pouvons par ailleurs interpréter l'initiative de Bailey et Maroldt comme une manière de bousculer les présupposés de la tradition prescriptiviste, pour laquelle la dichotomie interne-externe va de pair avec des jugements moraux. En effet, si la vision traditionaliste peut offrir un caractère naturel aux évolutions linguistiques internes, elle considérera volontiers les évolutions externes comme une forme de corruption linguistique dont les créoles seraient les incarnations les plus abouties³⁰.

Comme l'ont souligné de nombreux auteurs tels que Poussa (1982), Görlach (1986), Holm (1988), Mufwene (2001), DeGraff (2003), Watts (2011), ou encore O'Neil (2019), le terme de *créole* porte un caractère péjoratif issu de la tradition académique du XIX^{ème} siècle et de sa tendance à mêler les problématiques du métissage linguistique avec celles du métissage ethnique. DeGraff (2003) souligne un exemple illustrant cet état de fait de manière très explicite, et précise que ce type de raisonnement était tout à fait conventionnel à l'époque :

Here is a typical nineteenth-century scholarly definition of Creole languages: 'Creole languages result from the adaptation of a language, especially some Indo-European language, to the (so to speak) phonetic and grammatical genius of a race that is linguistically inferior. The resulting language is composite, truly mixed in its vocabulary,

³⁰ L'Académie française, qui symbolise cette tradition prescriptiviste en France, qualifie à titre d'exemple les influences exogènes de « menaces » dont une langue devrait être gardée afin d'en préserver la « pureté ». Les termes entre guillemets reprennent ceux du site officiel de l'Académie française (academie-francaise.fr). On y retrouve notamment une page « Dire, Ne pas dire » dans laquelle figure une section spécifiquement consacrée à la critique des pratiques linguistiques attribuées à l'influence de l'anglais.

but its grammar remains essentially Indo-European, albeit extremely simplified' (Vinson 1889: 345-46). This definition seems representative of a popular trend in European thought about Creole languages and their speakers, from the seventeenth century through at least the nineteenth century. (DeGraff 2003 : 393)

Ce constat est d'ailleurs cohérent avec l'étymologie du terme *créole* qui, avant de désigner des réalités linguistiques, a d'abord désigné des réalités ethniques en se référant à des personnes blanches d'ascendance européenne nées dans les colonies du Nouveau Monde³¹. Watts (2011 : 91) considère que l'acceptation des créoles comme objets d'étude sérieux de la linguistique ne s'est réellement développée que dans les deux décennies qui ont précédé la publication de *The French Lineage of English*, ce qui amène l'auteur à la conclusion que, pour beaucoup de spécialistes de la langue anglaise, défendre la proposition d'une créolisation du MA revenait à défendre une « infériorité » de la langue ou à la désigner comme étant de « basse extraction ».

La publication de Bailey et Maroldt peut être vue comme une forme de relecture postcoloniale de la notion de créole et de l'étude diachronique, au sens où l'entend Degraff (2003 : 402) lorsqu'il remet en question l'idée que les créoles sont des langues *sui generis*. Fisiak (1977 : 247) souligne le véritable schisme intellectuel qui s'était opéré entre les deux approches de l'étude de l'évolution des langues. Il cite les propos de Martinet (1960 : 81), selon qui « seule la causalité interne intéresse le linguiste », et oppose son point de vue à celui des tenants d'une analyse exclusivement sociologique du changement linguistique. Dans un

³¹ Le DHLF précise cependant que le terme désigne des réalités ethniques différentes selon l'aire dans lequel il est employé : ainsi, sur l'Île Maurice il se référerait à une personne de couleur là où en Louisiane il désignait un blanc d'origine espagnole ou française.

tel contexte, nous pouvons mieux comprendre les raisons qui ont pu pousser Bailey et Maroldt (1977) à adopter une position aussi marquée en conclusion de leur publication, aussi contestable soit-elle, et pourquoi ils ne s'attardent pas outre mesure sur leur parti pris terminologique : leur objectif n'était pas tant de prouver que le MA était une langue créole que d'imposer leur paradigme dans l'étude historique des langues.

Malgré sa position plus nuancée, nous pouvons proposer une interprétation similaire des propos de Domingue (1977), dont la conclusion tend également à remettre en question la pertinence d'une dichotomie entre les langues créoles et non créoles dans le champ linguistique.

Maintenant que nous avons proposé des pistes d'analyse concernant les objectifs sous-jacents des publications fondatrices de l'hypothèse du moyen-anglais créole, nous pouvons analyser les arguments déployés par ses détracteurs afin de voir si ceux-ci proposent une vision alternative qui permettrait d'expliquer les évolutions du MA tout en présentant une terminologie claire qui l'exclurait de la catégorie des créoles.

1.3.3 – Les contestations de l'hypothèse

Indépendamment de la pertinence du sous-texte des travaux de Bailey et Maroldt, les lacunes de leur raisonnement n'ont pas échappé aux critiques, dont une des plus à charge est celle de Manfred Görlach (1986) dans sa publication *Middle English: a Creole?*

Görlach argumente que les nombreuses évolutions qu’a subies la langue anglaise entre le VA et le MA ne permettent pas de conclure à la formation d’un créole. Il note en effet qu’au-delà des nombreuses régularisations, le marquage flexionnel s’est renforcé et est devenu obligatoire dans certains cas où il demeurerait absent ou ambigu en vieil-anglais. Dans le cas des flexions nominales, Görlach relève par exemple une généralisation du pluriel fort en *-s*, y compris dans des contextes où cette indication est redondante, ainsi qu’une préservation (voire un renforcement) de la distinction entre les formes nominatives accusatives des pronoms de la troisième personne, qui auraient été en cours de nivellement en VA (Görlach 1986 : 334).

L’idée d’une évolution allant strictement du synthétique à l’analytique entre le VA et le MA est également contestée par Toupin (in Régis 2001 : 60), bien qu’elle défende paradoxalement son point de vue en mettant en évidence un appauvrissement du système casuel. En effet, l’auteure souligne par exemple que la perte de nombreux préfixes verbaux³² revient à une concentration du sens sur le seul morphème de la base verbale et que « dans cette optique, il y a évolution vers un état plus synthétique (concentration du sens par répartition sur un signifiant au lieu de deux) » (Toupin, in Régis 2001 : 55). L’hypothèse de Bailey et Maroldt (1977) est donc également contestable en cela que la langue anglaise n’a pas évolué unilatéralement vers plus d’analytisme.

³² Parmi les exemples cités nous pouvons mentionner *ge-hīeran* > AM « *hear* » ; *ge-sēon* > AM *see* ; *tō-gān* > AM *part* ou *go away* ; *on-drēdan* > AM *dread, fear*. Les tirets sont des ajouts personnels visant à distinguer les préfixes de la base verbale.

Görlach (1986) souligne par ailleurs un ensemble de caractéristiques dans le système flexionnel du MA qui tendent à le distinguer des créoles classiques : nous avons déjà mentionné le marquage morphologique du pluriel, auquel l’auteur ajoute celui du cas génitif, la distinction formelle entre les adjectifs et les adverbes par le suffixe *-ly* (dont il défend que l’emploi ne se systématiser qu’à partir du MA), ou encore la présence d’une construction passive (Görlach 1986 : 334-335). Deux de ces caractéristiques sont également mentionnées par Cynthia Allen (1997 : 86), qui souligne que la présence d’un génitif ou la distinction singulier-pluriel n’apparaissent pas dans les langues effectivement créoles³³.

Görlach conclut que la définition de Bailey et Maroldt est bien trop large, et considère que si celle-ci devait accepter le MA comme créole alors elle devrait inclure de la même manière la plupart des langues, ôtant ainsi toute pertinence à l’usage du terme.

[...] to call every mixed language a ‘creole’ would make the term useless. Yiddish, French, Albanian and Middle English (and many others) are composed of elements from various sources – but they are not creole languages. (Görlach 1986 : 342)

Tout comme avec l’hypothèse du *créole prototypique* présentée par McWhorter (2005) (cf. 1.1.3), la définition de Bailey et Maroldt laissait déjà entendre qu’il n’existe pas vraiment de frontière nette entre le créole et le non-créole, et que le caractère créole d’une langue peut se représenter de manière graduelle comme un

³³ L’affirmation qu’il n’existe pas de distinction singulier-pluriel dans les langues créoles semble abusive, ou nécessite une référence approfondissant la question. Le marqueur *dem* en créole jamaïcain (CJ) est traditionnellement analysé comme un marqueur analytique du pluriel :

AC : sg : woman → pl : women

CJ : sg : woman → pl : woman **dem**

Voir Stewart (2011) pour une argumentation contre cette interprétation du marqueur *dem*.

continuum. Bien qu'il demeure très critique des travaux présentés dans *The French Lineage of English*, Görlach (1986) souscrit implicitement à ce modèle ainsi qu'à la démarche de cette publication puisqu'il adopte lui aussi une approche comparative confrontant les données typologiques d'une langue à celle des créoles conventionnels. Il accepte que la recherche de caractéristiques considérées comme typiques dans les langues créoles constitue une méthodologie valable lorsque l'on cherche à déterminer si une langue est un créole ou non.

Finalement, le désaccord entre Görlach (1986) et Bailey et Maroldt (1977) réside dans le placement de la frontière entre le créole et le non-créole sur le continuum typologique qu'ils postulent, et non dans la remise en question des critères qui le constituent. Watts (2011) résume la position de Görlach (1986) en des termes qui illustrent bien la portée limitée du propos de *Middle English: a Creole?*, article qui ne fait que nuancer les conclusions de Bailey et Maroldt sans pour autant remettre en question le fond de leur approche : « Görlach's argument is simply that the term "creole" should not be bent to such an extent that it can be pressed into service to define all the results of all language contact situations. If it is, it becomes meaningless » (Watts 2011 : 95).

Selon Görlach (1986), le manque de cohérence par rapport à la définition du terme de *créole* n'est pas spécifique à la publication de Bailey et Maroldt (1977) et caractérise plus généralement l'ensemble de la littérature linguistique, y compris la créolistique. Nous avons souligné précédemment la divergence significative qui existe entre les définitions du terme *créole* employées par Nicole Domingue (1977) et par Bailey et Maroldt (1977) : Domingue accepte l'idée

conventionnelle selon laquelle les créoles émergent de pidgins acquis nativement, tandis que Bailey et Maroldt considèrent que la présence d'un pidgin n'est pas une condition *sine qua non* de la formation d'un créole. Si Görlach considère également que la définition la plus stricte des créoles est qu'il s'agit de pidgins acquis nativement (Görlach 1986 : 332), il admet qu'il en existe d'autres. Il considère que certains auteurs, Bailey et Maroldt en tête, portent la responsabilité de cette instabilité terminologique en cela qu'ils ont délibérément remodelé la définition du terme en fonction du propos qu'ils désirent servir :

[...] the term 'creole' is used quite vaguely by some scholars; others have redefined it to make it satisfy the specific needs of their arguments. (Görlach 1986 : 330)

Cette variété des définitions proposées dans le cadre de l'étude des créoles est également mise en évidence par Mühlhäusler (1986), qui liste l'ensemble des manières par lesquelles différents termes relatifs à la créolistique ont été définis dans la littérature (Mühlhäusler 1986 : 6). Il cite notamment les travaux de DeCamp (1977), qui s'était également exprimé sur l'absence de réelle convention terminologique sur le terme : « To a creolist, almost everyone else's definition of a creole sounds absurd and arbitrary » (DeCamp 1977 : 4, in Mühlhäusler 1986 : 1).

Görlach (1986) ne propose donc pas de réelle alternative à la dérive qu'il dénonce, et adopte la même approche que Bailey et Maroldt (1977) lorsqu'il cherche à contester leur hypothèse. S'il liste différentes définitions acceptées du terme de *créole*, il ne fait que souligner le danger d'une portée référentielle trop large et ne propose pas d'analyse permettant de déterminer laquelle de ces définitions serait la plus pertinente d'un point de vue linguistique.

Dans ce premier chapitre, nous avons exploré les tenants et les aboutissants de l'hypothèse du moyen-anglais créole telle que présentée dans les articles de Bailey et Maroldt (1977), Nicole Z. Domingue (1977) et Patricia Poussa (1982). Nous avons vu que cette hypothèse est née du constat que la langue anglaise, suite à des contacts linguistiques prolongés avec le VN puis avec l'AF, s'est trouvée bouleversée dans son système lexical et morphosyntaxique. À l'instar des langues créoles, le moyen-anglais marquerait une discontinuité entre deux états de la langue qui passe subitement du moins au plus analytique, au détriment de la richesse de son système morphologique.

Nous avons vu que la démarche de Bailey et Maroldt, indépendamment de son caractère provocateur, est contestable en cela qu'elle repose sur un cadre terminologique mal défini et modulable selon la subjectivité des points de vue. La définition du terme de *créole* ne fait pas consensus au sein de la littérature, qu'il s'agisse de celle relative à l'hypothèse du moyen-anglais créole spécifiquement ou de celle relative à la créolistique de manière plus générale : certains définissent le créole simplement comme une langue caractérisée par des apports exogènes (*i.e.* une langue « mixte » pour reprendre le terme de Bailey et Maroldt, ou « hybride » pour reprendre ceux de Domingue) tandis que d'autres considèrent qu'il s'agit du fruit de l'acquisition native d'une langue pidgin. Si les détracteurs de l'hypothèse ont pu souligner cette instabilité terminologique pour soutenir leur propos, aucun ne semble avoir cherché à la corriger.

Le prochain chapitre s'attèlera à clarifier deux termes-clés du paradigme de la créolistique qui ont été invoqués dans le cadre de l'hypothèse du moyen-

anglais créole, en l'occurrence celui de *pidgin*, sur lequel repose la définition conventionnelle du terme de *créole*, et celui de *koinè*, que nous avons vu employé par Poussa. Nous chercherons à déterminer dans quelle mesure le moyen-anglais correspond à chacun d'entre eux.

2 – Proposition d'un cadre terminologique

Comme nous l'avons vu en introduction de cette étude, le flou sémantique qui caractérise le terme de *créole* est renforcé par l'emploi au sein de la littérature de nombreuses formules de substitution telles que *créoloïde* (Görlach 1986 : 333), *interlangue* (Fisiak 1977 : 249), *langue pidginisée* (Görlach 1986 : 332), *koinè* (Poussa 1982 : 75), dont on ne saurait dire si elles expriment réellement une nuance sémantique ou si elles visent à éviter (ou à atténuer) un mot-tabou.

Ce deuxième chapitre sera consacré à la constitution d'un cadre terminologique fonctionnel, ce qui nous permettra de proposer une définition stable du terme de *créole* à laquelle nous pourrons confronter le cas de l'anglais médiéval dans le troisième chapitre. Nous nous attèlerons ici à définir certains termes récurrents en créolistique, en l'occurrence celui de *pidgin*, sur lequel repose la définition conventionnelle du terme de *créole*, et celui de *koinè*, que nous avons vu employé par Poussa (1982) afin de désigner le produit des contacts linguistiques anglo-scandinaves. Nous présenterons différents outils théoriques qui nous permettront de distinguer les phénomènes auxquels réfèrent ces deux termes, qui nous aideront dans un premier temps à cerner ce qu'un créole n'est pas. Plus qu'à définir un terme seul, nous visons ici à constituer un ensemble terminologique fonctionnel auquel nous pourrons confronter l'hypothèse du moyen-anglais créole.

Nous débuterons notre réflexion sur chacun des termes étudiés en nous appuyant sur des sources lexicographiques, qui nous offriront un aperçu de leur

définition conventionnelle. Nous nous baserons ici principalement sur trois sources : le *Dictionnaire des sciences du langage* (désormais DSL) de Frank Neveu (2011) ; *Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* (désormais DLSL) de Jean Dubois *et al.* (2012) ; *A Dictionary of Linguistics and Phonetics* (désormais DLP) de David Crystal (2008). Dans un second temps, nous confronterons ces définitions à celles employées dans la littérature, en nous appuyant à la fois sur les propos d’auteurs cités dans le premier chapitre et sur des travaux dont les considérations portent plus généralement sur les théories du contact linguistique et de la créolistique.

En croisant ces sources diverses, nous proposerons un ensemble de critères d’identification qui permettront d’aboutir à une définition pour chacun des termes dont nous traiterons. Ces critères pourront finalement être confrontés aux données de l’anglais médiéval à différentes périodes, afin d’évaluer dans quelle mesure cette langue correspond à la définition de chacun de ces phénomènes.

2.1 – Décrire les pidgins par les outils de la créolistique

Nous allons commencer par traiter du terme de *pidgin*, que nous avons déjà vu plusieurs fois défini dans le premier chapitre (*cf.* Bailey et Maroldt 1977, Domingue 1977, Poussa 1982). Une bonne compréhension de ce terme semble d’autant plus centrale dans notre étude qu’il désignerait, si l’on se fie aux définitions conventionnelles, des phénomènes linguistiques qui se trouveraient aux fondations de la formation des créoles.

Après avoir mis en évidence les différences qui existent entre les nomenclatures issues des traditions lexicographiques française et anglo-saxonne, nous allons voir si la littérature, qu'elle soit relative à l'hypothèse du moyen-anglais créole ou à la créolistique de manière générale, se conforme aux différents critères d'identification des pidgins que nous aurons relevés dans les dictionnaires. Nous allons ensuite étudier de quelle manière nous pouvons décrire l'émergence des pidgins d'un point de vue sociolinguistique en employant des outils d'analyse issus de la créolistique. Enfin, nous allons constater si les données linguistiques et sociohistoriques qui nous sont parvenues de l'anglais médiéval nous permettent, ainsi que le propose Domingue (1977), de soutenir l'idée qu'un pidgin se serait formé au cours de cette période en Angleterre.

2.1.1 – Analyse des données lexicographiques

Le DSL définit le terme *pidgin* comme « un type de sabir, linguistiquement plus élaboré et couvrant des domaines d'activité variés, né du contact de langues européennes et de langue asiatiques ou africaines. [...] Contrairement aux créoles, les pidgins n'ont pas vocation à se constituer en la langue maternelle » (Neveu 2011 : 280). Le terme de *sabir* est quant à lui défini comme suit :

Un sabir est un système linguistique d'appoint, né du contact entre deux ou plusieurs langues, et favorisé par la nécessité économique et sociale d'une communication verbale entre des communautés linguistiques ne disposant pas d'une langue commune. Un sabir est donc une langue faite d'emprunts aux structures de chacune des langues en contact [...]. Cette langue, souvent dite « de relation », présente un fonctionnement lexical et grammatical sommaire en comparaison des systèmes dont elle dérive : vocabulaire quantitativement limité, et spécialisé, morphologie quasi invariante, organisation des mots

dans l'énoncé par simple juxtaposition. En tant que langue d'appoint, un sabir n'a pas vocation à devenir la langue maternelle d'une communauté. (Neveu 2011 : 311)

Dubois *et al.* (2012 : 366-367 et 415) présente des définitions similaires, soulignant le caractère limité du sabir par rapport au pidgin et leur vocation à demeurer des langues secondes. Le DLP propose quant à lui la définition suivante au terme de *pidgin* :

pidgin (n.) A term used in sociolinguistics to refer to a language with a markedly reduced grammatical structure, lexicon and stylistic range, compared with other languages, and which is the native language of no one. Structures which have been reduced in this way are said to be pidginized. Pidgins are formed by two mutually unintelligible speech communities attempting to communicate, each successively approximating to the more obvious features of the other's language. [...] Some pidgins have become so useful that they have developed a role as auxiliary languages, and been given official status by the community (e.g. Tok Pisin). These cases are called **expanded pidgins** because of the way they have added extra features to cope with the needs of the users. Pidgins become creolized when they become the mother-tongue of a community. (Crystal 2008 : 369)

Nous constatons que la définition ici proposée du pidgin se rapproche de celles données précédemment du sabir dans le DSL et le DLSL. Le DLP ne présente pour sa part aucune entrée lexicographique pour le terme *sabir*, auquel celui de *pidgin* semble totalement se substituer. Un sabir structurellement plus développé, que le DSL et le DLSL appellent *pidgin*, est plutôt qualifié de *pidgin élaboré*. Nous emploierons ici la nomenclature du DLP, visiblement plus en adéquation avec celle de la littérature créoliste anglo-saxonne. Nous parlerons ainsi de *pidgins* et de *pidgins élaborés*.

Trois critères d'identification des pidgins semblent principalement émerger des différentes définitions proposées ci-dessus : un pidgin (1) se caractérise typologiquement par un lexique réduit et par la simplicité de son

système morphosyntaxique ; (2) n'a pas de locuteurs natifs ; (3) se forme dans une situation de contact linguistique et emprunte ses traits aux différentes langues impliquées dans ce contact. Dans une large mesure, ces trois critères définitoires des pidgins ne contredisent pas les définitions exprimées par les différents auteurs que nous avons cités dans le premier chapitre, y compris celle Bailey et Maroldt (1977).

2.1.2 – Les pidgins dans la littérature

Nicole Z. Domingue (1977) ne propose pas de définition formelle du pidgin, mais nous pouvons inférer les caractéristiques qu'elle rattache à ce type de langue à travers la définition qu'elle offre des créoles :

It is traditional to define a creole language as an expanded pidgin spoken as a mother tongue. [...] However, there is no evidence anywhere that some 'mixed language' was spoken on the island. Not even indications that English was 'corrupted' can be found. (Domingue 1977: 93)

Domingue considère implicitement qu'un pidgin est une langue qui n'est pas acquise nativement par ses locuteurs (critère 2), et dont le système est peu élaboré puisque celui-ci doit subir une phase de développement (*i.e.* d'élaboration) afin de devenir un créole ; les termes *expanded* et *extended* sont utilisés indifféremment dans la littérature et qualifient tous deux le terme de pidgin afin de signifier un accroissement de son potentiel communicatif (*i.e.* sa capacité à pourvoir l'ensemble des besoins expressifs et communicatifs de ses locuteurs).

Un pidgin emprunterait ses caractéristiques à plus d'une langue à la fois, puisqu'il se distinguerait par son caractère hybride (critère 3), et pourrait être vu

comme la forme « corrompue »³⁴ d'une langue par rapport à son état antérieur. Domingue utilise enfin les termes de *pidginisation* et de *créolisation*, sans pour autant les définir. Ils doivent donc être compris de manière littérale, soit comme l'ensemble des processus linguistiques qui aboutissent respectivement à la formation de pidgins et de créoles. Nous retrouvons ainsi deux des trois critères lexicographiques du pidgin dans la définition de Domingue.

Poussa (1982) offre une définition plus explicite des différents termes qu'elle emploie et introduit son article en définissant successivement les termes de *pidginisation* et de *pidgin* :

Briefly, a pidginized language is a language which has been drastically simplified in structure and vocabulary, in order to serve restricted communication needs. A pidgin is no-one's native language. (Poussa 1982 : 70)

L'auteure exprime qu'un pidgin se caractérise par la simplicité de son système linguistique (critère 1) et par le fait que ses locuteurs ne la parlent que comme langue seconde (critère 2). Elle ajoute également un autre critère d'identification en considérant que (4) les pidgins ne servent qu'à pourvoir des besoins communicatifs restreints et ne peuvent donc pas être appliqués dans tous les contextes. Il est possible d'argumenter que les critères (1) et (4) sont liés, bien que le sens de la causalité reste à définir : il est possible qu'une langue ne s'applique pas dans tous les contextes parce que son système n'est pas assez étoffé, ou que son système morphosyntaxique ne soit pas entièrement structuré parce que les contextes spécifiques où elle est employée ne le nécessitent pas. Quoi qu'il en soit,

³⁴ Les guillemets indiquent un discours rapporté, qui est ici hypothétique. Domingue s'attend à ce que des altérations de la langue anglaise aient été perçues comme une forme de corruption par les observateurs, que cela soit au cours de la période médiévale où à une période ultérieure.

Poussa considère que la pidginisation désigne l'ensemble des processus de simplification qui transforment un système développé au large champ d'applicabilité en un système réduit au champ d'applicabilité restreint.

Görlach (1986) se conforme également à cette définition dans une large mesure en considérant que « les pidgins se caractérisent par une réduction des formes et des fonctions ainsi que par un appauvrissement de leur potentiel communicatif, mais sont tout de même relativement stables (bien qu'ils ne soient la langue maternelle d'aucun locuteur) »³⁵ (Görlach 1986 : 331).

Nous retrouvons également les trois critères lexicographiques chez des auteurs traitant plus généralement des problématiques liées à la créolistique, tels que Suzanne Romaine (1988) et John Holm (1988).

A pidgin represents a language which has been stripped of everything but the bare essentials necessary for communication. There are few, if any, stylistic options. The emphasis is on the referential or communicative rather than the expressive function of language. (Romaine 1988 : 24)

L'auteure ajoute également que les pidgins et les créoles possèdent six caractéristiques communes : « they lack standardization, historicity, and autonomy, but are reduced mixed languages with de facto norms » (Romaine 1988 : 42). Nous retrouvons ici les idées de pauvreté relative (critère 1) et de mixité (critère 3) du système ainsi que l'absence de locuteurs natifs (critère 2). Gabriel Manessy (1995) propose une définition similaire du pidgin : « Un pidgin est un parler d'emploi restreint, utilisé comme seconde langue par tous ses usagers,

³⁵ « Pidgins are characterized by a reduction of forms and functions and impoverishment as regards their communicative range, but they also exhibit a certain stability (though nobody's mother tongue) » (c'est nous qui traduisons).

de structure rudimentaire, mais cependant assez stable pour justifier des jugements d'agrammaticalité » (Manessy 1995 : 27).

Romaine établit également une distinction pertinente entre deux concepts-clés de l'étude des pidgins. On trouve d'une part la notion de *simplification*, qui se traduit par la régularisation et la transparence des stratégies employées dans un système, et la notion d'*appauvrissement* ou de *réduction* d'autre part, qui désigne l'absence de stratégies destinées à l'expression de certains concepts, de certains procès ou de certains phénomènes grammaticaux. Une notion n'engage pas nécessairement l'autre, et l'on peut imaginer un système linguistique qui soit à la fois plus pauvre (qui ne dispose par exemple pas de marqueurs spécifiques pour exprimer un concept) et plus complexe (qui peut exprimer ledit concept par le biais de stratégies multiples et irrégulières) qu'un autre (*cf.* Romaine : 32-33).

La même distinction est dressée par Manessy (1995), qui considère d'une part le phénomène de simplification comme « la diminution du nombre des manifestations externes des mécanismes grammaticaux et l'amélioration de leur rendement fonctionnel » (*e.g.* « la régularisation du système » ; « la suppression, partielle ou totale, des redondances » ; « la substitution fréquente [...] de l'expression analytique à l'expression synthétique »), et qui considère d'autre part la réduction comme un « degré extrême de la simplification » (*e.g.* « la réduction du nombre des parties du discours » ; « la réduction de l'inventaire des catégories grammaticalisées [...] : genre, nombre, aspect, temps, etc. »). Selon l'auteur, « la conjugaison de la simplification et de la réduction [...] semble être la caractéristique principale de la « pidginisation » (Manessy 1995 : 23-27).

Romaine (1988) précise cependant que la notion de simplicité en linguistique pose problème et fait l'objet de controverses, notamment dans le cadre de l'étude des créoles et des pidgins. Andrei Danchev (1986 : 240) soulignait déjà le schisme entre la vision dite *relativiste*, dont les tenants considèrent que les caractéristiques typologique d'une langue paraîtront plus ou moins complexes à un locuteur uniquement en fonction de celles de sa langue maternelle, et la vision dite *universaliste*, dont les tenants considèrent que ces caractéristiques sont objectivement plus ou moins complexes selon qu'elles sont *marquées* ou non³⁶. On considère qu'une caractéristique marquée a moins de chances de se réaliser, que cela soit sous l'effet de la paresse linguistique ou parce que les locuteurs ont mécaniquement moins de chances de la reproduire avec succès. Toujours selon Danchev (1986), une telle caractéristique sera donc statistiquement peu observée dans les langues du monde, et apparaîtra plus tardivement dans le processus d'acquisition de la langue chez les enfants. Romaine, en s'associant aux considérations de Mühlhäusler (1986), tend donc plutôt à adopter un point de vue universaliste en considérant qu'une caractéristique est plus simple (*i.e.* moins marquée) si celle-ci est régulière dans la langue.

³⁶ La théorie générativiste s'inscrit aujourd'hui dans la continuité de cette logique et emploie toujours le terme de *marque* afin de se référer au degré objectif de complexité (qu'elle soit mécanique ou cognitive) d'une caractéristique.

2.1.3 – Acrolecte et basilecte : une sociolinguistique des pidgins

En plus des trois critères récurrents déjà identifiés, Holm (1988) en propose deux autres, selon lui nécessaires à la formation d'un pidgin :

However, two further stipulations are needed to distinguish pidgins from other kinds of language contact. First, social distance must be maintained between speakers of the superstrate and other languages; otherwise if the substrate speakers so desired, they could eventually acquire enough information about the superstrate language to speak in a non-pidginized form (Valdman 1978: 9-10). Secondly, it must be assumed that the languages in contact are not closely related, in which case *koinéisation* or a kind of dialect leveling [*sic*] would result (§1.3). (Holm 1988 : 5, c'est nous qui soulignons)

L'auteur soumet ici deux nouveaux critères définitoires du pidgin, qui (4) se forme dans un contexte où les communautés linguistiques en contact interagissent peu et où, de ce fait, aucune communauté ne peut entièrement acquérir la langue de l'autre ; (5) ne se forme que si les langues en contact ne sont pas apparentées, sans quoi le résultat serait une *koinè*. Ce dernier terme fera l'objet de notre analyse dans le prochain sous-chapitre.

Notons que Holm (1988) emploie les termes de *superstrat* et de *substrat*, qui semblent ici désigner les langues parlées au sein d'une communauté respectivement par un groupe socialement dominant et par un groupe socialement dominé, entre lesquels s'opèrent une « distanciation sociale ». Cette définition des termes tend à diverger de celles des sources lexicographiques. En effet, les dictionnaires présentent un superstrat comme une langue qui fut largement introduite sur l'aire d'une autre langue et qui a exercé une influence sur celle-ci sans pour autant s'y substituer (Dubois *et al.* 2012 : 457, Neveu 2011 : 331). Le DLP précise tout de même qu'un superstrat résulte d'une dominance politique,

économique ou culturelle (Crystal 2008 : 465), et donc d'une forme d'asymétrie dans les rapports de forces sociaux.

Dans la situation décrite par Holm (1988), il semble pertinent de substituer à sa terminologie celle reprise par Mühlhäusler (1986) et de remplacer les termes de *substrat* et de *superstrat* par ceux de *basilecte* et d'*acrolecte*. Ces derniers désignent respectivement, au sein d'une communauté, la variété linguistique la plus prestigieuse ou standard et la variété qui s'en éloigne le plus. Les variétés intermédiaires sont quant à elles qualifiées de *mésolectes* (Crystal 2008 : 8, 51, 302). Mühlhäusler (1986 : 11) appelle *continuum de restructuration* le continuum linguistique formé par ces différentes variétés. Si ces termes sont traditionnellement consacrés à l'analyse sociolinguistique des créoles, il semble qu'ils puissent s'appliquer avantageusement au domaine plus large de la sociolinguistique afin de décrire les rapports qu'entretiennent les différentes langues parlées au sein d'une communauté donnée.

Selon Holm (1988), si la conjoncture sociale le permettait, les locuteurs d'un basilecte acquerraient purement et simplement l'acrolecte, ce qui signifie que ce dernier constituerait une cible d'apprentissage privilégiée pour les membres d'une communauté linguistique. La forme que prend un pidgin est donc déterminée par la nature des relations entretenues par les différentes communautés en contact : plus la langue d'une communauté linguistique dominante sera accessible à une communauté dominée, plus le système de sa langue constituera une part importante du système du pidgin :

Usually those with less power (speakers of *substrate* languages) are more accommodating and use words from the language of those with more power (the superstrate), although the

meaning, form, and use of these words may be influenced by the substrate languages. [...]
By definition, the resulting pidgin is restricted to a very limited domain such as trade, and
it is no one's native language. (Holm 1988 : 5).

Plus que le fruit d'accommodations mutuelles entre les locuteurs de différentes communautés linguistiques, Holm (1988) présente le pidgin comme le produit de l'acquisition partielle d'un acrolecte par les locuteurs d'un basilecte, qui s'appuient donc sur cette variété linguistique intermédiaire et lacunaire largement assimilable à un mésolecte : un pidgin. Dans ce type de continuum de restructuration, le mésolecte se distinguerait donc du basilecte et de l'acrolecte par un placement différent sur un continuum allant du plus au moins structuré (*i.e.* du potentiel communicatif le plus fort au potentiel communicatif le plus faible) que Mühlhäusler (1986 : 11) appelle *continuum développemental*.

Le diagramme de la [figure 2](#) représente le continuum développemental en tant que fonction du continuum de restructuration des pidgins.

- L'abscisse représente le continuum de restructuration, dont les deux extrémités regroupent à gauche et à droite les systèmes linguistiques correspondant respectivement au basilecte et à l'acrolecte, et dont le centre regroupe quant à lui les systèmes qui correspondent au(x) mésolecte(s).

- L'ordonnée représente le continuum développemental et indique le degré de structuration d'un système linguistique en le plaçant d'autant plus haut que son potentiel communicatif est fort.

Puisque l'acrolecte et le basilecte sont des systèmes linguistiques déjà pleinement structurés préalablement à leur mise en contact, et puisque les mésolectes qui les lient sont des systèmes moins structurés servant

d'intermédiaires plus accessibles aux locuteurs du basilecte, la courbe prend logiquement la forme d'une parabole illustrant le potentiel communicatif moindre des systèmes intermédiaires, *i.e.* le pidgin.

Il est cependant possible de s'interroger sur la manière dont cette approche nous permettrait de traiter d'une situation de contact où les différentes communautés linguistiques en contact entretiennent des rapports de force relativement équilibrés. Comme nous l'avons vu précédemment, il est probable qu'une telle situation a caractérisé la cohabitation anglo-scandinave, où les différentes communautés linguistiques en contact auraient globalement eu le même statut social (*cf.* 1.2.3).

Le cas du russenorsk, un pidgin aujourd'hui disparu ayant émergé au XVIII^e siècle dans le contexte d'échanges commerciaux entre marchands russes et pêcheurs norvégiens, semble illustrer une telle situation où les différentes parties en contact bénéficiaient mutuellement de leurs contacts, sans exploitation de l'une par l'autre. Bien que les informations qui nous en sont parvenues demeurent lacunaires, le système de cette langue est réputé avoir bénéficié de contributions particulièrement équitables entre le russe et le norvégien, notamment au niveau lexical. Kortlandt (2000) s'oppose cependant à cette vision conventionnelle du russenorsk et défend que ce pidgin n'était en fait qu'une variante du norvégien, à laquelle les locuteurs slaves auraient adjoint quelques éléments russes afin de compenser une acquisition partielle. Des rapports de force sociaux à première vue équilibrés entre différentes communautés linguistiques n'excluent donc pas des rapports asymétriques d'acrolecte à basilecte au niveau sociolinguistique.

2.1.4 – L’anglais médiéval et la notion de pidgin

En nous appuyant sur des sources lexicographiques ainsi que sur les emplois du terme dans la littérature, nous pouvons déduire que les critères d’identification des pidgins sont les suivants : les pidgins (1) sont des langues grammaticalement et lexicalement réduites et simplifiées ; (2) n’ont pas de locuteurs natifs ; (3) sont issus de contacts linguistiques ; (4) ne permettent de communiquer que dans des contextes d’interaction spécifiques ; (5) les contacts ne doivent pas être de nature à permettre l’acquisition de la langue sociolinguistiquement dominante par les locuteurs de la langue sociolinguistiquement dominée ; (6) les langues en contact ne doivent pas être apparentées ou mutuellement intelligibles pour leurs locuteurs.

Nous pouvons synthétiser l’ensemble de ces critères d’identification en la formule définitoire suivante : les pidgins sont des langues à vocation strictement véhiculaire qui se sont formées à partir de vernaculaires mutuellement inintelligibles, et dont les systèmes ont été significativement simplifiés et appauvris afin d’assurer des fonctions communicatives restreintes dans des contextes d’interaction spécifiques.

L’anglais médiéval ne se conforme donc qu’à une partie de ces critères, que cela soit à la fin de la période du VA ou cours de la période du MA. Si le VA tardif ou le MA ont tous deux été caractérisés par des processus de régularisation morphologique qui se sont produits dans un contexte de contact linguistique, on ne peut que difficilement soutenir l’idée d’une réduction grammaticale qui aurait amené la langue anglaise à perdre de son potentiel communicatif. La langue a par

ailleurs toujours été pratiquée par des locuteurs l'ayant acquise nativement, et bien que de nombreuses évolutions soient rattachées à des contacts linguistiques, ceux-ci ne se sont produits avec une langue généalogiquement éloignées que dans le cas du MA. Enfin, si le contexte de cohabitation anglo-normand n'offrait que peu d'occasions pour un locuteur de l'anglais d'acquérir le FA, le contexte de cohabitation anglo-scandinave était de nature à permettre l'acquisition de la langue d'une communauté par l'autre.

Le tableau ci-dessous dresse un bilan de la manière dont les différents critères d'identification des pidgins s'appliquent ou non à la langue anglaise, à différentes périodes de son histoire. En-dessous de chacune des périodes traitée est indiquée la situation de contact à laquelle elle correspond : le contact anglo-brittonique pour le VA précoce (cette période nous sert ici de situation-contrôle, illustrant un contexte de faibles contacts linguistiques) ; le contact anglo-scandinave pour le VA tardif ; et le contact anglo-normand pour le MA.

Tableau 1 : Anglais médiéval et critères d'identification des pidgins

Critères Périodes	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)
Vieil-anglais précoce (Anglo-brittonique)	X	X	X	X	X	✓
Vieil-anglais (Anglo-scandinave)	X	X	✓	X	X	X
Moyen-anglais (Anglo-normand)	X	X	✓	X	✓	✓

(1) grammaire et lexique réduits ; (2) pas de locuteurs natifs ; (3) formé par contacts linguistiques ; (4) contextes spécifiques d'utilisation ; (5) contacts limités ; (6) pas d'intelligibilité mutuelle.

Nous constatons que ni les caractéristiques linguistiques de l'anglais médiéval ni les conditions sociohistoriques dans lesquelles il a été employé ne sont conformes à l'ensemble des critères d'identification des pidgins que nous avons établis. Ce bilan tend à saper l'hypothèse présentée par Domingue (1977) selon laquelle un pidgin aurait pu être parlé à une échelle relativement large sur le territoire d'Angleterre lors de la période médiévale. Bien que Crépin (2004 : 1574) défende que les « gens de mer, depuis les armateurs jusqu'aux simples matelots, utilisaient une terminologie internationale » et qu'il existait une « langue mixte » dans les archives maritimes et les livres de compte londoniens au cours de la période moyen-anglaise, une telle langue devait être la spécificité d'une catégorie très restreinte (bien qu'influente) de la population et non une pratique répandue dans le royaume.

Nous avons vu dans ce sous-chapitre que l'anglais médiéval ne valide, à aucune période, l'ensemble des critères définitoires que nous avons dégagés pour le terme de *pidgin*. Si l'on suit la définition la plus conventionnelle des créoles, selon laquelle ceux-ci émergent de pidgins acquis comme langues maternelles, l'hypothèse du moyen-anglais créole se trouve logiquement compromise.

Le critère (6), adapté des propos de Holm (1988), prévoit qu'une situation de contact linguistique doit impliquer des langues généalogiquement éloignées, sans quoi elle n'aboutirait pas à la formation d'un pidgin mais plutôt à celle d'une koinè. Nous avons vu dans le chapitre précédent que ce terme était employé par Poussa (1982) afin de qualifier les dialectes des Midlands-est fortement influencés

par le VN, mais nous allons constater dans ce qui suit que cette notion est récurrente dans les études relatives à l'hypothèse du moyen-anglais créole, notamment celle de McColl Millar (1997). Le prochain sous-chapitre sera donc consacré à la définition du terme de *koinè*, à sa distinction par rapport à celui de *pidgin*, et à l'évaluation de la pertinence de son application au cas de l'anglais médiéval.

2.2 – Pidgins et koinès, des phénomènes de même nature ?

Ce sous-chapitre adopte une structure similaire au précédent et a pour objectif d'aboutir à une définition du terme de *koinè*, afin d'évaluer si celui-ci peut s'appliquer avec pertinence au cas de l'anglais médiéval. Dans un premier temps, nous allons constater que les définitions lexicographiques de ce terme ne sont ni satisfaisantes en soi ni en adéquation avec celles proposées dans la littérature. Après avoir analysé ce manque d'homogénéité terminologique, nous allons nous atteler à déterminer si les phénomènes de *koinèisation* et de *pidginisation* diffèrent fondamentalement ou sont simplement les deux cas particuliers d'un même processus linguistique. Lorsque nous aurons développé une compréhension approfondie du terme de *koinè*, nous pourrons, de la même manière qu'avec celui de *pidgin*, le confronter aux données issues de l'anglais médiéval. Nous aboutirons finalement à la conclusion que les contacts anglo-scandinaves étaient bel et bien propices à la formation d'une *koinè* et que cette hypothèse est cohérente avec les données linguistiques qui nous sont parvenues de cette période. Nous proposerons alors, à partir des outils de compréhension que

nous avons présentés dans le sous-chapitre précédent, une relecture de la situation sociolinguistique de l'Angleterre du Xe siècle. Celle-ci nous permettra de mieux déterminer la nature des contacts linguistiques qui ont pu se produire au cours de cette période et de développer une meilleure compréhension des mécanismes à l'œuvre dans les évolutions de la langue anglaise entre les périodes du VA tardif et du MA.

2.2.1 – La littérature contre les données lexicographiques

Le DLSL définit le terme *koinè* comme « toute langue commune se superposant à un ensemble de dialectes ou de parlers sur une aire géographique donnée » (Dubois *et al.* 2012 : 262). Le DLP en offre une définition très similaire.

koine (*n.*) The spoken language of a locality which has become a standard language or lingua franca. [...] it is now applied to cases where a vernacular has come to be used throughout an area in which several languages or dialects are spoken” (Crystal 2008 : 262)

Aucune entrée pour ce terme ne figure dans le DSL. Nous pouvons souligner que les définitions proposées du terme de *koinè* par les sources lexicographiques sont redondantes avec celles qu'elles offrent d'autres termes généralement plus courants, en l'occurrence celui de *langue véhiculaire* pour le DLSL et de *lingua franca* pour le DLP. En effet, le DLSL définit le terme de *véhiculaire* comme qualifiant une langue qui, « dans les régions où vivent plusieurs communautés linguistiques différentes, [...] peut être utilisée d'une manière privilégiée pour

l'intercommunication »³⁷ (Dubois *et al.* 2012 : 504), et le DLP définit celui de *lingua franca* comme « un terme référant à une langue auxiliaire employée pour permettre une communication routinière entre des groupes d'individus ne partageant pas la même langue maternelle »³⁸ (Crystal 2008 : 282). Les dictionnaires ne fournissent donc pas de définition satisfaisante du terme de *koinè*, en cela qu'il devient un simple synonyme de *langue véhiculaire* ou de *lingua franca*, selon la tradition lexicographique que l'on adopte.

Ces définitions semblent de plus diverger de celles généralement employées dans la littérature. Bien que les *koinès* s'emploient dans des contextes de contacts entre différentes communautés linguistiques, les dictionnaires n'expriment pas l'idée que ces contacts sont à l'origine de la formation des *koinès* à proprement parler. En effet, les sources lexicographiques ne lient aucunement la notion de *koinè* à l'altération d'un système linguistique et y rattache plutôt une langue dont l'existence est indépendante de la mise en contact de ceux qui l'emploient comme véhiculaire. Pourtant, nous avons vu précédemment que Holm (1988) décrit le procédé de *koinéisation* comme le fruit de compromis linguistiques entre langues apparentées, ce qu'il confirme plus en avant dans son étude :

As mentioned above, the contact of closely related languages can result in *koineization*, in which dialect leveling produces some morphological simplification but leaves intact

³⁷ Le DSL propose une définition très similaire au terme *véhiculaire* : « Dans un pays où coexistent plusieurs langues, la langue véhiculaire est la langue commune, c'est-à-dire celle qui permet aux diverses communautés de communiquer » (Neveu 2011 : 368).

³⁸ « A term used [...] to refer to an auxiliary language used to enable routine communication to take place between groups of people who speak different native languages » (c'est nous qui traduisons).

many fairly complex grammatical features common to both language varieties. (Holm 1988 : 10)

Nous avons également vu que Poussa (1982 : 75), qui qualifie le dialecte anglais des Midlands est de « koinè suprarégionale », considère que celui-ci est également le fruit de compromis linguistiques entre le VA et le VN.

Robert McColl Millar (1997) défend une idée similaire, selon laquelle le contexte linguistique de l'Angleterre du Xe siècle n'était pas tant propice à la formation d'un pidgin ou d'un créole qu'à celle d'une koinè. Il argumente que le VA et le VN étaient encore suffisamment proches pour être (au moins partiellement) mutuellement intelligibles, et ce malgré les siècles qui ont séparé la colonisation des îles britanniques par les Anglo-Saxons et les débuts du vieil-anglais (au milieu du Ve siècle) de la formation du Danelaw (au milieu du IXe siècle)³⁹. Les deux sous-familles germaniques du nord et de l'ouest avaient pourtant, selon l'auteur, développé des systèmes morphologiques largement incompatibles (McColl Millar 1997 : 30). Il considère donc que ces langues « distinctes mais très apparentées » peuvent être analysées comme des dialectes, dont le contact a entraîné des affaiblissements morphologiques bien moins importants que dans le cas des pidgins : « It would probably be wrong to call this new variety *pidgin* or even *creole*. As we have seen, the 'distance traveled' between the source language(s) and the eventual product is not really great enough, or consistent enough » (McColl Millar 1997 : 31). Ce phénomène est

³⁹ Estimer à quatre siècles la période au cours de laquelle l'anglais et le norrois ont évolué indépendamment semble un minimum. Les contacts entre Scandinaves et Anglo-Saxons ont pu se raréfier voire se rompre bien avant la colonisation des îles britanniques par les populations ouest-germaniques.

également décrit par Görlach (1986), qui affirme que des simplifications morphologiques peuvent intervenir dans des cas de « contacts linguistiques prolongés, surtout entre locuteurs de langue (ou de dialectes) apparentées (ou similaires) »⁴⁰ (Görlach 1986 : 335).

McColl Millar (*ibid.*) conclut qu'une ou plusieurs koinès ont pu émerger dans le nord et les Midlands-est, où la cohabitation anglo-scandinave était la plus intense, et que la diffusion des caractéristiques de ces dialectes vers le sud a indirectement causé une koinéisation des dialectes qui s'y trouvaient. Il considère donc que le MA n'est ni un pidgin, ni tout à fait une koinè, mais une *koinéïde*. Il entend par ce terme que le dialecte londonien à partir duquel s'est développé le MA n'a pas été directement impliqué dans un processus de koinéisation, mais possède des caractéristiques issue de l'influence d'une koinè et qui lui seraient parvenues subséquemment à sa formation. Cette hypothèse d'une koinè à base anglo-scandinave est également soutenue par Watts (2011), qui produit une analyse similaire et affirme que la situation sociohistorique de l'Angleterre au cours de cette période correspondait à un contexte où « deux langues mutuellement intelligibles ont contribué à l'émergence d'une nouvelle variété, en l'espace d'environ trois générations de locuteurs »⁴¹ (Watts 2011 : 98-99).

⁴⁰ « extensive language contacts, especially between speakers of related (or similar) languages (or dialects) » (c'est nous qui traduisons).

⁴¹ « two mutually intelligible language varieties contribute towards a new variety over a period of roughly three generations of speakers » (c'est nous qui traduisons). Notons que cette estimation relativement précise n'est pas attribuée à une source par l'auteur et ne fait pas l'objet d'une analogie avec d'autres cas similaires qui auraient déjà été observés.

Comme le souligne O'Neil (2019), cette description des koinès, qui seraient les produits de la mise en contact de différents parlers mutuellement intelligibles, est globalement partagée au sein de la littérature. Il cite notamment Watts (2011), Siegel (2001)⁴², ainsi que Hock et Joseph (1996). Ces derniers proposent notamment une définition des koinès sous la forme d'un ensemble de critères d'identification que nous pourrions réutiliser :

Hock and Joseph identify three conditions that must be met for the establishment of a koinè: (1) the languages [in contact] are closely related or even mutually intelligible dialects; (2) the languages are of about equal prestige; and (3) no outside language is available as a link language. (O'Neil 2019 : 124)

Là encore, les considérations que l'on retrouve exprimées dans la littérature s'accordent mal avec les définitions dictionnairiques que nous avons citées précédemment. Pour rappel, celles-ci présentent les koinès comme des langues véhiculaires employées pour permettre la communication entre les locuteurs de vernaculaires mutuellement inintelligibles. Or, le critère (1) proposé par Hock et Joseph (1996) exclut la nécessité du recours à une langue véhiculaire pour que des locuteurs puissent communiquer, cette activité étant déjà rendue possible par leurs vernaculaires respectifs. Le critère (3), quant à lui, s'oppose encore plus aux dictionnaires puisqu'il prévoit qu'une koinè ne puisse se former dans un contexte où une langue véhiculaire est disponible.

Les définitions lexicographiques du terme de *koinè* et celles que l'on retrouve dans la littérature décrivent de fait deux réalités différentes, mais pas

⁴² « A koine is a stabilized contact variety which results from the mixing and subsequent levelling of features of varieties which are similar enough to be mutually intelligible, such as regional or social dialects. » (Siegel 2001 : 175, in O'Neil 2019 : 124)

nécessairement irréconciliables. Là où Holm (1988) ou McColl Millar (1997) s'intéressent spécifiquement aux mécanismes de formation des koinè, les dictionnaires semblent plutôt décrire le produit de ces phénomènes linguistiques sur le long terme. En effet, si une koinè est une forme dialectale hybride née d'accommodations mutuelles entre locuteurs de dialectes différents mais proches, la koinè permettra logiquement une communication plus large et sera mieux comprise par un plus grand nombre de locuteurs. Elle est donc plus susceptible d'obtenir le statut de langue véhiculaire.

Selon Poussa (1982 : 76), la présence d'une koinè largement comprise sur le territoire anglais devait constituer un atout non négligeable pour la classe gouvernante du royaume, qui a pu l'employer comme dialecte véhiculaire afin d'administrer plus facilement l'Angleterre dans un contexte de centralisation du pouvoir et de féodalisation de la société. Le statut de langue véhiculaire que peut prendre une koinè s'explique donc surtout par des facteurs extralinguistiques, en l'occurrence les avantages que présente l'emploi d'un dialecte par rapport à d'autres sur une aire donnée. Cette interprétation du terme nous aide à comprendre pourquoi Poussa (1982) qualifie la koinè des Midlands-est de *suprarégional*, afin de souligner que celle-ci, contrairement à d'autres, a pu acquérir le statut de langue véhiculaire.

L'écart entre les définitions employées dans la littérature et celles proposées par les sources lexicographiques s'explique peut-être par le fait que ces dernières ont été influencées par l'étymologie du terme de *koinè*, qui désignait à

l'origine une langue véhiculaire à base grecque qui fut largement employée dans l'ensemble du bassin méditerranéen oriental.

La manière dont le terme de *koinè* est défini par les dictionnaires peine donc à légitimer son usage par rapport à ses synonymes plus courants, nous encourageant ainsi à privilégier les définitions que l'on trouve dans la littérature. Cette approche n'est cependant pas exempte de défauts et pose plusieurs problèmes, que nous étudions dans la prochaine section.

2.2.2 – Une distinction problématique entre pidgin et koinè

Les définitions du terme de *koinè* que l'on retrouve dans la littérature peuvent faire l'objet de certaines critiques. Nous pouvons tout d'abord noter que le critère (1) mentionné par Hock et Joseph (1996) (*i.e.* de la proximité généalogique et de l'intelligibilité mutuelle des langues en contact), visiblement central dans la distinction entre pidgins et koinès et que l'on retrouve exprimé d'une manière ou d'une autre dans de nombreuses publications (*cf.* Holm 1988, McColl Millar 1997, Watts 2011, O'Neil 2019), manque de clarté à plusieurs égards. Il existe par exemple des nuances non négligeables dans la manière dont les auteurs présentent ce critère ; certains accordent par exemple plus d'importance au facteur purement généalogique (*cf.* Holm 1988 : 10) tandis que d'autres soulignent avant tout l'importance de l'intelligibilité mutuelle (*cf.* Watts 2011 : 98-99). Si l'on adopte la première lecture de ce critère, la distinction entre pidgins et koinès devient subjective en dépendant d'un degré indéfini de

proximité généalogique. Si l'on adopte la deuxième, le problème de la distinction entre pidgins et koinès devient celui de la distinction entre langues et dialectes.

Par ailleurs, les définitions que l'on trouve dans la littérature ne semblent pas déterminer en quoi les processus engagés dans la formation d'un pidgin sont à distinguer fondamentalement de ceux engagés dans la formation d'une koinè. McColl Millar (1997 : 30) défend que la koinéisation se caractérise par une simplification et un affaiblissement de la morphologie des systèmes mis en contact, exactement de la même manière qu'un pidgin mais avec une ampleur moindre (*cf.* McColl Millar 1997 : 31). Comme nous l'avons vu précédemment, Holm (*cf.* 1988 : 10) considère que les simplifications morphologiques engagées dans une koinéisation seront moins importantes que dans le cas d'une pidginisation parce que les locuteurs seront plus enclins à préserver les points communs qui subsistent entre les systèmes mis en contact. La distinction entre ces deux processus ne serait donc pas tant qualitative que quantitative en cela qu'ils ne divergent pas par leur nature mais par leur importance. Holm (1988 : 5 et 10) associe le phénomène de koinéisation à un *synchrétisme dialectal*, qui impliquerait une simplification des paradigmes flexionnels mais pas leur disparition comme cela est le cas avec les pidgins.

Pour reprendre la terminologie de Manessy (1995 : 23-25), la koinéisation se caractériserait donc plutôt par des phénomènes de *simplification externes*, tandis que la pidginisation impliquerait plutôt une *réduction interne* (*i.e.* un « degré extrême de la simplification ») affectant le potentiel communicatif du système. Nous pouvons réemployer les termes que nous avons présentés dans le

sous-chapitre précédent (*cf.* 2.1.3) en considérant que la différence entre un pidgin et une koinè se manifesterait par le placement de leurs systèmes sur un continuum développemental. Ainsi, en conservant la logique du diagramme de la [figure 2](#), la fonction développementale du continuum de restructuration des koinès aboutirait à un diagramme similaire mais dont la parabole serait simplement moins prononcée. Cette distinction strictement linguistique demeure néanmoins peu satisfaisante dans la mesure où les notions de pidgin et de koinè engagent toutes deux des processus de même nature mais d'intensité différente. Dans cette perspective, koinès et pidgins ne sont plus que deux cas particuliers d'un phénomène plus général de création d'une langue simplifiée, motivée par le contact de différents systèmes linguistiques.

Un angle sociolinguistique nous permet cependant de dresser une distinction plus efficace entre ces deux phénomènes. Un pidgin, comme énoncé dans la partie précédente par le critère (2), consiste en l'élaboration d'une langue à vocation strictement véhiculaire. Or, nous avons vu que la formation d'une koinè tend justement à exclure la notion de langue véhiculaire (dans un premier temps du moins) et consiste en des mutations s'opérant directement sur les différents vernaculaires en contact.

Cette distinction entre les fonctions différentes que les koinès et les pidgins ont vocation à pourvoir (langues vernaculaires pour les premières, langue véhiculaires pour les seconds) explique les différences que l'on constate au niveau linguistique : les pidgins s'emploient comme langues véhiculaires dans des contextes spécifiques de communication, ce qui leur permet de demeurer

fonctionnels malgré leurs lacunes ; les koinès s'emploient comme vernaculaires et ont vocation à combler des besoins communicatifs et expressifs bien plus larges, ce qui signifie que des lacunes seraient bien plus susceptibles d'engager la fonctionnalité du système et donc la pertinence de son emploi. Manessy (1995) exprime un point de vue similaire et considère que la spécificité des contextes d'emploi d'une langue constitue la cause de son caractère réduit : « la réduction paraît être directement déterminée par l'étroitesse du champ d'application de cet instrument [de communication auxiliaire]. » (Manessy 1995 : 26-27)

La proximité généalogique et l'intelligibilité mutuelle des parlers en contact n'expliquent donc pas directement les phénomènes de mutation impliqués dans les koinès, mais constituent plutôt des facteurs qui vont déterminer l'option qui paraîtra la plus optimale pour des locuteurs dont l'objectif est de communiquer efficacement ; ceux-ci trouveront logiquement peu avantageux de recourir à une langue véhiculaire s'ils estiment qu'une simple accommodation de leurs propres vernaculaires leur permettra de remplir leurs objectifs communicatifs. Vu sous cet angle, les critères (1) et (3) de Hock et Joseph (1996) peuvent être reformulés en un seul : la proximité généalogique des parlers en contact permet aux locuteurs de ne pas recourir à une langue véhiculaire pour communiquer. Cette approche reposant plus sur des facteurs sociolinguistiques (*i.e.* le comportement adopté par une communauté linguistique) que sur des facteurs strictement linguistiques (*i.e.* la proximité généalogique des systèmes mis en contact) permet donc de distinguer efficacement la nature des phénomènes que représentent les pidgins et les koinès.

2.2.3 – Une koinèisation de l'anglais médiéval

À travers les définitions du terme de *koinè* qui ont été données dans la littérature, nous pouvons proposer l'ensemble des critères suivants afin d'identifier une koinè : elle (1) se caractérise par un système morphologique plus simple que ceux des parlers dont elle est issu ; (2) a vocation à être employée comme vernaculaire ; (3) naît du contact entre différentes communautés linguistiques ; (4) ces contacts doivent être soutenus, voire impliquer une fusion des communautés ; (5) la proximité généalogique des systèmes linguistiques en contact permet à leurs locuteurs de communiquer sans recourir à une langue véhiculaire.

De la même manière qu'avec le terme *pidgin*, nous pouvons synthétiser l'ensemble de ces critères d'identification en une formule permettant de définir les koinès : les koinès sont des langues vernaculaires dont les systèmes se sont formés du fait du contact soutenu (voire de la fusion) de différentes communautés linguistiques, dont les locuteurs ont mutuellement privilégié les actes d'accommodation linguistique et l'adaptation de leurs parlers plutôt que le recours à une langue véhiculaire afin de communiquer efficacement.

Nous constatons que l'anglais médiéval correspond bien mieux à la définition des koinès qu'à celle des pidgins à certaines périodes de son histoire. Du point de vue morphosyntaxique, les évolutions de la langue anglaise semblent correspondre aux mouvements de simplification morphologique impliqués dans les phénomènes de koinèisation. Cynthia Allen (1997 : 70-72) souligne notamment un phénomène de nivellement des paradigmes flexionnels nominaux,

effaçant la distinction nominatif/accusatif⁴³ et employant des formes nominatives et accusatives dans des cas où l'on devrait s'attendre à un datif singulier⁴⁴. La source étudiée par l'auteure (les *Lindisfarne Gospels*, produits dans la première moitié du VIII^e siècle) et les dynamiques de simplification mises en lumière sont largement antérieurs aux contacts anglo-scandinaves, mais elle souligne que la simplification des cas grammaticaux s'est significativement accélérée après les premières invasions scandinaves, dans les aires où les contacts linguistiques étaient les plus intenses et où les innovations étaient acceptées plus rapidement (Allen 1997 : 73-74).

Nous pouvons également mentionner les travaux de Toupin (in Régis 2001 : 60), dont l'étude du texte d'*Apollonius de Tyr* (daté du début du XI^e siècle) met en évidence une « érosion des paradigmes casuels » qui aurait été, selon ses propres propos, « déjà bien avancée en V.A. ». Elle souligne également que « ce phénomène de syncrétisme va se poursuivre au cours des siècles ultérieurs », ce que Freeborn (1998) tend à confirmer lorsqu'il souligne le MA s'est caractérisé par une régularisation notable des pluriels (1998 : 105) et d'autres formes de nivellement morphologique (1998 : 149).

Comme nous l'avons vu en conclusion du sous-chapitre précédent (cf. 2.1.4), il n'y a aucune raison de remettre en question le statut de vernaculaire de la

⁴³ « Ross (1937: 120) notes that while in general the distinction between nominative and accusative is preserved in the definite determiner, there are some instances in which the form proper to the nominative is extended to the accusative. » (Allen 1997 : 71)

⁴⁴ « The other case syncretism which we find in [*the Lindisfarne Gospels*] is between dative forms and nominative/accusative forms. Ross (1937) discusses this syncretism only briefly but Blakeley (1947) gives full details of the nominal forms found with five prepositions historically governing the dative case. » (Allen 1997 : 72)

langue anglaise au cours de la période médiévale. Par ailleurs, la similarité du VA et du VN, ainsi que la relative aisance que leurs locuteurs devaient avoir à communiquer, sont globalement acceptées au sein de la littérature (*cf.* McColl Millar 1996 : 30, Leith 2002 : 23, O’Neil 2019 : 124). Les propos de Freeborn (1998) sur la question sont particulièrement explicites :

It seems likely that [Old Norse and Old English] were similar enough in vocabulary for speakers to understand common ON words, and vice versa, so that the English and Norsemen could communicate. [...] We believe that Old Norse and Old English were ‘mutually intelligible’ (1998 : 46 et 149)

Il semble, dans ces conditions, que l’élaboration d’une langue véhiculaire se serait révélée bien plus laborieuse que l’adaptation mutuelle des parlers entre Anglo-Saxons et Scandinaves, *a fortiori* dans une situation où les contacts anglo-scandinaves impliquaient des interactions linguistiques régulières dans des domaines variés (*cf.* 1.2.3). Poussa (1982 : 73) souligne cependant que le traité de Wedmore signé par Alfred et Guthrum (roi d’Est-Anglie de 879 à 890 sous le nom d’Æthelstan), en délimitant officiellement le Danelaw, l’avait également pourvu d’une frontière peu perméable ne pouvant être franchie sans autorisation. Les interactions linguistiques entre locuteurs du VA et du VN devaient donc s’opérer quasi-exclusivement à l’intérieur du Danelaw.

Les contacts entre Anglo-Saxons et Anglo-Normands, dont nous avons traité dans le premier chapitre (*cf.* 1.2.3), n’étaient quant à eux pas propices à l’émergence d’une koinè, dans la mesure où le VA et le FA (1) étaient employés par des classes sociales distinctes dans des contextes différents, limitant ainsi largement les occasions de contact linguistique, et (2) ne bénéficiaient pas de la même proximité généalogique que le VA et le VN.

Le tableau suivant reprend la même logique que le tableau 1 et récapitule la manière dont la langue anglaise, à différentes périodes de son histoire, correspond ou non aux différents critères d'identification que nous avons attribués aux koinès :

Tableau 2 : Anglais médiéval et critères d'identification des koinès

Critères Périodes	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)
Vieil-anglais précoce (Anglo-brittonique)	X ⁴⁵	✓	X ⁴⁵	X ⁴⁵	X
Vieil-anglais tardif (Anglo-scandinave)	✓	✓	✓	✓	✓
Moyen-anglais (Anglo-normand)	✓	✓	✓	X	X

(1) simplification de la morphologie ; (2) est une langue vernaculaire ; (3) formé par le contact linguistique ; (4) ces contacts sont soutenus ; (5) proximité généalogique des systèmes en contact.

Le vieil-anglais tardif semble donc correspondre en tous points à la définition que nous avons établie des koinès, tout du moins pour les dialectes du Midland-est et de l'Est-Anglie qui ont été particulièrement influencés par le VN suite à la formation du Danelaw.

Ce constat va dans le sens des propos de Poussa (1982), qui considère que les contacts anglo-scandinaves au sein des Midlands-est ont abouti à la formation d'une « koinè suprarégionale ». Le tableau présenté va également dans le sens de Domingue (1977) qui, comme nous l'avons vu précédemment (*cf.* 1.2.2),

⁴⁵ Nous nous conformons ici à la version communément admise de l'histoire des îles britanniques, voulant que la colonisation anglo-saxonne de l'Angleterre se soit caractérisée par une séparation forte entre Germains et Celtes. German (in Régis 2001 : 125 et 129) défend cependant que les contacts germano-celtes ont été la cause de phénomènes de simplification morphologique antérieurs aux contacts anglo-scandinaves, observés par d'autres auteurs (*e.g.* Allen 1997 : 65).

considère que les contacts anglo-scandinaves ont pu entraîner la formation de ce qu'elle appelle des « pre-pidgin continua » aux extrémités desquels nous trouverions le VA d'un côté et le VN de l'autre (*cf.* Domingue 1977 : 96).

Ces continuums pré-pidgins décrits par Domingue ne sont pas sans évoquer la notion de continuum de restructuration, que nous pouvons employer afin de proposer une projection géographique de la situation sociolinguistique de l'Angleterre au Xe siècle.

2.2.4 – Le continuum de restructuration anglo-scandinave

Comme nous l'avons vu précédemment, le traité de Wedmore semble avoir empêché les échanges linguistiques transfrontaliers entre les communautés linguistiques soumises au pouvoir anglo-saxon et celles soumises au pouvoir scandinave. L'hypothèse tentante selon laquelle des mésolectes auraient formé une aire linguistique « tampon » entre le royaume d'Alfred le Grand et les royaumes scandinaves du Danelaw serait donc simpliste.

Rappelons par ailleurs que le Danelaw n'était pas une région ethnolinguistiquement homogène et que sa frontière représentait une réalité avant tout politique ; il serait donc erroné de considérer que le Danelaw dans son ensemble consistait en une aire linguistique correspondant à l'extrémité d'un continuum de restructuration (qu'il s'agisse du basilecte ou de l'acrolecte). Il convient de prendre en compte la répartition disparate des locuteurs du VN au sein du Danelaw, facteur que la toponymie nous permet d'estimer. *The Cambridge Encyclopedia of the English Language* (Crystal : 2018 : 25) présente

une carte marquant les paroisses portant des noms scandinaves, où se trouvaient probablement les plus fortes concentrations de populations d'origine scandinave. Ces données nous offrent ainsi un aperçu plus précis des zones où le VN devait être le plus pratiqué.

Il nous faut également prendre en considération le problème de l'attribution du statut d'acrolecte ou de basilecte au VN. En effet, les dynamiques linguistiques entre les locuteurs anglo-saxons et scandinaves au sein du Danelaw relèvent de l'hypothèse plus que de la certitude, ainsi que le soulignent Baugh et Cable (2013 : 91). Bien que les Scandinaves soient arrivés en conquérants et aient largement intégré l'aristocratie locale⁴⁶, la thèse d'une assimilation rapide et volontaire au tissu ethnographique des Anglo-Saxons semble faire consensus (*cf.* 1.2.3, *cf.* Baugh et Cable *ibid.*). Cette thèse est contre-intuitive, puisque le groupe socialement dominant serait celui sur lequel une pression linguistique s'est exercée à terme.

Si le VN a pu se maintenir en Angleterre jusqu'aux XIIe et XIIIe siècles grâce à une immigration continue de ses locuteurs (Fisiak 1977 : 248, Baugh et Cable 2013 : 93), il semble que ceux-ci aient pour la plupart abandonné rapidement leur langue native, qui aurait totalement disparu au cours de la période du MA. L'idée que le VN n'a pas pu s'imposer comme nouvelle norme, en dépit du fait que ses locuteurs occupaient les postes de pouvoir sur le territoire et que la langue était très largement accessible aux locuteurs anglo-saxons, est également

⁴⁶ Stenton (1947 : 406-408, in Poussa 1982 : 76) souligne que de nombreux noms scandinaves figurent parmi ceux des propriétaires terriens recensés dans le « Domesday Book ».

soutenue par Leith (2002 : 22) : « although a third of England was occupied by speakers of Danish and Norse, the newcomers did not, and could not, impose an alien language even if, for a time, it may have been socially dominant. » Enfin, suite à la seconde invasion scandinave, la volonté explicite de maintenir le statut de norme écrite du west-saxon sous le règne de Knut le Grand (Poussa 1982 : 76) soutient également l'idée que les Scandinaves ne cherchaient pas particulièrement à imposer leur langue aux Anglo-Saxons en tant que nouvelle norme.

L'ensemble de ces éléments nous amène à évaluer la possibilité qu'un continuum de restructuration ait pu se former à partir de deux systèmes linguistiques partageant un rôle et un prestige équivalents. La dichotomie basilecte-acrolecte perd alors de sa pertinence, et nous pourrions plutôt dire que le VA et le VN sont deux *isolectes*⁴⁷ dans le continuum de restructuration anglo-scandinave. Cependant, il demeure possible de considérer que la disparition *in fine* du VN au profit du VA tend à désigner ce dernier comme acrolecte *de facto*, malgré le caractère bilatéral des actes d'accommodation linguistique dont témoignent les innovations spécifiques au dialecte des Midland-est (Fisiak 1977 : 249). De la même manière qu'avec le russenorsk, il est possible d'identifier l'acrolecte en évaluant le système grammatical dominant.

Une dernière possibilité serait de considérer que le VA et le VN avaient le statut d'isolectes lors de la période du Danelaw et que cet équilibre a été rompu

⁴⁷ Du grec *isos* « égal » et non du latin *insula* « île » qui exprime l'isolement, comme dans le terme *isolat*. L'emploi que nous faisons du terme ici est personnel, celui-ci n'apparaissant que très rarement dans la littérature.

lors de la reconquête anglo-saxonne, dont la conséquence aurait été un regain de prestige pour le VA qui se serait alors imposé comme acrolecte.

La [figure 3](#) propose une géographie du continuum de restructuration qui a pu se former au début du Xe siècle (à droite), en s'appuyant sur les données toponymiques offertes par la carte de Crystal (2018 : 25) (à gauche). Comme nous l'avons dit, il n'existe que peu de sources nous offrant un aperçu clair de la situation linguistique du Danelaw auquel nous pourrions confronter cette représentation, aussi la carte que nous proposons ne doit être comprise que comme un possible parmi d'autres (mais qui, aux vues des données disponibles, nous semble le plus probable). Elle vise à illustrer en quoi certains outils traditionnellement consacrés à l'analyse créolistique permettent de traiter plus généralement de la sociolinguistique des langues en contact.

Il est également possible de faire correspondre la [figure 3](#) à un diagramme semblable à la [figure 2](#) afin de représenter la fonction développementale du continuum de restructuration anglo-scandinave. La parabole serait, comme nous l'avons dit précédemment (*cf.* 2.2.2), moins prononcée puisque les mésolectes consisteraient ici en des koinès et non en des pidgins. Cette représentation de la fonction développementale est conforme à l'analyse de Domingue (1977) et de Leith (2002), qui imaginent une situation où les colons scandinaves ont dû avoir une certaine propension à conserver leur langue d'origine et où les deux extrémités du continuum de restructuration seraient constituées de dialectes du VN d'une part, et de dialectes du VA d'autre part.

Une seconde représentation possible, plus conforme aux propos de Fisiak (1977) et de Baugh et Cable (2013), se baserait plutôt sur l'idée que les locuteurs du VN ne faisaient pas de la conservation de leur langue un enjeu identitaire. Ils auraient alors été bien plus susceptibles d'abandonner rapidement leur langue natale afin d'acquérir celle des Anglo-Saxons, qui ont eux-mêmes pu participer à sa simplification pour faciliter la communication. À mesure que les dialectes scandinaves étaient de moins en moins parlés et permettaient une communication de moins en moins large pour les nouveaux colons scandinaves, l'acquisition du VA, même sous une forme simplifiée, devait être de plus en plus avantageuse au sein du Danelaw. Les aires bleues définies sur la carte ne correspondraient donc pas (ou presque pas) à des dialectes du VN mais aux systèmes les plus koinés. Les aires mauves correspondraient quant à elles aux zones de diffusion de ces innovations et consisteraient en une concentration d'isoglosses liant les dialectes des Midlands à ceux du sud de l'Angleterre. Nous pouvons donc réadapter le diagramme de la [figure 2](#) en faisant reculer la parabole développementale sur le continuum de restructuration, de manière à ce que le basilecte corresponde à la forme la plus simplifiée, *i.e.* la koinè. Nous obtenons alors le diagramme de la [figure 4](#).

Ces deux représentations de la fonction développementale ne sont pas mutuellement exclusives, et peuvent décrire la situation linguistique de l'Angleterre à deux périodes différentes : la [figure 2](#) pourrait décrire convenablement la période du Danelaw, englobant la seconde moitié du IX^e siècle et la première moitié du Xe, tandis que la [figure 4](#) pourrait décrire de manière plus

satisfaisante la seconde moitié du Xe siècle et le début du XIe, entre la reconquête de l'Angleterre par la dynastie de Wessex et l'invasion de Guillaume de Normandie. La Conquête normande a probablement porté le coup de grâce à la pratique du VN, qui ne devait plus être parlé que dans des aires très isolées (Millar 1997 : 26 §2). Si le « Domesday Book » mentionne de nombreux propriétaires terriens aux noms scandinaves à travers toute l'Angleterre (Stenton 1947 : 406-408, in Poussa 1982 : 76), nombre d'entre eux furent rapidement remplacés par des Normands, excluant définitivement ce qu'il devait rester de la pratique du VN des cercles de l'aristocratie. Notons par ailleurs qu'une grande partie de cette aristocratie expropriée ne demeura pas en Angleterre et s'exila au Danemark, ou s'adonna au mercenariat auprès de puissances aussi lointaines que l'empire romain d'orient (Stenton 1947 : 591 et 671, in Poussa 1982 : 77), ce qui dut d'autant plus accélérer la raréfaction de la pratique du VN sous le règne de Guillaume le Conquérant.

Ce chapitre a permis de proposer une définition aux termes de *pidgin* et de *koinè*, deux notions récurrentes dans la littérature relative à l'hypothèse du moyen-anglais créole. Nous avons pu confronter ces différentes définitions aux données issues de différentes périodes de l'anglais médiéval et avons conclu que celui-ci n'a jamais été caractérisé par un contexte sociolinguistique propre à l'émergence d'un pidgin, ce qui tend à invalider l'hypothèse dont nous traitons si et seulement si nous nous fions à la définition conventionnelle des créoles (*cf.* 1.2.2).

Nous avons vu cependant que les évolutions que l'on constate entre le VA tardif et le MA peuvent s'expliquer par un phénomène similaire bien que distinct, à savoir l'émergence d'une koinè. En effet, en empruntant des outils d'analyse issus du domaine de la créolistique, nous avons pu proposer une lecture sociolinguistique du contexte de la cohabitation anglo-scandinave. Il a été mis en évidence que celui était très probablement de nature à motiver des actes d'accommodation linguistique, qui ont notamment dû consister en des syncrétismes ou d'autres phénomènes de simplification morphologique. Cette hypothèse est soutenue par les données linguistiques qui nous sont parvenues de périodes ultérieures, certains auteurs considérant même que les conséquences de ce phénomène sont observables aujourd'hui encore par la comparaison des dialectes de l'AC (*cf.* Fisiak 1977 : 249).

En nous appuyant sur les outils de compréhension que nous avons développés dans ce chapitre, nous allons maintenant mettre à l'épreuve la définition conventionnelle des créoles que nous avons vue dans le premier chapitre afin de déterminer si l'absence de pidgin constitue réellement un argument invalidant pour l'hypothèse d'un créole en anglais médiéval.

3 – Une sociolinguistique des créoles et de l'anglais médiéval

Ce troisième et dernier chapitre est consacré à la définition du terme de *créole* et à sa confrontation aux données de l'anglais médiéval. Nous avons vu dans le chapitre précédent que l'absence de pidgin en anglais médiéval constitue, selon la définition traditionnelle, un contre-argument à l'hypothèse selon laquelle un créole aurait pu y émerger ; encore nous reste-t-il à évaluer la pertinence de ladite définition.

Ainsi que nous l'avons souligné dans le premier chapitre, la définition du terme de *créole* ne fait pas l'objet d'un véritable consensus au sein de la littérature (cf. 1.3). Notre premier objectif sera donc d'identifier l'origine de ces dissensions par l'analyse et la comparaison des différentes définitions qui ont été données des créoles. Nous exposerons ensuite les limites que comporte l'approche typologique de l'identification des créoles, dont la pertinence se trouve limitée par le dynamisme des continuums de restructuration et par les phénomènes de décréolisation.

Nous verrons que le terme de *créole* est avant tout né d'une définition ostensive, ce qui nous amènera à considérer les arguments avancés par les tenants d'une approche alternative selon laquelle les créoles se caractérisent avant tout par le contexte sociohistorique dans lequel ils ont émergé. Nous verrons que les données présentées par ces auteurs tendent à remettre en cause la vision traditionnelle, qui n'est pas en adéquation avec les réalités historiques des langues créoles. À l'aide des outils de compréhension que nous avons présentés dans le

chapitre précédent, nous proposerons une relecture synthétique de ce modèle alternatif de formation des créoles, en vue de le confronter aux données sociolinguistique de l'anglais médiéval et d'analyser finalement la pertinence de l'hypothèse selon laquelle un créole a pu se développer dans ce contexte.

3.1 – Le modèle de formation des créoles selon la vision classique

Comme dans le chapitre précédent, le terme dont nous traitons va d'abord être analysé à travers les définitions qui en sont fournies par les sources lexicographiques, dont nous constaterons la conformité à la vision conventionnelle de la formation des créoles. Nous allons ensuite porter notre attention sur la manière dont le phénomène de créolisation a été décrit dans la littérature, ce qui nous permettra de mieux comprendre les raisons pour lesquelles différents auteurs ne s'accordent pas sur la définition stricte du terme de *créole*.

3.1.1 – Les créoles selon les données lexicographique

Les sources lexicographiques s'accordent à affirmer que les créoles sont des langues qui ont émergé de pidgins acquis comme langues maternelles par une communauté de locuteurs. Le DSL considère que « le terme de *créole* sert aujourd'hui à désigner un pidgin devenu langue maternelle, transmise de génération en génération au sein d'une communauté linguistique homogène » (Neveu 2011 : 106). Cette définition sociolinguistique des créoles, qui seraient des pidgins acquis nativement par une communauté, est complétée par une définition historique.

Comme le précise Robert Chaudenson, les créoles sont caractérisés par une histoire spécifique liée à la colonisation et à l'esclavage des Noirs, par une structure autonome relativement aux systèmes linguistiques dont ils paraissent issus (par exemple le créole haïtien par rapport au français), par un statut et une fonction spécifiques dans la société (les créoles sont fréquemment tenus pour des langues de prestige social et culturel inférieur à celui d'autres langues dans une même aire linguistique). (Neveu, *ibid.*)

Cette seconde partie de la définition du DSL pose problème : les créoles seraient à la fois des phénomènes sociolinguistiques (*i.e.* des pidgins acquis par des locuteurs natifs) et des phénomènes historiques spécifiquement liés « à la colonisation et à l'esclavage des Noirs », ce qui impliquerait que l'acquisition de pidgins par des locuteurs natifs ne s'est jamais produite que dans le contexte de la traite négrière. Le DLSL et le DLP proposent également des définitions reposant sur le critère sociolinguistique de l'acquisition d'un pidgin comme langue maternelle par une communauté, mais le DLSL précise tout de même qu'un créole peut se former à partir d'un « sabir » ou d'un « pseudo-sabir »⁴⁸ et pas nécessairement à partir d'un pidgin (qui, rappelons-le, correspond à un pidgin *élaboré* dans la terminologie des dictionnaires francophones) (Dubois *et al* 2012 : 126-127). Le DLP précise quant à lui que « la créolisation élabore le potentiel structurel et stylistique d'une langue pidginisée, de telle manière à ce que la complexité formelle et fonctionnelle de la langue créolisée devienne comparable à celles d'autres langues »⁴⁹ (Crystal 2008 : 122).

⁴⁸ Le DLSL définit le pseudo-sabir comme « un sabir de type unilatéral, utilisé par l'une des communautés de manière à reproduire plus ou moins bien la langue de l'autre communauté. » (Dubois *et al.* 2012 : 389-390)

⁴⁹ « creolization expends the structural and stylistic range of the pidginized language, so that the creolized language becomes comparable in formal and functional complexity to other languages » (c'est nous qui traduisons).

Le critère commun aux différentes sources lexicographiques sur lesquelles nous nous appuyons correspond donc bien à une vision de la formation des créoles que plusieurs auteurs jugent comme conventionnelle : les créoles seraient le fruit de l'acquisition d'un pidgin, langue dont la vocation était à l'origine purement véhiculaire, comme langue maternelle par une communauté de locuteurs. Le caractère de mixité du créole, notamment défendu par Bailey et Maroldt (1977), serait donc le corollaire celui du pidgin.

3.1.2 – La créolisation comme antonyme de la pidginisation

Les définitions dictionnairiques s'inscrivent en faux contre la position de Bailey et Maroldt (1977), mais également contre celle d'auteurs tels que Manessy (1995) selon qui « rien n'autorise [à supposer] que tout créole soit nécessairement issu d'un pidgin » (Manessy 1995 : 31). Elles sont en revanche en adéquation avec une grande partie de la littérature, dont Domingue (1977 : 93), Görlach (1986 : 332), ou encore Holm (1988 : 6) selon qui un créole doit être issu de l'acquisition native d'un pidgin, ou d'une forme plus rudimentaire et moins stable de parler qu'il appelle un *jargon*.

Nous retrouvons une définition similaire défendue par Poussa (1982 : 70-71), dont les propos sur les conséquences linguistiques de la créolisation sont en adéquation avec ceux du DLP : « in certain exceptional sociolinguistic circumstances, a pidgin may be adopted as the first language of a community. In this case, it undergoes elaboration, *i.e.* creolization. » Le processus de créolisation se manifesterait donc, d'un point de vue strictement linguistique, par l'expansion

du potentiel communicatif d'un pidgin suite à son acquisition en tant que langue native. Dans cette situation, le système linguistique subirait une forme de réélaboration qui viendrait combler les réductions causées par le processus de pidginisation. Un créole constituerait donc l'aboutissement d'un phénomène d'élaboration des sous-systèmes d'un pidgin, ce qui lui offrirait la possibilité de s'employer dans des contextes de communication plus larges du fait d'un système plus complet.

Le phénomène de créolisation s'inscrirait ainsi dans un cycle : il ne pourrait y avoir créolisation sans qu'il y ait eu préalablement réduction des systèmes de la langue, dont nous avons vu qu'elle est caractéristique de la formation d'un pidgin. Ce processus de réduction serait inversé à partir du moment où le pidgin est acquis comme langue maternelle par certains locuteurs, phénomène qualifié de *nativisation*. Le processus de pidginisation (*i.e.* de réduction/appauvrissement du système) s'oppose donc strictement au processus de créolisation (*i.e.* d'élaboration du système) d'un point de vue linguistique.

Poussa (1982) amalgame l'ensemble de ces phénomènes successifs de pidginisation, nativisation et créolisation sous la seule dénomination de *créolisation*, ce qui soutient l'idée que ce dernier phénomène présuppose les deux autres dans la vision de l'auteure. Cette représentation symétrique des phénomènes de pidginisation et de créolisation est analogue à celle proposée par d'autres publications. Nous pouvons notamment citer Romaine (1988 : 41), qui considère ces deux processus comme des étapes « miroirs » de la formation des créoles (« The first [step] involves rapid drastic restructuring which produces a

language variety which is reduced and simplified with respect to the base language. The second step consists of the elaboration of this variety as its functions expand and it becomes nativized »), ainsi que Manessy (1995 : 30-31) qui considère l'acceptation la plus stricte du terme de *créolisation* comme « l'exact antonyme de 'pidginisation' ».

Les phénomènes de pidginisation et de créolisation correspondent donc aux mouvements d'un système linguistique sur le continuum développemental : vers le bas dans le cas de la pidginisation, et vers le haut dans le cas de la créolisation. Ces deux phénomènes sont représentés sur le diagramme en [figure 5](#), où l'axe des ordonnées correspond au continuum développemental et où l'abscisse correspond à la chronologie de l'évolution d'une langue donnée. Tout en haut du continuum développemental se trouveraient les langues que certains auteurs tels que Poussa (1982 : 70) qualifieraient de « normales » (*i.e.* des langues naturelles non créoles pour employer des termes moins marqués) ainsi que les créoles, et en bas se trouveraient les pidgins.

Poussa (*ibid.*) précise cependant qu'un créole n'a pas besoin de se développer à partir d'un pidgin à proprement parler, et cite Hymes (1971) lorsqu'elle admet qu'un phénomène de créolisation peut s'amorcer sur la base d'un « continuum pré-pidgin », terme que nous avons vu précédemment employé par Domingue (1977) pour désigner des phénomènes de simplification entre langues apparentées. De manière similaire, Manessy (1995 : 22) souligne le caractère trompeur du terme de *pidginisation*, qui peut ne pas aboutir à un pidgin et qui désigne plutôt un phénomène de *véhicularisation* (terme dont l'auteur

justifie le caractère peu usité en le décrivant comme morphophonologiquement trop lourd). Un processus de créolisation peut donc logiquement se produire à partir d'une langue non pidgin.

Nous comprenons ainsi que le désaccord relatif à la définition des créoles provient de l'absence de distinction chez certains auteurs entre le processus de pidginisation et le pidgin : selon certains, une pidginisation n'aboutit pas systématiquement à la formation d'un pidgin mais est toujours susceptible de donner lieu à une créolisation, et donc d'aboutir à un créole. Dans cette perspective, la condition *sine qua non* de la formation d'un créole n'est pas la présence d'un pidgin, mais d'une *langue pidginisée*.

3.1.3 – Les étapes développementales des créoles

Mühlhäusler (1986 : 5) propose une vision plus détaillée des différentes étapes (ou différents « états de langue ») que l'on retrouve dans un continuum développemental. À la base se trouvent les formes de pidgins les plus rudimentaires et instables qu'il appelle les *jargons*, terme que nous avons vu employé dans la section précédente par Holm (1988) et qui n'est pas à comprendre ici comme désignant des ensembles lexicaux spécifiques à certains domaines d'expertise. Les jargons sont plutôt des formes de langues secondes en cours d'acquisition, simplifiées selon des modèles non conventionnels et propres à chacun des locuteurs qui les emploient. Nous préférons à ce terme polysémique celui d'*interlangue*, qui est également employé en ce sens par certains auteurs (*cf.*

Holm 1988, Romaine 1988, Chaudenson 2000, Mufwene 2001) et est défini d'une manière similaire dans le DLSL (Dubois *et al.* 2012 : 253).

On trouve ensuite les pidgins classiques, qui se distinguent des interlangues principalement en cela qu'ils sont stabilisés. Ils sont soumis à des normes linguistiques largement diffusées au sein d'une communauté de locuteurs. À mesure que le pidgin est parlé au sein de la communauté et que ses contextes d'emplois se diversifient, la langue doit enrichir sa structure afin de pourvoir aux nouveaux besoins communicatifs de ses locuteurs, qui développent alors un *pidgin élaboré*. La nativisation de la langue semble être désignée dans la littérature comme l'élément déclencheur par excellence de ces nouveaux besoins communicatifs, et Mühlhäusler (1986 : 6) n'exclut pas l'hypothèse de Bickerton (1981) selon laquelle la phase d'élaboration des pidgins et leur transformation en créoles suivrait un ensemble d'instructions cognitives innées, appelé *bioprogramme*. Selon Bickerton (1981), qui s'inscrit dans la continuité logique des thèses innéistes de Chomsky, les enfants en phase d'acquisition auraient accès à ce bioprogramme leur permettant de combler spontanément les lacunes du système linguistique qu'ils acquièrent. Enfin, au plus haut de l'échelle du continuum développemental se trouve le créole, dont le potentiel communicatif serait le même que celui de n'importe quelle autre langue.

Nous pouvons ainsi adapter la [figure 5](#) afin de proposer une représentation plus détaillée du cycle pidginisation-créolisation s'appuyant sur la terminologie proposée par Mühlhäusler (1986), ce qui nous permet d'aboutir au diagramme de la [figure 6](#). De la même manière que le DLSL dans sa définition du terme de

créole, Mühlhäusler (1986 : 8) précise que le phénomène de créolisation peut se produire à n'importe quel stade développemental de la langue, et que le créole hawaïen constitue potentiellement un exemple de créole s'étant développé directement à partir d'un jargon. La [figure 6](#) présente le modèle de formation des créoles que l'auteur désigne comme le plus commun, où la créolisation intervient tardivement et où l'acquisition native de la langue par une communauté ne s'opère qu'après sa stabilisation en tant que pidgin. Si le processus de créolisation se manifestait plus tôt, il en résulterait un schéma similaire à la [figure 6](#) mais où la partie correspondant au pidgin stabilisé serait amputée, donnant ainsi à la figure la forme d'une parabole très abrupte.

3.2 – Les limites de l'approche typologique

Le sous-chapitre précédent nous a permis de déterminer en quoi consiste le processus de créolisation selon la littérature. Dans le premier chapitre, nous avons vu que plusieurs auteurs (notamment Bailey et Maroldt 1977, Görlach 1986, McWhorter 2005) considèrent que ce processus laisse des traces observables dans la typologie des langues, qui deviendraient notoirement plus analytiques du fait de la simplification drastique de leur système morphologique.

Dans les prochaines sections, nous allons voir que cette tentative d'identification typologique des créoles pose plusieurs problèmes, dont certains découlent directement du dynamisme inhérent aux langues vivantes. Cette notion de dynamisme peut être intégrée au concept de continuum de restructuration que nous avons présenté dans le deuxième chapitre, ce qui nous permettra de souligner

que ces continuums peuvent se caractériser par différentes tendances évolutives. Il sera alors possible élargir le sens traditionnellement rattaché au terme de *décréolisation* mais également imaginer deux genèses possibles pour les continuums de restructuration. Nous aboutirons au constat que le terme de *créole* est né avant tout d'une *définition ostensive* reposant plus sur des critères ethnographiques que linguistiques, expliquant peut-être pourquoi il est si difficile de mettre en évidence une typologie spécifique aux créoles. Nous proposerons finalement d'adopter une démarche alternative à celle de l'approche typologique de l'identification des créoles, à savoir l'approche sociohistorique adoptée par des créolistes tels que Robert Chaudenson ou Salikoko S. Mufwene.

3.2.1 – La décréolisation

Les différentes analyses que nous avons conduites nous permettent de dégager différents critères d'identification des créoles. Un créole (1) est un pidgin qui a été acquis comme langue native par une communauté de locuteurs ; (2) est une langue vernaculaire ; (3) est caractérisé par un système linguistique apte à la satisfaction de l'ensemble des besoins expressifs et communicatifs de ses locuteurs.

À ce stade, nous constatons que le seul élément distinguant véritablement les langues créoles des non créoles est le critère (1). Celui-ci étant d'ordre sociohistorique, il ne semble pas possible d'identifier une langue créole par sa seule étude synchronique. Nous avons mentionné dans la partie précédente que de très nombreuses caractéristiques typologiques ont été défendues comme typiques

des créoles, comme le caractère réduit du système morphologique et plus généralement une forte tendance à l'analytisme. Danchev (1997), dans une étude prolongeant le débat relatif à l'hypothèse du moyen-anglais créole, ne cite pas moins de seize critères linguistiques qu'il rattache à ce type de langue. Nous avons également mentionné l'hypothèse du créole prototypique développée par McWhorter (2005), qui considère que les trois caractéristiques typiques des créoles (*cf.* 1.1.3) sont les conséquences logiques de leur statut de langues relativement nouvelles, qui n'ont pas encore subi les mutations typiques des langues plus anciennes :

[T]he *natural* languages of the world (which do not include pidgins) displaying the three particular traits above will be creole languages, and [...] no older natural languages will display them. [...] It is indeed plausible that natural languages differ according to this *combination* of features: some natural languages are new while most are ancient (McWhorter 2005 : 11-12)

McWhorter ne cache pas les nombreuses contestations et la véhémence des critiques qui ont été adressées à ses théories (McWhorter 2005 : 6), qui ne semblent pas conventionnellement acceptées dans la littérature. Hazaëlle-Massieux (2005 : 8-9) souligne effectivement que l'hypothèse du créole prototypique, « pour séduisante qu'elle soit, [...] n'a pas encore abouti à des résultats satisfaisants. »⁵⁰

D'autres auteurs ont souligné qu'aucune méthode ne permet d'affirmer qu'une langue donnée n'a jamais été un créole ou un pidgin à un certain stade de son développement sans s'appuyer sur des données historiques. Poussa (1982 :

⁵⁰ L'auteure se réfère cependant à la théorie du créole prototypique telle que McWhorter l'avait présentée dans une publication antérieure à *Defining Creole* (2005).

70) cite par exemple Decamp (1971) lorsqu'elle écrit que « l'on ne peut pas savoir quelle proportion des langues 'normales' du monde a émergé de ce cycle pidgin-créole. »⁵¹ En effet, si l'on postule qu'un créole se caractérise avant tout par ses traits typologiques, il faut admettre qu'il lui est possible de perdre son caractère créole au fil de son évolution, par le biais d'un processus conventionnellement désigné sous le nom de *décréolisation*.

Ce terme est par exemple employé par Beatrice L. Hall *et al.* (1977 : 69-70), qui l'emploient afin de désigner une situation où un créole subit une pression linguistique exogène émanant de la langue dont il tire la majorité de son lexique, langue appelée *lexificateur* dans la tradition créoliste⁵². Le DLSL et le DLP définissent la décréolisation comme le processus par lequel « un créole perd certaines spécificités et se rapproche de la langue à laquelle il est rattaché génétiquement » (Dubois *et al.* 2012 : 131), formant ainsi un continuum dialectal dit *postcréole* allant de la variété standard à la variété créole (Crystal 2008 : 122, Dubois *et al.* 2012 : 374).

Le terme de *continuum de restructuration* sert traditionnellement à désigner ces continuums postcréoles, où la variété standard que représente le lexificateur correspond à l'acrolecte, où la variété créole correspond au basilecte, et où les variétés intermédiaires correspondent aux mésolectes. Le DLP précise que le terme alternatif de *métropolitainisation* a été proposé par certains sociolinguistes en raison du caractère trompeur de celui de *décréolisation*, qui ne

⁵¹ « we can never know how many of the 'normal' languages of the world originated via this pidgin-creole process » (c'est nous qui traduisons).

⁵² Ou *langue lexificatrice*. Le terme de *lexifieur* est aussi utilisé mais demeure moins courant.

désigne pas une inversion des processus de créolisation et n'est pas à associer à un processus de *repidginisation* qui ferait redescendre le système de la langue sur le continuum développemental (cf. [figure 6](#)).

3.2.2 – Le dynamisme des continuums de restructuration

Cette définition du terme de *décréolisation* paraît trop restreinte. Si les créoles sont caractérisés par certains traits typologiques et que la décréolisation correspond au processus d'évolution linguistique qui amène ces traits à disparaître, alors la décréolisation pourrait aussi bien consister en l'influence exercée par un lexicateur (ainsi que le proposent les dictionnaires) qu'en l'influence exercée par n'importe quelle autre langue. Il est même possible que ces traits disparaissent du fait de l'évolution indépendante (*i.e.* du fait d'évolutions internes, pour reprendre les termes traditionnels que nous avons vus employés par Bailey et Maroldt 1977) du créole, dont le système peut muter selon les principes qui s'appliquent à n'importe quelle langue vivante. Ces différents scénarios de décréolisation nous permettent de mettre en évidence que les continuums de restructuration peuvent se caractériser soit par une *dynamique convergente*, soit par une *dynamique divergente*.

Les *continuums de restructuration convergents* correspondent aux modèles que nous avons majoritairement décrits jusqu'à présent, que cela soit dans le cas des pidgins, des koinès, ou des continuums postcréoles. Dans ce cas, il existe deux variétés linguistiques distinctes préalablement à la formation du continuum, ne partageant pas nécessairement de lien généalogique direct. On ne peut attribuer le

rôle de basilecte et d'acrolecte à ces variétés qu'à partir du moment où une pression linguistique s'exerce sur l'une des communautés linguistiques pour acquérir la langue de l'autre. C'est cette pression pour acquérir la langue d'un autre groupe qui cause l'apparition des systèmes intermédiaires que sont les mésolectes, et donc la formation d'un continuum linguistique.

Dans cette situation, l'existence du basilecte précède donc celle des mésolectes, qui sont assimilables à des étapes dans le processus d'acquisition de l'acrolecte. Le système morphosyntaxique de ce dernier peut être, au moins dans un premier temps, simplifié par les locuteurs du basilecte afin de faciliter leur apprentissage⁵³, ce qui signifie que les continuums de restructuration convergents peuvent se caractériser par des variations sur le continuum développemental. Ces variations correspondent typiquement à la fonction présentée dans la [figure 2](#), où les formes dialectales les plus structurées sont les vernaculaires des différentes communautés linguistiques en contact tandis que les formes les moins structurées sont celles qui jouent le rôle d'intermédiaires, c'est-à-dire les mésolectes. Les continuums postcréoles et la décréolisation tels que définis dans les dictionnaires correspondent donc à des continuums de restructuration à dynamique convergente, en cela qu'ils décrivent un effacement de l'altérité des basilectes par rapport à l'acrolecte, processus qualifié de *débasilectalisation* par certains auteurs (e.g. Mufwene 2001 : 58).

⁵³ Romaine (1988 : 212-215) présente les résultats d'une publication de Schumann (1978) portant sur le processus d'acquisition d'une langue seconde chez un adulte, et les met en parallèle avec les caractéristiques typologiques que l'on retrouve généralement dans les pidgins et les créoles. L'étude met en évidence une tendance à régulariser, simplifier, voire omettre certains éléments morphologiques (en l'occurrence, l'auteure se concentre sur la non-maitrise des variations allomorphiques du pluriel et l'omission du génitif en anglais).

Les *continuums de restructuration divergents* désignent en revanche les cas où l'on trouve initialement un unique dialecte à partir duquel d'autres vont émerger, dans une logique similaire à celle du modèle monoparental en généalogie linguistique. Pour reprendre l'analogie dressée par Mufwene (2001 : 124-125) entre les sciences du langage et la biologie, ce phénomène peut être qualifié de *spéciation linguistique*, où différents systèmes directement liés les uns aux autres sur le plan généalogique apparaissent. Leith (2002 : 13-14) offre un exemple particulièrement parlant de ce phénomène avec le latin : la variété classique servant de langue littéraire à Rome a d'abord vu émerger des variétés vulgaires, puis des variétés locales dans les provinces. Ce processus de distanciation linguistique d'un parler par rapport à sa variété standard est qualifié de *basilectalisation* dans la littérature (Mufwene 2001 : 60, 2008 : 189).

Les continuums de restructuration à dynamique divergente se distinguent donc de leurs homologues à dynamique convergente en cela que (1) les dialectes qui le constituent sont nécessairement liés sur le plan généalogique ; (2) l'existence des variétés identifiées comme mésolectales (*i.e.* les formes qui divergent minimalement de l'acrolecte) précède celle des variétés identifiées comme basilectales (*i.e.* les formes qui divergent maximalement de l'acrolecte) ; et (3) toutes choses étant égales par ailleurs, il n'y a aucune variation développementale entre les différentes variétés du continuum de restructuration. En effet, les différentes variétés du continuum ayant toutes le statut de vernaculaires destinés à satisfaire l'ensemble des besoins communicatifs et expressifs de leurs locuteurs, le degré de structuration et le potentiel communicatif

n'a pas de raison de varier et la fonction développementale d'un continuum de restructuration à dynamique convergente devrait donc être plane.

La dynamique caractérisant un continuum de restructuration est déterminée par l'ensemble des facteurs sociolinguistiques qui définissent le degré d'autonomie linguistique d'une communauté de locuteurs. Une dynamique divergente aura plus tendance à se développer dans les cas où les locuteurs du basilecte peuvent être considérés comme linguistiquement autonomes, autrement dit dans le cas où « la communauté [...] ne cherche qu'en elle-même (et non dans un groupe extérieur) les règles de l'usage » (Dubois *et al.* 2012 : 59-60). Selon Mufwene (2001 : 58), dans le cas des créoles, cela se traduit par la perte du statut social de créole pour un vernaculaire. À mesure que le basilecte s'impose comme nouvelle norme et que ses locuteurs ne puisent plus la norme dans l'acrolecte, le continuum linguistique s'étire jusqu'à finalement éclater et disparaître.

Au contraire, une dynamique convergente aura plus tendance à se développer dans les cas où les locuteurs du basilecte ne sont pas linguistiquement autonomes et sont influencés par la norme d'un acrolecte. Dans ce cas, on assiste plus simplement à un phénomène de mort linguistique, que Mufwene (2008 : 209) définit comme « la perte de compétence dans une langue à l'échelle d'une communauté », phénomène qu'il désigne comme commun dans les contextes d'urbanisation des sociétés, qui marquent souvent le déclin de dialectes ruraux.

Dans les deux cas que nous avons décrits, les évolutions d'un basilecte peuvent l'amener à perdre certaines de ses caractéristiques et constituent donc des cas de décréolisation.

3.2.3 – Une approche alternative à la définition typologique

L'approche typologique de la définition des créoles semble donc constituer une impasse. D'une part, elle échoue à proposer des caractéristiques qui leur seraient spécifiques, ce qui signifie que des traits tels que l'analytisme du système ou l'analysabilité des formes compositionnelles constituent tout au plus les indices d'un phénomène de créolisation, et non des critères d'identification à proprement parler. Le caractère faillible de la notion de *typologie créole* a déjà été dénoncé par certains auteurs, ainsi que le souligne Romaine (1988 : 66) : « Khim (1983b) goes as far as to say that the term 'creole' has no meaning in linguistic typology since linguists have failed to demonstrate that creoles develop differently from other languages. »

D'autre part, l'approche typologique ne parvient pas à justifier la pertinence du terme de *créole* sur le long terme puisque ces traits sont de toute manière destinés à s'estomper, que cela soit du fait d'un processus de basilectalisation ou de débasilectalisation. Ce caractère transitoire du statut de créole est par exemple envisagé par Hazaëlle-Massieux (2005 : 9-10), selon qui « les langues seraient appelées à quitter nécessairement l'état de créoles (ou alors elles mourraient comme "créoles", l'état de créole proprement dit n'étant pas "viable" indéfiniment). » Ceci soutient l'idée selon laquelle l'évolution même des langues vivantes amène fatalement les créoles à se décréoliser ou à mourir.

Se reposer exclusivement sur les caractéristiques typologiques de l'anglais médiéval afin de déterminer s'il s'agit d'un créole semble donc peu pertinent à plusieurs égards : les caractéristiques typologiques qui constituent un créole ne

font pas consensus ; les données linguistiques qui nous permettent de reconstituer l'anglais médiéval ne reflètent qu'une norme écrite potentiellement très éloignée de la réalité des pratiques orales de l'époque ; si un créole a bel et bien existé sur une partie du territoire d'Angleterre à une époque, il n'est pas à exclure que celui-ci se soit décréolisé avant que sa norme ne se soit cristallisée sous forme écrite et ne puisse être observé.

En dépit du manque de clarté sur les caractéristiques typologiques qui constituent un créole, un consensus subsiste autour de l'idée qu'il existe « des créoles dont la qualité de 'créoles' ne peut être contestée à aucun titre » (Hazaëlle-Massieux 2005 : 13, c'est nous qui soulignons). En l'occurrence, l'auteure fait référence « aux créoles des Petites Antilles, à l'haïtien, au seychellois, au papiamentu ou aux créoles portugais du golfe de Guinée » (Hazaëlle-Massieux, *ibid.*). Il serait maladroit de parler de créoles *prototypiques* pour se référer à ces langues puisque ce terme est rattaché aux thèses de McWhorter que nous avons présentées dans le premier chapitre (*cf.* 1.1.3). Nous pouvons cependant dire que ces créoles ont une qualité d'*archétypes*, ou encore de *créoles par excellence* qui ont valeur de modèles à partir desquels le caractère créole d'autres langues peut être défendu ou contesté.

Nous touchons ici à un état de fait qui se trouve peut-être au fondement des problèmes terminologiques que nous avons pu constater jusqu'ici : le terme de *créole* est né d'une définition avant tout *ostensive*⁵⁴, et non de la découverte de propriétés typologiques qui leur seraient spécifiques. Ce n'est qu'ultérieurement

⁵⁴ *i.e.* une définition consistant à montrer l'objet que dénote le mot. (TLFi)

que la discipline linguistique s'est imposé la tâche de définir un terme qui désignait à l'origine une réalité sociohistorique. Ainsi que l'exprime Mufwene (2000 : 14), « la distinction entre langues créoles et non créoles n'est valide que d'un point de vu sociohistorique, et non structurel. »⁵⁵. Hazaëlle-Massieux (2005) souligne également l'opposition entre ces deux types de définition des créoles au sein de la littérature.

Le premier groupe de définitions est ce que l'on appelle généralement les définitions sociohistoriques. Dans cette perspective, on définit les créoles comme des langues nées au cours des colonisations européennes des XVIIe-XVIIIe siècles [...]. Robert Chaudenson, en France, fut longtemps le principal tenant de ce type de définitions. C'est encore dans ce cadre que se situe globalement Salikoko Mufwene (Université de Chicago) [...]. Un deuxième groupe de définitions, que l'on pourrait caractériser comme des définitions fondées sur le « type » linguistique, a vu le jour un peu plus tardivement. (Hazaëlle-Massieux 2005 : 6)

Plutôt que de confronter les caractéristiques typologiques des créoles à celles de l'anglais médiéval, il semble plus pertinent de comparer les contextes sociohistoriques dans lesquels se sont développés ces différents systèmes linguistiques.

Dans ce sous-chapitre, nous avons présenté différents arguments venant saper la pertinence de l'approche typologique de l'identification des créoles. En effet, le dynamisme caractérisant toute langue vivante fait que les créoles seraient de toute manière amenés à perdre les traits permettant de les identifier comme tels, processus appelé *décréolisation*. En explorant les dynamiques possibles des continuums de restructuration, nous avons vu que la définition traditionnelle du

⁵⁵ « the validity of the distinction between creole and non-creole languages is sociohistorical, not structural » (c'est nous qui traduisons).

terme de *décréolisation* pouvait être élargi à un phénomène analogue à celui de la spéciation des espèces biologiques. Enfin, nous avons présenté la démarche alternative des tenants d'une approche sociohistorique de l'identification des créoles, dont nous allons à présent analyser les arguments dans le prochain sous-chapitre.

3.3 – Une définition sociohistorique des créoles

Nous avons vu que la notion de créole est principalement née d'une définition ostensive, que les linguistes ont par la suite tenté de justifier par la recherche de caractéristiques typologiques communes et spécifiques aux langues désignées. Mufwene réfère à ces archétypes de créoles par le terme de *prototypes heuristiques* (Mufwene 2008 : 33, 75), qui parvient à la fois à véhiculer leur statut de modèles linguistiques et à éviter la confusion avec le terme de *créole prototypique*, rattaché aux thèses de McWhorter. Mufwene se concentre plus particulièrement sur les créoles à base anglaise que l'on retrouve dans l'ouest de l'Atlantique nord, qu'ils soient nés sur les îles caribéennes comme le créole jamaïcain, sur la côte sud-est de l'Amérique du nord comme le gullah, ou au sud des Caraïbes comme le sranan.

Les deux premières sections de ce chapitre (*cf.* 3.1.1 & 3.1.2) ont montré que les sources lexicographiques, à l'instar d'une grande partie de la littérature, considère que les créoles se définissent avant tout sociohistoriquement comme les descendants de pidgins acquis nativement. En nous appuyant sur les analyses de Mufwene ainsi que sur certaines données historiques qui nous sont parvenues des

créoles du Nouveau Monde, les prochaines sections auront pour but de déterminer le bien-fondé de cette hypothèse.

Nous allons tout d’abord mettre en évidence que la démarche traditionnelle adopte une approche biaisée accentuant artificiellement l’altérité linguistique qui existe entre les créoles et leurs lexificateurs. Nous allons ensuite nous appuyer sur des sources primaires nous offrant un aperçu plus précis du contexte linguistique des colonies de peuplement du Nouveau Monde. Il sera alors plus aisé de constater si le contexte des contacts entre les colons d’ascendance européenne et les esclaves déportés du continent africain se trouvaient dans une situation de contact linguistique propre à l’émergence d’un pidgin. Nous aboutirons à la conclusion qu’il n’existe aucune raison de penser que l’histoire des créoles s’est caractérisée par la présence préalable d’un pidgin, et que les pidgins et les créoles sont en vérité produits par des dynamiques de restructuration opposées : convergentes pour les premiers et divergentes pour les seconds.

3.3.1 – Une démarche traditionnelle biaisée

Mufwene, dont les considérations concernant la genèse des créoles sont analogues à celles de Chaudenson, argumente que la vision conventionnelle du processus de formation des créoles (*cf.* 2.3.1) est critiquable au vu de certaines données historiques (Mufwene 2008 : 171). Celles-ci nous offrent en effet un aperçu des circonstances dans lesquelles les parlers coloniaux se sont formés au commencement de la traite négrière et tendent à invalider l’idée que des pidgins aient pu se former préalablement à l’apparition des créoles, ce qui nous amène à

remettre en question le critère (1) que nous avons établi dans la section précédente (cf. 2.3.2). L’auteur conteste également l’idée selon laquelle les créoles se sont développés brutalement suite à l’interruption de l’acquisition d’une langue par une communauté, qui n’aurait subitement plus eu accès à la norme linguistique des colons. Cette hypothèse d’une discontinuité dans la transmission de la langue ciblée par les esclaves est défendue dans une grande partie de la littérature, tel que cela est illustré par Arends (1995 : 4)⁵⁶, McWhorter (2005 : 30), ou encore Watts (2011 : 92)⁵⁷.

Pour reformuler ce modèle à partir des outils de compréhension que nous avons présentés précédemment, la vision classique se figure le processus de formation des créoles comme un continuum de restructuration convergent dont la débasilectalisation aurait été interrompue, faute d’accès à la norme de l’acrolecte pour les locuteurs du (ou des) basilecte(s). Ces derniers auraient stagné au stade de pidgin mésolectal et auraient été contraints, à partir des ressources disponibles dans leurs langues natives ou dans le pidgin, d’élaborer leur système afin de satisfaire leurs besoins communicatifs et expressifs. Ceci expliquerait notamment pourquoi les systèmes morphosyntaxiques des créoles divergent autant de ceux de leurs lexificateurs.

⁵⁶ « [Creoles] exhibit an abrupt break in the course of their historical development. [...] In other words, we have to reckon with a break in the natural development of the language, the natural transmission of language from generation to generation. »

⁵⁷ « Polome [(1980)] also urges readers to consider three conditions in the language contact situation that need to be met to argue in favour of creolisation. To begin with, ‘there must be clear evidence of a break in continuity in language development’ »

La [figure 7](#) schématise les différentes étapes de la formation des créoles selon la vision traditionnelle. Les basilectes parlés par les esclaves déportés subissent un processus de débasilectalisation afin de permettre la communication entre esclaves et colons, formant ainsi un continuum de restructuration convergent. Lorsque les contacts linguistiques s'interrompent entre les deux communautés, le mésolecte pidginisé mis au point par les esclaves reste avantageux malgré les lacunes de son système. En effet, ceux-ci ne forment pas une communauté linguistique homogène, ce qui signifie que le pidgin qu'ils ont développé demeure le meilleur moyen de communiquer entre eux. Ce pidgin sera finalement acquis nativement par la génération suivante, le transformant ainsi en créole. Cette situation peut aboutir ultérieurement à la formation d'un continuum de restructuration postcréole, dans le cas où les contacts avec le lexificateur sont rétablis et où la communauté des locuteurs du créole perd son autonomie linguistique.

Chaudenson (2000), comme Mufwene (2000, 2001, 2002, 2008), défendent qu'une telle vision de la formation des créoles est alimentée par une méthodologie biaisée, qui met en parallèle les créoles avec la norme métropolitaine de leurs lexificateurs (et parfois même avec leur forme contemporaine). Une telle démarche met artificiellement en exergue l'irréconciliabilité typologique des créoles avec leur lexificateur.

Afin de comprendre les différences que l'on constate entre un créole et son lexificateur, les tenants de l'approche sociohistorique considèrent qu'il est impératif de prendre en considération le fait que les langues coloniales n'ont, la

plupart du temps, pas été diffusées par des institutions vectrices de la norme métropolitaine mais par la transmission orale de variétés populaires non standards :

[S]i différente que puissent paraître, sur certains points, les structures françaises (le pluriel est volontaire) et les créoles, on peut souvent reconstituer le chemin de l'évolution qui va des premières aux secondes. Toutefois, cela suppose que l'on ne se trompe pas de point de départ ; il faut bien entendu à la fois prendre comme terminus a quo des variétés de français orales, populaires et parfois régionales (et non le français standard écrit comme on l'a toujours fait). (Chaudenson 2000 : 28)

I criticize a shortcoming in most studies, viz., the comparison of creoles' structural features with those of the standard varieties of their lexifiers rather than their non-standard varieties. (Mufwene 2001 : 35)

Cette importance du caractère populaire et régional des variétés avec lesquelles les populations d'ascendance africaine se sont trouvées en contact est également soulignée par Hazaëlle-Massieux (2005 : 5) et constitue la base méthodologique de certaines publications telles que Hall *et al.* (1977), dont la démarche vise à reconstruire l'histoire des variétés régionales de l'anglais moderne en croisant les données linguistiques et historiques de certaines de ses variétés coloniales.

Nous pouvons par ailleurs noter que la pluralité des dialectes mis en contact suite à l'émigration outre-Atlantique des colons européens constitue un contexte propice à un processus de koinèisation, conformément à la définition que nous avons établie précédemment (*cf.* 2.2). Ce constat rejoint une hypothèse défendue par Chaudenson (2001) et Mufwene (2008), selon laquelle le peuplement du Nouveau Monde a entraîné des processus de restructuration de la langue des colons et a abouti à la formation de *koinès coloniales*.

[L]a créolisation, qui est un processus socio-historique et sociolinguistique tout à fait particulier, résulte pour une bonne part d'appropriations approximatives de variétés

anciennes et populaires de français, déjà elles-mêmes ‘koinéisées’ au cours des premières décennies des sociétés coloniales. (Chaudenson 2001 : 34)

History suggests, instead [of an abrupt evolution from a pidgin], a gradual development from the colonial koiné ancestors spoken as vernaculars by the Creole populations of both European and non-European descent in the homestead communities that preceded the plantation communities. (Mufwene 2008 : 34)

Les créoles n’auraient donc pas eu comme lexificateurs les normes écrites des variétés métropolitaines, ainsi que le postule implicitement l’approche traditionnelle, mais des variétés orales populaires qui se sont koinéisées du fait de leur mise en contact dans les colonies du Nouveau Monde.

3.3.2 – Une autre histoire des créoles

McWhorter, qui soutient que les créoles se sont formés à partir de pidgins, se justifie de ne présenter aucun témoignage direct relatant la présence de telles langues dans les colonies en affirmant que de tels documents ont été perdus au fil des siècles (McWhorter 2005 : 34). Si, à notre connaissance, il n’existe effectivement aucun document attestant de l’existence de pidgins parlés par les communautés d’esclaves dans les colonies d’outre-Atlantique, il en existe certains qui attestent en revanche de la bonne capacité des esclaves à parler les vernaculaires locaux. Les témoignages qui nous sont parvenus semblent donc exclure la nécessité de postuler l’existence de pidgins et offrent plus de poids à l’hypothèse d’une transmission continue des koinès coloniales entre les colons et les esclaves (Mufwene 2001 : 79).

D’autres sources vont dans le sens défendu par Mufwene, en montrant bien que les esclaves nés dans les colonies (françaises cette fois-ci) du Nouveau Monde

maîtrisaient parfaitement le vernaculaire local et devaient en constituer les meilleurs relais de diffusion au sein des populations déportées :

On citera, à ce propos, un court texte du P. Du Tertre : « [...] la plupart des petits nègres⁵⁸ ne savent d'autre langue que la langue française et [...] ils n'entendent rien à la langue naturelle de leurs parents, excepté le baragouin⁵⁹, qu'on utilise dans les îles en parlant avec les sauvages... » (Hazaëlle-Massieux 2005 : 23-24)

Il est intéressant de noter que Du Tertre précise bien que les enfants ne maîtrisaient pas d'autres langues que ce vernaculaire local. Il devient donc difficile de soutenir que les enfants nés dans les colonies auraient développé une forme de bilinguisme, qui les aurait conduits à développer des parlers hybrides pidginisés à partir desquels se seraient formés les créoles. Par ailleurs, puisque la langue coloniale faisait déjà office de langue véhiculaire, postuler le développement d'un pidgin semble hors de propos et uniquement destiné à se conformer au présupposé selon lequel les créoles doivent émerger de pidgins.

Si certains témoignages écrits semblent décrire l'existence de langues simplifiées pouvant évoquer la piste d'un pidgin, ces descriptions ne portaient pas sur la langue pratiquée par les esclaves déportés mais sur celle que les indigènes employaient pour communiquer avec les colons. Les commentaires de Pelleprat rédigés au milieu du XVII^e siècle décrivent notamment une tendance à employer des formes verbales infinitives, un remplacement des pronoms clitiques par des pronoms forts, ou encore le recours à des marqueurs adverbiaux comme

⁵⁸ *Sic.* L'emploi de ce terme dont la connotation est aujourd'hui très péjorative et ouvertement raciste est à remettre dans le contexte de la seconde moitié du XVII^e siècle et n'est bien sûr pas à mettre à notre compte.

⁵⁹ Il est fait mention dans les lettres de Jean Mongin (Chatillon 1984 : 134) que les missionnaires enseignaient une langue simplifiée aux esclaves déportés. Il est probable que le terme de *baragouin* fasse référence à cette langue.

marqueurs temporels (Hazaëlle-Massieux 2005 : 22). Cependant, ce pidgin (si tant est qu'il s'agissait effectivement d'un pidgin) employé par les indigènes ne peut être que difficilement relié à l'émergence des créoles.

Des éléments plus pertinents peuvent néanmoins être tirés des écrits de Jean Mongin, missionnaire français du XVII^e siècle dont les correspondances nous éclairent parfois sur la situation linguistique des colonies du Nouveau Monde. Il offre une description de la langue parfois employée par les esclaves déportés du continent africain similaire à celle donnée par Pelleprat de la langue des indigènes : nous retrouvons des caractéristiques typologiques similaires à celles citées précédemment, touchant principalement au marquage flexionnel du verbe dont la personne et le temps sont indiqués de manière analytique, par le biais de marqueurs indépendants du verbe.

Les nègres [*sic*] ont appris en peu de temps un certain jargon français que les missionnaires savent et avec lequel ils les instruisent, qui est par l'infinitif du verbe, sans jamais le conjuguer, en y ajoutant quelques mots qui font connaître le temps et la personne de qui l'on parle. (Chatillon 1984 : 134)

De tels écrits, bien qu'évoquant la description d'un pidgin, désignent plus probablement une interlangue employée par un locuteur non natif en cours d'apprentissage. En effet, Mongin précise que la langue décrite est celle qui a été apprise rapidement, dans un premier temps, par des esclaves récemment déportés et n'a donc pas le statut conventionnel de langue véhiculaire (ni a-t-elle vocation à l'obtenir) au même titre qu'un pidgin. Un autre extrait des écrits de Jean Mongin souligne que les formes approximatives de la langue française constituaient des étapes intermédiaires pour les esclaves, et que ce stade d'interlangue n'était que temporaire :

Cette facilité se prend en partie de la langue qui n'est autre icy que la françoise car comme elle est icy celle des maîtres, il n'est presque personne parmi tant de différentes nations qui en peu de tems n'en ait appris suffisamment pour nous entendre et pour se faire entendre, sans que le jargon particulier des commençans y forme aucun obstacle considérable. (Chatillon 1984 : 55, c'est nous qui soulignons)

Le fait de préciser que le statut de jargon ne caractérise les idiolectes des esclaves qu'au début de leur apprentissage de la langue apporte d'autant plus de soutien à l'hypothèse de l'interlangue soutenue par Mufwene :

Il paraît plus plausible dans ce cas de supposer que les Africains des débuts des colonies sont vite passés par des 'inter-langues' pour développer des approximations non-pidgins des parlers des colons européens (Mufwene 2002 : 28)

Mongin ne fait donc aucunement référence à l'emploi de parlers véhiculaires, dont l'existence semble même totalement écartée lorsque l'auteur précise que les missionnaires venus évangéliser les populations des colonies du Nouveau Monde travaillaient « au salut des infidèles sans apprendre de langues » (Chatillon 1984 : 134).

Ces données tendent également à minimiser l'impact qu'ont pu avoir les langues natives des esclaves (aussi dites *langues-sources* dans la terminologie de l'acquisition) dans la restructuration du vernaculaire local qu'ils visaient à reproduire (aussi dite *langue-cible*), réduisant ainsi le poids de l'hypothèse substratiste selon laquelle les créoles ont divergé de leurs lexificateurs principalement à cause de l'import de caractéristiques issues des langues africaines. Mufwene (2008 : 135) considère en effet que l'influence des « substrats » se limite principalement aux phénomènes de *congruence*, qui favorisent la conservation de certaines caractéristiques communes (ou inférées comme communes par les locuteurs) aux différents systèmes en contact. L'auteur

qualifie d'*avantage sélectif* cette propension plus forte qu'ont certaines caractéristiques à être conservées dans un système (Mufwene 2001 : 60, 156).

Ces sources sont donc en totale adéquation avec l'idée que l'origine pidgin des créoles n'est pas née de constats factuels, mais de la spéculation des linguistes « qui, sans preuves génétiques quelconques, sont partis de la simplicité structurelle des pidgins pour supposer qu'ils sont les ancêtres des créoles » (Mufwene 2002 : 28). À la lumière de ces données historiques, il nous faut donc remettre en question le modèle de formation des créoles traditionnellement admis.

3.3.3 – La créolisation, phénomène de basilectalisation

Nous avons vu dans la section précédente que Mufwene emprunte au domaine de la biologie le concept d'*avantage sélectif* afin de l'appliquer au domaine linguistique. Cette démarche consistant à dresser des interfaces entre différentes disciplines est inhérente au cadre théorique de l'écologie du langage dans lequel Mufwene s'inscrit, et l'amène plus généralement à aborder la langue comme une espèce vivante. Selon l'auteur, les langues seraient par exemple soumises aux principes de l'*effet fondateur*⁶⁰ (Mufwene 2001 : 42). Ce phénomène décrit traditionnellement en biologie une situation où quelques individus non représentatifs d'une population se retrouvent isolés et transmettent leurs caractéristiques, qui se développent alors comme un attribut commun au sein de la nouvelle population qu'ils ont fondée. Celle-ci devient alors biologiquement distincte la population d'origine.

⁶⁰ Pour *founder principle*.

Si ce concept constitue à l'origine une des explications conventionnellement admises du phénomène de spéciation biologique, il est ici appliqué par Mufwene au domaine de la linguistique afin d'expliquer la formation de nouvelles branches au sein d'une famille de langues : quelques individus dont les parlers ne sont pas représentatifs des variétés métropolitaines se retrouvent isolés et transmettent leurs caractéristiques, qui se développent comme des attributs communs au sein de la nouvelle communauté dialectale qu'ils ont fondée. Celle-ci devient alors linguistiquement distincte de la communauté d'origine.

Selon Mufwene, le développement des créoles est directement lié à la notion d'effet fondateur et s'est produit au cours de la période charnière entre les deux phases coloniales que sont la *société d'habitation*⁶¹ et la *société de plantation*⁶² (cf. Mufwene : 2008 : 34). Au cours de la phase de société d'habitation, les colonies étaient principalement constituées de modestes propriétés d'exploitation et consistaient en un ensemble de petites communautés isolées les unes des autres, au sein desquelles les propriétaires et leurs esclaves cohabitaient étroitement (Mufwene 2008 : 77).

Bien que ces structures fussent certainement caractérisées par des discriminations, aucune institutionnalisation de la séparation entre les colons d'ascendance européenne et les esclaves d'ascendance africaine n'existait encore, ce qui rend la notion de ségrégation anachronique. La koinè locale devait être le seul moyen de communication employé, aussi bien entre colons et esclaves

⁶¹ Pour *homestead community*.

⁶² Pour *plantation community*.

qu'entre les esclaves eux-mêmes, issus de groupes ethnolinguistiques divers et ne partageant donc pas la même langue maternelle. Cette hétérogénéité linguistique est attestée par les correspondances de Mongin, qui écrit que « [les esclaves] auraient même de la peine à s'entendre autrement [qu'en parlant français,] y ayant quelquefois dans une case des nègres [*sic*] de dix ou douze langues » (Chatillon 1984 : 134).

Si les esclaves ont certainement dû passer par une interlangue en acquérant les koinès coloniales locales, nous constatons que cette situation est bien différente de celle que nous avons décrite précédemment comme propice à la formation des pidgins (*cf.* 2.1). Notons que la koinè coloniale acquise par les esclaves avait vocation non pas à remplir des fonctions restreintes de communication mais à combler l'ensemble des besoins expressifs et communicatifs de ses locuteurs. Aucun des critères de formation des pidgins ne semble compatible avec la phase de société d'habitation, qui a pu durer plusieurs décennies, voire plus d'un siècle dans le cas de certaines colonies espagnoles ou portugaises (*cf.* Mufwene 2008 : 185-187) : les communautés sont intégrées et en contact permanent, permettant donc l'acquisition de la langue sociolinguistiquement dominante aux locuteurs socialement dominés.

La phase de société de plantation correspond à l'émergence d'un nouveau modèle de développement économique, où l'industrialisation et les logiques de productivité viennent remplacer la dynamique principalement vivrière des sociétés d'habitation. Les rapports démographiques entre colons et esclaves, qui étaient jusqu'alors relativement équilibrés (*cf.* tableau présenté dans Mufwene 2001 : 43),

ont évolué en faveur des esclaves à mesure que l'importation de main d'œuvre s'est intensifiée. Cette situation a, certes, dû accélérer la restructuration des vernaculaires locaux, mais n'est pas assimilable à une interruption de la transmission des koinèes coloniales. Celle-ci a en effet pu se poursuivre par plusieurs biais, dont le principal devait être les esclaves issus de la phase de société d'habitation : ces derniers sont devenus des vecteurs de diffusion de la norme linguistique de leurs maîtres. L'organisation des plantations impliquait par ailleurs toujours la présence d'esclaves au contact direct des propriétaires, notamment les domestiques, mais surtout les nourrices dont les parlers devaient constituer des sources d'inputs très importantes pour les enfants des colons blancs en pleine phase d'acquisition. Mufwene (2008 : 171-172) considère ainsi que les enfants nés dans les colonies parlaient la même variété dialectale, qu'ils aient été d'ascendance européenne ou africaine⁶³.

La phase de société de plantation a donc surtout marqué la transition d'une transmission relativement lente de la langue, principalement de locuteurs natifs à locuteurs natifs, à une transmission rapide de la langue, où les locuteurs non natifs (*i.e.* ceux qui l'ont acquise comme langue seconde) jouaient un rôle de plus en plus important. Chaudenson (2001 : 34) considère que « le modèle linguistique des nouveaux venus est donc constitué par des approximations du français et la créolisation proprement dite, qui ne s'opère qu'à cette époque [*i.e.* la phase de

⁶³ Mufwene s'inscrit en faux contre l'hypothèse de Bickerton (1990) et de Givón (1998) selon laquelle les enfants d'esclaves dans les colonies ont participé à la cristallisation d'un pidgin dont ils auraient spontanément élaboré la structure (Mufwene 2008 : 74). Ils constituaient au contraire des vecteurs importants de la norme linguistique des colons et auraient largement freiné le processus de basilectalisation (Mufwene 2001 : 79 et 2002 : 28). Cette idée est également soutenue par Hazaëlle-Massieux (2005 : 23).

société de plantation], est liée au passage au carré de ces approximations ("approximations d'approximations"). »

Mufwene offre donc une description du processus de développement des créoles aux antipodes de celle que l'on trouve généralement dans la littérature. L'approche traditionnelle voudrait que les créoles soient issus de phénomènes de débasilectalisation interrompus et qu'ils aient émergé de continuums de restructuration convergents dont les mésolectes pidgins auraient été nativisés. Mufwene soutient au contraire que les créoles ont émergé de continuums de restructuration divergents et sont issus de la basilectalisation progressive de koinèes coloniales. Ces dernières étaient à l'origine parlées par des communautés linguistiquement cohérentes et homogènes mais se sont scindées en différentes formes, dont les divergences se sont accrues du fait de facteurs extralinguistiques qui ont développé l'autonomie linguistique d'une partie de la communauté d'origine. Dans le cas des créoles du Nouveau Monde, ces facteurs ont été le développement du modèle des sociétés de plantation puis l'institutionnalisation de la ségrégation raciale.

Ce modèle révisé de formation des créoles est représenté par le schéma proposé dans la [figure 8](#). La phase de société d'habitation implique une situation de contact où l'apparition de mésolectes n'est pas nécessaire et où les locuteurs des basilectes peuvent acquérir l'acrolecte sans avoir à former de système intermédiaire stable. Le passage à la phase de société de plantation marque un gain d'autonomie linguistique pour une partie de la communauté, qui est moins soumise à la norme de l'acrolecte et dont le parler va subir un processus de

basilectalisation jusqu'à ce que son système se stabilise, formant ainsi un créole. Celui-ci peut par la suite se décréoliser, que cela soit du fait d'une débasilectalisation si la communauté perd son autonomie linguistique, ou du fait d'une spéciation si elle la conserve.

Cette version de la genèse des créoles est bien plus en adéquation avec les données historiques que nous avons présentées précédemment, et nous amène à la conclusion que les créoles peuvent être analysés, ainsi que le propose Mufwene, comme de simples variantes dialectales de leurs langues lexificatrices.⁶⁴ En effet, leur formation n'engage aucun processus linguistique spécifique qui ne saurait également expliquer l'émergence de variétés dialectales classiques, et leur particularisme ne se justifie que par la singularité du contexte sociohistorique (*i.e.* l'écologie, pour reprendre les termes de Mufwene) dans lequel ces variétés se sont développées. C'est donc par cette écologie que Mufwene définit les créoles et limite, comme Chaudenson, le terme à un cadre localisé temporellement et géographiquement.

[C]reole vernaculars are new language varieties which originated in the appropriation of nonstandard varieties of western European languages by populations that were not (fully) of European descent in seventeenth to nineteenth century European (sub-) tropical colonies. (Mufwene 2001 : XIII)

Il convient ainsi de réviser les critères d'identification que nous avons présentés précédemment (*cf.* 3.1.2), que notre nouvelle perspective sur les créoles rend caduques.

⁶⁴ Chaudenson partage dans une large mesure l'analyse de Mufwene mais considère que le contexte particulier de l'émergence des créoles justifie qu'on les désigne comme des systèmes linguistiques à part entière et non comme des variétés de leurs lexificateurs (Chaudenson 2001 : 34)

Nous pouvons considérer que les créoles se caractérisent par l'ensemble des critères suivants : un créole (1) est une langue vernaculaire structurée ; (2) se forme du fait d'un processus de basilectalisation ; (3) ce processus est amorcé par une rupture de la communauté d'origine, dont une partie n'a plus accès à la norme de l'acrolecte ; (4) ce processus de restructuration est intensifié par des flux migratoires continus amenant les locuteurs non natifs à devenir les principaux relais dans la transmission de la norme du basilecte.

En s'appuyant sur les analyses d'auteurs tels que Chaudenson et Mufwene ainsi que sur des données historiques, ce sous-chapitre nous a permis d'argumenter que la définition traditionnelle des créoles (*cf.* 3.1 et 3.2) doit être remise en question. Nous avons en effet pu souligner que les contacts linguistiques qui se sont produits dans le contexte des colonies de peuplement du Nouveau Monde n'étaient pas propices à l'émergence de pidgins, ainsi que le voudrait la vision classique. Là où celle-ci propose que les créoles ont émergé de continuums de restructuration convergents dont les processus de débasilectalisation auraient été interrompus, il semble bien que la thèse selon laquelle ces langues sont au contraire le fruit de continuums de restructuration divergents et de processus de basilectalisation s'accorde bien mieux aux données à la fois historiques et linguistiques.

Maintenant que nous avons abouti à une définition qui nous semble satisfaisante et fonctionnelle des langues créoles, nous pouvons confronter les

différents critères d'identification que nous avons proposés aux différents contextes de restructuration de l'anglais médiéval.

3.4 – Une histoire créole de la langue anglaise ?

Ce dernier sous-chapitre a pour objectif de dresser un bilan de la manière dont l'anglais médiéval a pu correspondre à la définition d'un créole dans les différents contextes de contacts linguistiques qui l'ont caractérisé. Nous allons commencer par traiter du cas de la cohabitation anglo-normande, duquel a initialement émergé l'hypothèse du moyen-anglais créole. Nous allons cependant voir que le cadre terminologique que nous nous sommes fixé dans cette étude tend à invalider l'hypothèse présentée par Bailey et Maroldt (1977), et que les contacts anglo-scandinaves semblent une nouvelle fois bien mieux correspondre aux différents critères que nous avons fixés. Nous proposerons finalement de conclure cette étude en explorant la possibilité d'un phénomène de créolisation aux racines même de la langue anglaise, en comparant le contexte sociolinguistique de la colonisation du Nouveau Monde par différentes puissances européennes au XVII^e siècle à celui de la colonisation des futurs territoires de l'Heptarchie par les populations germaniques au Ve siècle.

3.4.1 – Le cas de la cohabitation anglo-normande

Bien que Mufwene et Chaudenson tendent à accorder l'exclusivité du statut de créole aux langues qui en sont traditionnellement désignées comme les archétypes, il demeure possible de voir dans quelle mesure le développement d'un système linguistique donné correspondent aux critères d'identification que nous

venons de proposer pour les créoles. Mufwene considère par exemple que les conditions dans lesquelles ont émergé les langues romanes rappellent celles des créoles.

It was after the Romans had abandoned their southwestern European colonies that the masses of the continental Celtic populations gradually shifted to Latin, which had become the vernacular of the local aristocracy and a major trade language. Christian missions and urban centers played an important role in spreading it. The scenario is similar to that of the development of Creoles, after the European and non-European populations were segregated and mostly Black Creoles and seasoned slaves served as model speakers for the Bozal slaves [...]. Also noteworthy is the fact that it is the nonstandard varieties, identified collectively as Vulgar Latin, which, as accepted among Romanists, spread within the masses of the indigenous populations and subsequently evolved into the Romance languages, under Celtic substrate influence. (Mufwene 2008 : 46)

L’auteur souligne cependant que les Celtes acquérant le latin au bas Moyen Âge se trouvaient dans un contexte linguistique *endogène* (*i.e.* les locuteurs se trouvaient au sein de l’aire linguistique de leur langue maternelle) tandis que les colons européens et les esclaves déportés du continent africain acquérant les koinès coloniales aux XVIIe et XVIIIe siècles se trouvaient dans un contexte linguistique *exogène* (*i.e.* les locuteurs se trouvaient en dehors de l’aire linguistique de leur langue maternelle) (Mufwene 2008 : 47).

Mufwene (2008) traite également de l’hypothèse de Bailey et Maroldt (1977) que nous avons présentée dans le premier chapitre (*cf.* 1.1), mais souligne que ceux-ci n’ont pas pris en considération le fait que la Conquête normande n’a pas amené les populations anglo-saxonnes à changer de vernaculaire (Mufwene 2008 : 45). Il est intéressant de noter que celles-ci se trouvaient dans une situation similaire à celle des populations celtes de l’empire romain, à savoir un contexte linguistique endogène ayant maintenu la pertinence de l’emploi de leur

vernaculaire (bien que la conjoncture sociolinguistique ait malgré tout permis au latin de s'imposé comme acrolecte) ; à l'instar de ces populations celtes continentales, les anglo-saxons se trouvaient dans une situation linguistiquement endogène, ce qui signifie que leur langue maternelle leur permettait de communiquer efficacement au sein de leur communauté, contrairement aux esclaves déportés lors de la période coloniale. Ainsi que le souligne Berndt (1976), le FA, de la même manière que le Latin, était la langue d'une élite très minoritaire⁶⁵ principalement concentrée dans les centres urbains,

The vast majority of the urban population differed from [the oligarchs] not only in economic and social respects but also linguistically. And so did the peasantry in its entirety. They had continued to speak English ever since the days of the Norman Conquest. (Berndt 1976 : 144)

Pourtant, contrairement aux populations celtes continentales, la population anglaise n'a pas abandonné son vernaculaire au profit de celui de la classe dominante ; c'est au contraire cette dernière qui va finalement adopter la langue des Anglo-Saxons⁶⁶. Comme nous l'avons dit précédemment (*cf.* 1.2.3), l'anglais

⁶⁵ « Berndt assumes that throughout the period (1066-1204) the French part of the population was well below ten per cent of a total of approximately 1,500,000; and that especially in rural districts [...] the French population never exceeded 0.35 per cent. [...] On the basis of counts from the year 1086, he assumes the existence of a ten-per-cent French population in the largest cities » (Bailey and Maroldt 1977 : 27-28). Ces chiffres sont plus ou moins équivalents à ceux de Crépin (2004 : 1571), qui fait mention de données d'époque estimant à 60 000 le nombre de seigneurs venus de France, sur une population d'environ un million et demi d'individus (soit 4%). L'auteur considère que ces données sont cohérentes avec les 5000 noms de seigneurs nés en France apparaissant dans le « Domesday book », si l'on estime que ceux-ci étaient accompagnés d'une dizaine de suivants chacun.

⁶⁶ Crépin (2004 : 1578-1579) cite comme causes principales de l'abandon du français (1) « l'émergence d'une classe moyenne [qui], favorisée par les rois contre les prétentions de la noblesse, se démarquait volontiers de cette dernière en employant l'anglais et non le français » ; (2) « les vagues d'épidémies qui déferlèrent sur l'Europe, [et causèrent] la diminution de la population agricole » ; (3) « la Guerre de Cent Ans [qui] développa, en Angleterre comme en France, le sentiment patriotique. »

et le FA étaient des sociolectes aux fonctions spécifiques que les rares bilingues employaient dans des contextes distincts, situation qui ne menaçait donc pas vraiment l'emploi du vernaculaire des Anglo-Saxons. Dans cette mesure, le contact linguistique entre l'anglais médiéval et le FA était largement similaire à celui que l'on observe aujourd'hui entre les langues africaines et les langues européennes, dans certaines régions d'Afrique subsaharienne.

[T]he position of the indigenized European lingua francas in Africa has been additive, not replacive. They fulfil new communicative functions and are not in competition with the more indigenous African languages. (Mufwene 2001 : 173)

Il semble que la transition de la noblesse normande vers le vernaculaire local se soit amorcée très rapidement après la Conquête de 1066, puisque les enfants de certains notables francophones ayant migré en Angleterre sous le règne de Guillaume le Conquérant ne parlaient déjà plus français : selon Crépin (2004 : 1571), « [l]e mariage des conquérants avec des Anglaises, et surtout le recrutement de nourrices originaires de la région, donc anglophones, firent que le français cessa d'être la langue maternelle, la langue spontanée, des descendants de cette génération »⁶⁷. L'auteur cite notamment le cas d'Ordéric Vital, né en 1075 de l'union d'un prêtre d'Orléans et d'une Anglaise, qui aurait dit ne pas comprendre la langue locale lorsqu'il fut envoyé en Normandie à l'âge de dix ans (Crépin, *ibid.*). Barber *et al.* (2012 : 145) concordent avec ce point de vue en affirmant que certaines données indiquent effectivement que l'anglais a acquis le statut de vernaculaire au sein de l'aristocratie en l'espace d'une génération ou

⁶⁷ L'importance accordée à l'influence des nourrices sur la langue maternelle des enfants n'est pas sans rappeler le point de vue de Mufwene que nous avons présenté plus tôt sur les colonies du Nouveau Monde (*cf.* 3.3.3).

deux. L'hypothèse selon laquelle l'anglais serait issu d'une créolisation du FA ne correspond donc pas au modèle de formation des créoles que nous avons décrit, ce qui tend à saper la position défendue par Bailey et Maroldt (1977).

Reste donc l'hypothèse inverse d'une créolisation de la langue anglaise elle-même : plutôt qu'une créolisation du FA causée par son acquisition par les populations anglo-saxonnes, nous pouvons supposer qu'une créolisation de l'anglais causée par son acquisition par l'aristocratie francophone a pu se produire. Si l'afflux continu de notables venus de Normandie, de Touraine et du Poitou au cours des XII^e et XIII^e siècles (Berndt 1976 : 131-132) semble effectivement jouer en faveur de l'hypothèse d'une restructuration continue de la langue anglaise, cette idée est en revanche contrecarrée par le fait que la langue anglaise a principalement été transmise aux nouveaux venus par des locuteurs natifs. Cette situation n'est donc pas tout à fait analogue à celle des créoles, en cela que l'on n'y trouve pas d'équivalent à la phase de société de plantation.

L'apparition de nombreux termes d'origine française dans le vocabulaire anglais, qui constitue l'un des arguments principaux de Bailey et Maroldt (1977) pour soutenir leur hypothèse d'une créolisation de l'anglais, s'est produite à mesure que la langue anglaise a acquis le statut de vernaculaire au sein de l'aristocratie et a réinvesti des domaines sémantiques monopolisés par le français (*e.g.* le droit, l'administration, la religion, entre autres). Cette diffusion de l'anglais au sein de l'aristocratie n'était pas imputable à un nouveau remplacement de la noblesse ; une transition linguistique plus « douce » qui peut expliquer pourquoi l'héritage lexical issu de la pratique du français fut bien mieux

préservé que celui qui avait été laissé par l'aristocratie anglo-scandinave, exilée suite à la Conquête normande.

When bilingual speakers were changing over to English for such purposes as government and literature, they felt the need for the specialized terms that they were accustomed to in those fields, and brought them over from French. It was not that English was deficient in such vocabulary: in almost every case there was already an English word for the concept.⁶⁸ (Barber *et al.* 2012 : 156)

Alors que McColl Millar (1997 : 37) interprète cet afflux de termes français comme l'amorce d'une potentielle *relexification* (*i.e.* un remplacement du lexique, un phénomène souvent lié aux phénomènes de créolisation par la vision traditionnelle), il semble préférable de parler d'une (ré-)expansion lexicale de la langue.

Certaines évolutions de l'anglais ont en revanche pu être motivées par le facteur de la congruence, à l'instar des créoles. Nous pouvons citer le marquage du pluriel des noms, qui se faisait principalement par le morphème *-en* dans le dialecte du sud (qui ne survit aujourd'hui que dans de rares cas comme *children*, *oxen* et *brethren*, et ce dernier est malgré tout moins courant que *brothers*) et par le morphème *-es* (identique au cas génitif singulier) dans les dialectes du nord (Barber *et al.* 2012 : 168). La diffusion du morphème *-es* s'est faite au détriment de *-en* et a certainement été encouragée par la manière dont le pluriel était exprimé en FA. Nous pouvons également attribuer à cet effet de congruence le

⁶⁸ Encore fallait-il que ces termes anglais soient accessibles : Barber *et al.* (2012 : 145) parlent d'une « destruction » de l'aristocratie anglo-saxonne par les conquérants normands, situation qui a dû limiter la concurrence qu'ont pu représenter certains termes anglais par rapport à ceux d'origine française. Faute de contacts linguistiques prolongés avec l'ancienne noblesse anglo-saxonne, il est probable que l'emploi de leurs termes ne constituait pas une réelle alternative pour l'aristocratie anglo-normande.

développement des prépositions, dont les emplois calquaient ceux du FA (Bailey et Maroldt 1977 : 32-33) et dont les fonctions étaient autrefois pourvues par des flexions⁶⁹ (Barber *et al.* 2012 : 171).

Cependant, ces transformations ne peuvent que difficilement être considérées comme une forme de basilectalisation, puisque c'est ici surtout la variété parlée par la classe dominante qui est restructurée et puisqu'elles se sont produites dans un contexte très différent de celui dans lequel les créoles ont émergé. Le cadre terminologique que nous avons fixé dans cette étude nous amène par conséquent à réfuter l'hypothèse du moyen-anglais créole telle que formulée par Bailey et Maroldt (1977).

3.4.2 – L'hypothèse d'un créole vieil-anglais

Le contexte de la cohabitation anglo-scandinave est bien plus aisé à relier à celui de la formation des créoles. La situation du VA au IX^e siècle est celle d'une communauté linguistique relativement homogène (malgré des différences dialectales) que l'invasion danoise va rompre suite à la formation du Danelaw. Celui-ci, du fait d'une frontière peu perméable, a limité les interactions linguistiques et a isolé une partie de la population du territoire, amorçant ainsi une restructuration des dialectes des Midlands-est. Ces dialectes étaient largement indépendants de l'influence du dialecte west-saxon, dont le statut de norme écrite (entre temps affirmé par les réformes d'Alfred de Wessex) ne pénétrera pas les

⁶⁹ La diffusion du pluriel en *-es*, dont la forme est identique à celle du génitif singulier, a d'ailleurs pu contribuer au développement de l'emploi de la préposition *of*. Le développement de cette stratégie analytique a pu permettre de mieux distinguer l'expression du nombre et du cas grammatical et de désambigüiser certains énoncés.

frontières du Danelaw, au-delà des desquelles il n'y avait plus de tradition littéraire (Barber *et al.* 2012 : 142).

L'afflux soutenu de migrants, danois par l'est et norvégiens par le nord-ouest, a pu accélérer le processus de basilectalisation des dialectes du VA, dont la transmission aux nouveaux venus devait se faire régulièrement par le biais de locuteurs non natifs. Cette situation semble donc avoir donné lieu à des processus analogues à une « approximation au carré » ainsi que l'exprime Chaudenson, et donc aux phénomènes de créolisation. Le massacre de la Saint-Brice⁷⁰ tend à indiquer que la chute du Danelaw n'a probablement pas marqué l'arrêt de ces migrations, puisqu'une partie de la population d'Angleterre était toujours identifiée comme danoise⁷¹.

Il convient cependant de souligner plusieurs facteurs venant distinguer la situation sociolinguistique anglo-scandinave au Xe siècle de celle des colonies du Nouveau Monde au XVIIe. Tout d'abord, bien que le contexte linguistique ait été exogène pour les colons scandinaves, ceux-ci formaient toujours une communauté linguistiquement homogène dont les parlers ne divergeaient pas de manière significative, réduisant ainsi la pression à s'adapter à langue des Anglo-Saxons. En effet, ainsi que le souligne Mufwene (2008 : 215), la concentration de groupes ethnolinguistiquement minoritaires en sous-populations homogènes au sein d'une population plus large réduit la pression linguistique à apprendre la langue

⁷⁰ La Chronique anglo-saxonne décrit cet événement comme un massacre commandé par Æthelred II au début du XIe, à l'encontre de populations danoise du royaume d'Angleterre.

⁷¹ Considérer que ces populations danoises seraient uniquement issues des migrations de la période du Danelaw remettrait en question l'idée d'une intégration rapide des Scandinaves à au tissu ethnographique anglo-saxon.

majoritaire et ralentit le processus d'adaptation des vernaculaires à la norme locale⁷². De la même manière, il est possible que les populations scandinaves aient recréé des conditions linguistiques endogènes au sein du Danelaw en se concentrant dans certaines aires géographiques, ce qui aurait grandement limité la pression des locuteurs du VN à acquérir le VA, et donc l'importance de sa restructuration.

Par ailleurs, bien que l'existence de flux migratoires en provenance de Scandinavie ne soit guère contestée, l'importance de ces flux et la proportion que représentaient les migrants au sein de la population du Danelaw demeurent floues (Barber *et al.* 2012 : 140). Ces données n'étaient certainement pas comparables à celles des sociétés de plantation du Nouveau Monde, lorsque les esclaves étaient largement majoritaires par rapports aux colons.

Enfin, l'intensité des contacts anglo-scandinaves, bien que certainement supérieure à celle de la cohabitation anglo-normande (*cf.* 1.2.3), demeure incertaine ; des données tendent en effet à nuancer l'hypothèse communément admise d'une intégration des Scandinaves au tissu social anglo-saxon (*cf.* Bech 2016 : 69), ce qui aurait encore réduit la pression à acquérir la langue anglaise au sein des communautés scandinaves.

En dépit des différents facteurs que nous venons de citer, cette situation a certainement abouti à la formation d'un continuum de restructuration divergent,

⁷² L'auteur prend en l'occurrence comme exemple les populations irlandaises, italiennes et allemandes, dont la concentration dans certains quartiers des grands centres urbains étasuniens est héritée de la période où les immigrants d'ascendance européenne subissaient également une forme de ségrégation. La ghettoïsation de ces populations linguistiquement homogènes a construit un contexte favorable à la préservation de l'héritage linguistique des migrants.

en permettant une basilectalisation des dialectes anglo-saxons du Danelaw par rapport à l'acrolecte que représentait le dialecte west-saxon (cf. [figure 3](#)). L'effet le plus notable de cette basilectalisation a été la scission du groupe dialectal mercien entre les variétés des Midlands-est et des Midlands-ouest (Barber *et al.* 2012 : 148). La [figure 9](#) montre que la frontière politique du Danelaw (représentée sur la carte de gauche) correspond peu ou prou à la frontière dialectale (représentée à droite) qui est apparue au début de la période moyen-anglaise, ce qui tend bien à indiquer que la restructuration des dialectes des Midlands a été déterminée par le contact avec les populations scandinaves⁷³.

La distinction entre ces deux nouvelles aires ne se manifestera dans les sources écrites qu'après que le west-saxon a perdu son statut de norme écrite, au début de la période moyen-anglaise. Ces changements sont cependant le reflet d'évolutions qui s'étaient certainement produites dans la langue orale bien avant de pénétrer la pratique des scribes :

Most of the Scandinavian loanwords first appear in writing in the Middle English period, but their form shows that they had been taken into English in the late OE period, for they have undergone the sound changes that mark the transition from Old to Middle English. (Barber *et al.* 2012 : 142)

Bien que les conditions exactes de la cohabitation anglo-scandinave se caractérisent par de nombreuses zones d'ombre, les données qui nous en sont parvenues nous permettent d'argumenter que le phénomène d'émiettement dialectal que l'on constate au début de la période moyen-anglaise, souvent

⁷³ Ce phénomène de dissociation a probablement été accentué par la restructuration (convergente en l'occurrence) des dialectes des Midlands-ouest, qui ont eux-mêmes pu être influencés par la norme écrite west-saxonne qui s'est développée dans le royaume du Wessex.

expliqué par la simple perte de la norme écrite west-saxonne, est en vérité le fruit de restructurations très similaires à celles ayant produit les créoles⁷⁴.

3.4.3 – Une créolisation du vieil-anglais précoce ?

Le dernier cas de contact linguistique notable dont nous pouvons traiter s'agissant de l'anglais médiéval est celui du VA précoce avec le celte brittonique, que la littérature tend à considérer comme négligeable (*cf.* German, in Régis 2001 : 125). Même si l'on ne prend en compte que des facteurs purement sociohistoriques et que l'on considère que les contacts anglo-brittoniques ont été plus étroits que ce que l'on s'accorde à croire, la situation n'aurait pas été de nature à produire une restructuration comparable à celle des créoles. La tendance était bien plus à l'émigration hors d'Angleterre qu'à l'immigration pour les populations celtes, et ceux qui sont demeurés sur leurs terres se trouvaient dans un contexte linguistique endogène ne les ayant pas rendus dépendants de la langue des Anglo-Saxons pour communiquer.

La situation de ces populations devait être largement assimilable à celle des Américains natifs aujourd'hui, dont l'intégration à la population socialement dominante (ou la *démarginalisation socio-économique* pour reprendre les termes de Mufwene 2001 : 164), provoque la disparition progressive des vernaculaires. L'hypothèse d'une créolisation de l'anglais amorcée par les populations celtes semble donc difficile à soutenir.

⁷⁴ Notons que les continuums de restructuration divergents dont ont émergé les créoles (et, serait-on tenté d'ajouter, les continuums de restructuration divergents de manière générale) se sont également formés dans des contextes d'absence de norme écrite, ou du moins dans des contextes où la norme écrite n'exerce pas de pression linguistique.

Selon Mufwene, la période du VA a pu en revanche se caractériser par une forme de créolisation, causée non pas par le contact anglo-britannique mais par le contact anglo-saxon lui-même.

In fact, it would have been more interesting to approach the genesis of English itself as a colonial, contact-based evolution that affected the Germanic language varieties brought to the British Isles [...]. Though it is not clear whether there was a single "lexifier" in this particular case, it is very interesting that one particular group, the Angles, bequeathed their name to both the land now known as *England* and the language, *English*, which can now hardly be defined as "the language of the English people" (Mufwene 2008 : 45)

Le fait que l'on appelle aujourd'hui *Angleterre* l'aire colonisée par les Anglo-Saxons et *Anglais* les populations qui l'habitent constitue, d'après l'auteur, un indice de la place prépondérante qu'ont occupée les Angles dans la colonisation de l'île par les populations ouest-germaniques. Le dialecte anglien aurait alors pu consister en une koinè coloniale primaire acquise par les premiers migrants germaniques qui se sont installés sur l'île, une koinè qui serait devenue un acrolecte⁷⁵ à mesure que l'agrandissement du territoire sous contrôle anglo-saxon et l'afflux continu de colons germaniques ont contribué à la formation d'un continuum de restructuration.

Le scénario proposé par Mufwene de la colonisation de l'Angleterre évoque fortement celui de la colonisation du Nouveau Monde et était effectivement propre à un phénomène de restructuration divergente : la constitution de l'Heptarchie a pu offrir à différentes communautés l'autonomie linguistique nécessaire à l'amorce d'un processus de restructuration, qui aurait été

⁷⁵ Le terme de *lexificateur* employé par Mufwene semble peu satisfaisant dans cette situation, dans la mesure où les différents dialectes en contact auraient partagé une grande partie de leur lexique.

accentué par l’immigration en provenance du continent et plus marginalement par l’acquisition des vernaculaires germaniques par les Celtes autochtones. Si un continuum a bel et bien émergé dans ces conditions, le west-saxon (qui incarne dans une large mesure le VA tel que nous le connaissons aujourd’hui) aurait effectivement été un basilecte, et donc un créole.

La principale différence entre le contexte de la colonisation de l’Angleterre au haut Moyen Âge par les populations germaniques et celui de la colonisation du Nouveau Monde au XVIIe siècle par diverses puissances européennes est que les Angles, les Saxons et les Jutes (auxquels certaines sources ajoutent les Frisons et les Francs), parlaient probablement des dialectes mutuellement intelligibles. En effet Mufwene (*ibid.*) reconnaît que la mise en contact des différentes variétés de la branche westique correspond, à première vue, surtout à un contexte propice à une koinèisation.

Le tableau que nous avons présenté dans le sous-chapitre consacré à la définition des koinès (*cf.* 2.2.3) peut maintenant être révisé afin que la ligne intitulée « Vieil-anglais » se réfère non pas au contexte du contact anglo-brittonique mais à celui du contact anglo-saxon.

Tableau 3 : Contact anglo-saxon et critères d'identification des koinès

Périodes \ Critères					
	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)
Vieil-anglais (Anglo-saxon)	✓	✓	✓	✓	✓

(1) simplification de la morphologie ; (2) est une langue vernaculaire ; (3) formé par le contact linguistique ; (4) ces contacts sont soutenus ; (5) proximité généalogique des systèmes en contact.

Le VA précoce est effectivement conforme aux critères d'identification des koinès que nous avons précédemment établis, ce qui va dans le sens de l'hypothèse proposée par Mufwene d'une koinè anglienne.

Bien que la proximité généalogique des systèmes linguistiques en contact rende un phénomène de créolisation moins apparent, en cela que les phénomènes de congruence et d'approximation des locuteurs non natifs provoqueraient des restructurations moins aisées à observer, la possibilité même d'une créolisation n'est pas à exclure et le contexte de colonisation de l'Angleterre décrit par Mufwene (2008) tend à s'y conformer.

Le tableau suivant récapitule la manière dont l'anglais médiéval correspond ou non aux différents critères d'identification que nous avons établis des créoles, à différentes périodes de son histoire et dans différents contextes de contact linguistique.

Tableau 4 : Anglais médiéval et critères d'identification des créoles

Critères Périodes	(1)	(2)	(3)	(4)
Vieil-anglais précoce (Anglo-saxon)	✓	✓	✓	≈
Vieil-anglais précoce (Anglo-brittonique)	✓	✓	X	X
Vieil-anglais (Anglo-scandinave)	✓	✓	✓	✓
Moyen-anglais (Anglo-normand)	✓	✓	X	≈

(1) est un vernaculaire ; (2) est le fruit d'une basilectalisation ; (3) pas d'accès à la norme de l'acrolecte ; (4) les locuteurs non natifs deviennent les principaux relais de transmission

Dans le scénario proposé par Mufwene (2008), les flux migratoires auraient effectivement pu contribuer à la restructuration des dialectes du VA précoce par rapport à la koinè insulaire, mais les auraient surtout remis en contact avec la norme linguistique continentale. La validation du critère (4) dans le contexte du contact anglo-saxon dépend donc avant tout du continuum de restructuration que l'on étudie :

- si l'on considère un continuum où la norme continentale constitue l'acrolecte et la variété insulaire le basilecte, alors les migrations auraient, comme dans le cas du FA, limité la restructuration de la koinè coloniale en entretenant ses liens avec la norme continentale importée par les colons ;

- si l'on considère un continuum où c'est la koinè coloniale insulaire (toujours hypothétique) qui constitue l'acrolecte et les différents dialectes du VA les basilectes, alors les migrations depuis le continent auraient effectivement causé la restructuration des basilectes qui, influencés par la norme continentale, se seraient différenciés de celle de la koinè anglaise.

Le contact anglo-scandinave se conforme pour sa part en tout point à un contexte de créolisation, bien que certains points méritent une étude plus approfondie afin de mieux déterminer la pertinence de l'analogie entre ce contexte sociolinguistique et ceux à partir desquels les créoles ont émergé : dans le cas des contacts anglo-scandinaves comme dans celui des contacts anglo-saxons, il serait pertinent d'étudier dans quelle mesure la proximité généalogique des langues en contact peut influencer sur les phénomènes de basilectalisation. L'importance de ces restructurations est-elle vraiment dépendante de la distance généalogique des

langues en contact, où n'est-elle déterminée que par l'importance des flux migratoires et la proportion de locuteurs non natifs au sein d'une communauté linguistique ? Par ailleurs, nous avons également mentionné l'incertitude qui entoure les circonstances de la cohabitation anglo-scandinave elle-même. Il serait possible de mieux déterminer le contexte sociolinguistique de la cohabitation anglo-scandinave en menant un travail d'analyse civilisationniste plus poussé sur le degré d'intégration des colons scandinaves dans la société anglo-saxonne. Comme nous l'avons dit, il serait plus difficile d'argumenter que le contexte linguistique était exogène pour les colons scandinaves si ceux-ci se sont en fait concentrés dans certaines aires et ont formé des communautés linguistiquement homogènes.

Conclusion

Ce travail de recherche a mis en évidence que de nombreux linguistes se sont déjà interrogés sur la manière dont la créolistique nous permet d'aborder l'histoire de la langue anglaise. Cette dernière est en effet caractérisée par de nombreux contacts dont les traces peuvent aujourd'hui toujours être observées dans ses différents sous-systèmes, ce qui a amené différents auteurs à défendre l'hypothèse selon laquelle la langue anglaise a été un créole à certaines périodes de son histoire, notamment celle dite *moyen-anglaise*. Nous avons vu que la littérature sur ce sujet est cependant caractérisée par un désordre terminologique empêchant la confrontation constructive des différentes argumentations déployées : le terme de *créole* est défini de diverses manières et amène donc les différentes analyses dont nous avons traité à adopter des critères et des méthodes différentes.

Nous nous sommes d'abord fixé pour objectif de construire un cadre terminologique fonctionnel en proposant une définition aux termes de *pidgin* et de *koinè*, tous deux employés régulièrement dans la littérature relative à l'hypothèse du moyen-anglais créole. Nous avons vu que, si l'anglais médiéval ne semble pas avoir présenté de contexte sociolinguistique propre à l'émergence d'un pidgin au cours de son histoire, ses contacts avec le VN ont probablement été du type à produire une koinè. La définition de cet ensemble terminologique nous a permis d'argumenter que certains outils d'analyse traditionnellement employés dans le domaine de la créolistique, tels que la notion de *continuum de restructuration*,

peuvent être avantageusement transposés au domaine plus général de la sociolinguistique, afin de nous éclairer sur les mécanismes impliqués dans l'émergence de certains phénomènes liés au contact des langues.

En nous appuyant sur des données historiques ainsi que sur les analyses de chercheurs tels que Salikoko Mufwene et Robert Chaudenson, nous nous sommes efforcé de montrer que la vision classique des créoles n'est pas en adéquation avec l'état actuel de nos connaissances sur ces langues et doit être révisée. La distinction que nous avons établie entre les dynamiques de restructuration divergentes et convergentes nous a notamment permis d'illustrer une opposition fondamentale entre les dynamiques de restructuration à l'origine de la formation des pidgins et des créoles, que l'approche traditionnelle tend à amalgamer. À partir de cette nouvelle perspective sur les phénomènes de créolisation, nous nous sommes finalement attachés à évaluer la pertinence de l'hypothèse du moyen-anglais créole et à déterminer, de manière plus générale, dans quelle mesure les contacts linguistiques qui ont caractérisé l'histoire de l'anglais médiéval ont été susceptibles d'aboutir à la formation d'un créole.

Nous avons conclu que les contacts anglo-normands n'étaient pas comparables à ceux des colonies du Nouveau Monde où ont émergé les créoles et que les évolutions linguistiques que l'on observe dans la langue anglaise au cours de la période du MA ne pouvaient que difficilement être qualifiées de basilectalisation, contredisant ainsi l'hypothèse formulée par Bailey et Maroldt (1977). Selon nous, la cohabitation anglo-scandinave était quant à elle d'une tout

autre nature et peut être considérée, dans une large mesure, comme analogue au contexte sociolinguistique de la formation des créoles. Nous avons enfin proposé d'autres pistes de créolisation de l'anglais médiéval, notamment aux racines même de la formation du VA.

Comme nous l'avons souligné, notre analyse doit être approfondie par un travail de recherche plus poussé sur les dynamiques migratoires des locuteurs du VN vers l'Angleterre, sur l'intensité de ces flux, ainsi que sur le degré d'intégration des Scandinaves dans la société anglo-saxonne. De telles données nous permettraient de mieux apprécier le contexte sociolinguistique de la cohabitation anglo-scandinave et donc de mieux nous figurer l'ampleur des restructurations qui ont pu se produire dans certains dialectes du VA.

Ainsi que nous l'avons mentionné dans l'introduction de cette étude, nous n'avons pu, faute d'espace, inclure l'analyse de sources textuelles primaires. Celles-ci pourraient pourtant nous offrir une meilleure perspective sur l'évolution de la langue anglaise dans son ensemble entre le Xe et le XIIe siècle et de constater les restructurations qui se sont produites dans ses différents dialectes. Un tel travail, qui pourra faire l'objet d'une thèse ultérieure, permettrait de mieux évaluer les effets linguistiques spécifiques des différentes situations de contact dont nous avons traité, et de déterminer si certains contextes sociolinguistiques peuvent amener un système linguistique à évoluer d'une certaine manière.

ANNEXE DES FIGURES

Figure 1 : Modèle généalogique du moyen-anglais (d'après Bailey et Maroldt 1977 : 25).....	148
Figure 2 : Fonction développementale du continuum de restructuration des pidgins	149
Figure 3 : Proposition d'une géographie du continuum de restructuration du vieil-anglais tardif.....	150
Figure 4 : Fonction développementale du continuum de restructuration du vieil-anglais tardif	151
Figure 5 : Diagramme de la créolisation d'après Poussa (1982).....	152
Figure 6 : Diagramme de créolisation d'après Mühlhäusler (1986).....	153
Figure 7 : Modèle classique de formation des créoles	154
Figure 8 : Modèle révisé de formation des créoles	155
Figure 9 : Frontières du Danelaw et dialectes du moyen-anglais (cartes tirées de Barber 2012 : 139 et 147)	156

Figure 1 : Modèle généalogique du moyen-anglais (d'après Bailey et Maroldt 1977 : 25)

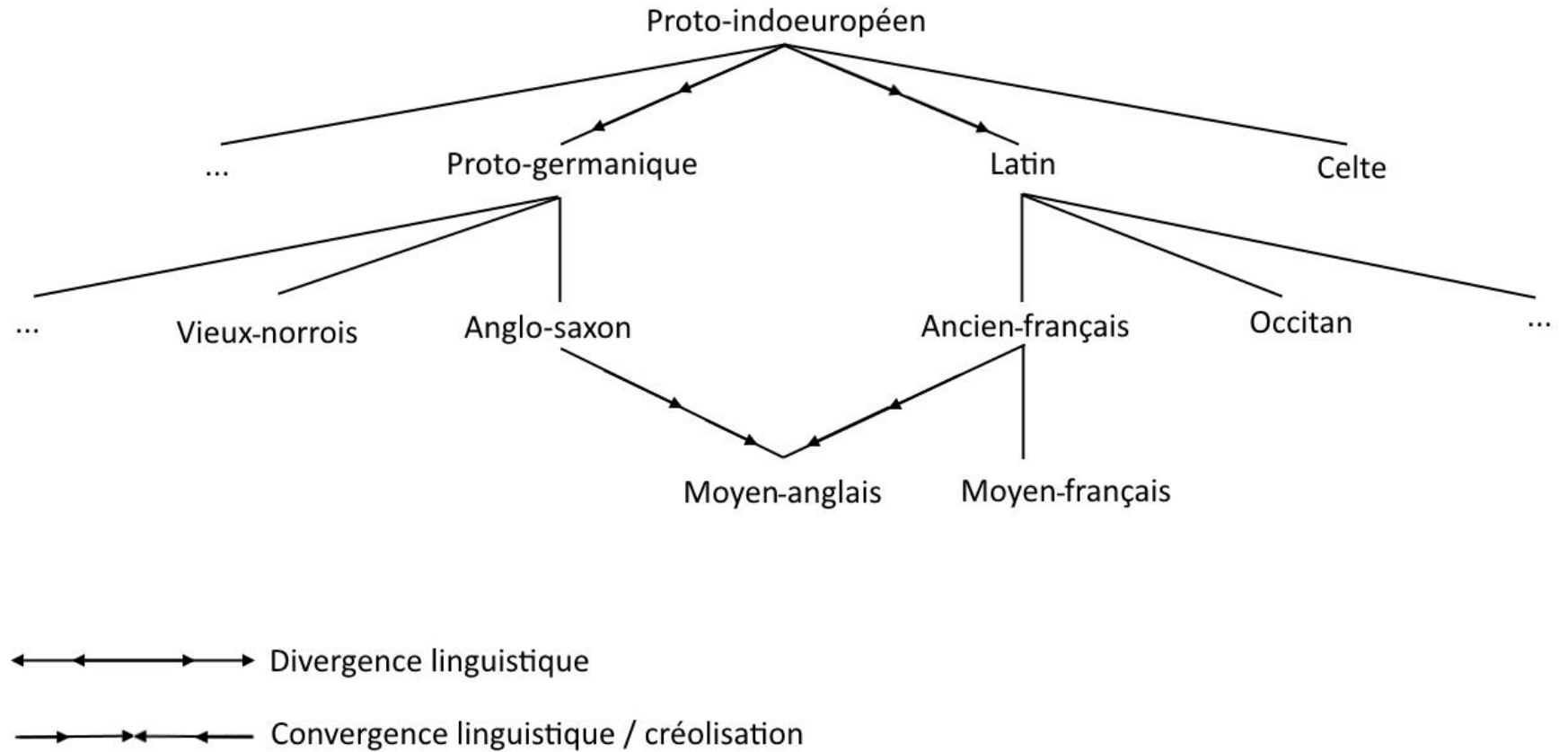


Figure 2 : Fonction développementale du continuum de restructuration des pidgins

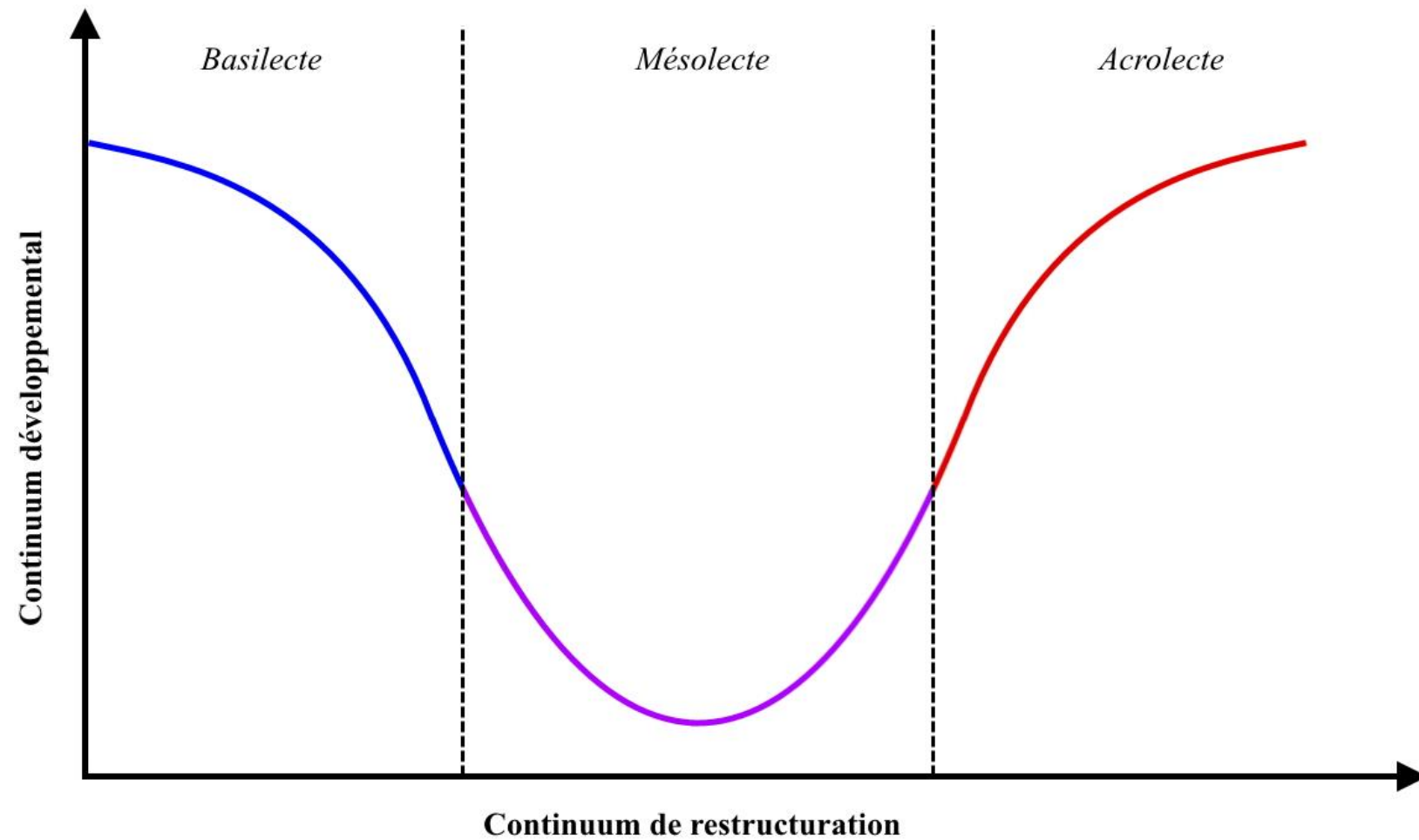


Figure 3 : Proposition d'une géographie du continuum de restructuration du vieil-anglais tardif

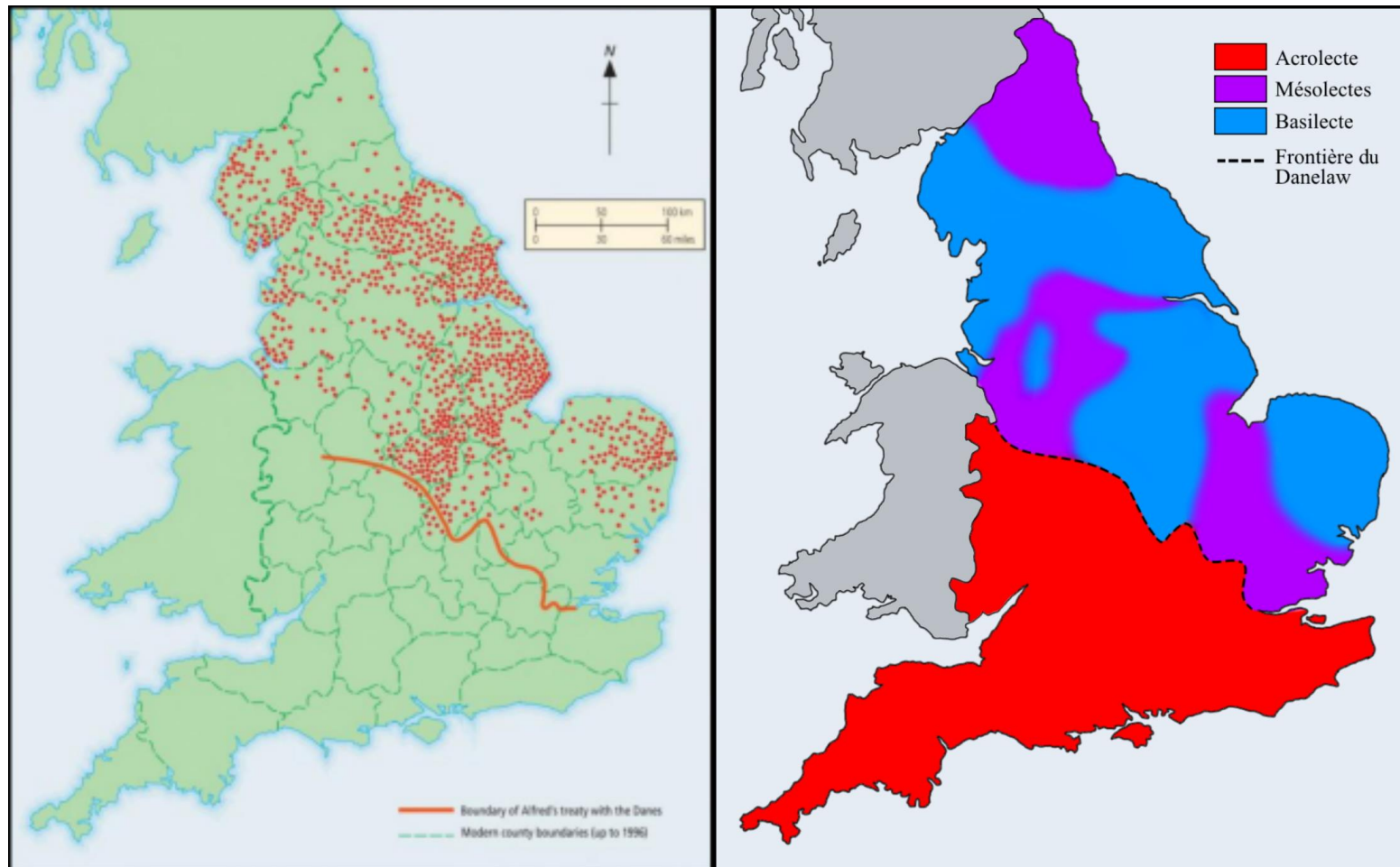


Figure 4 : Fonction développementale du continuum de restructuration du vieil-anglais tardif

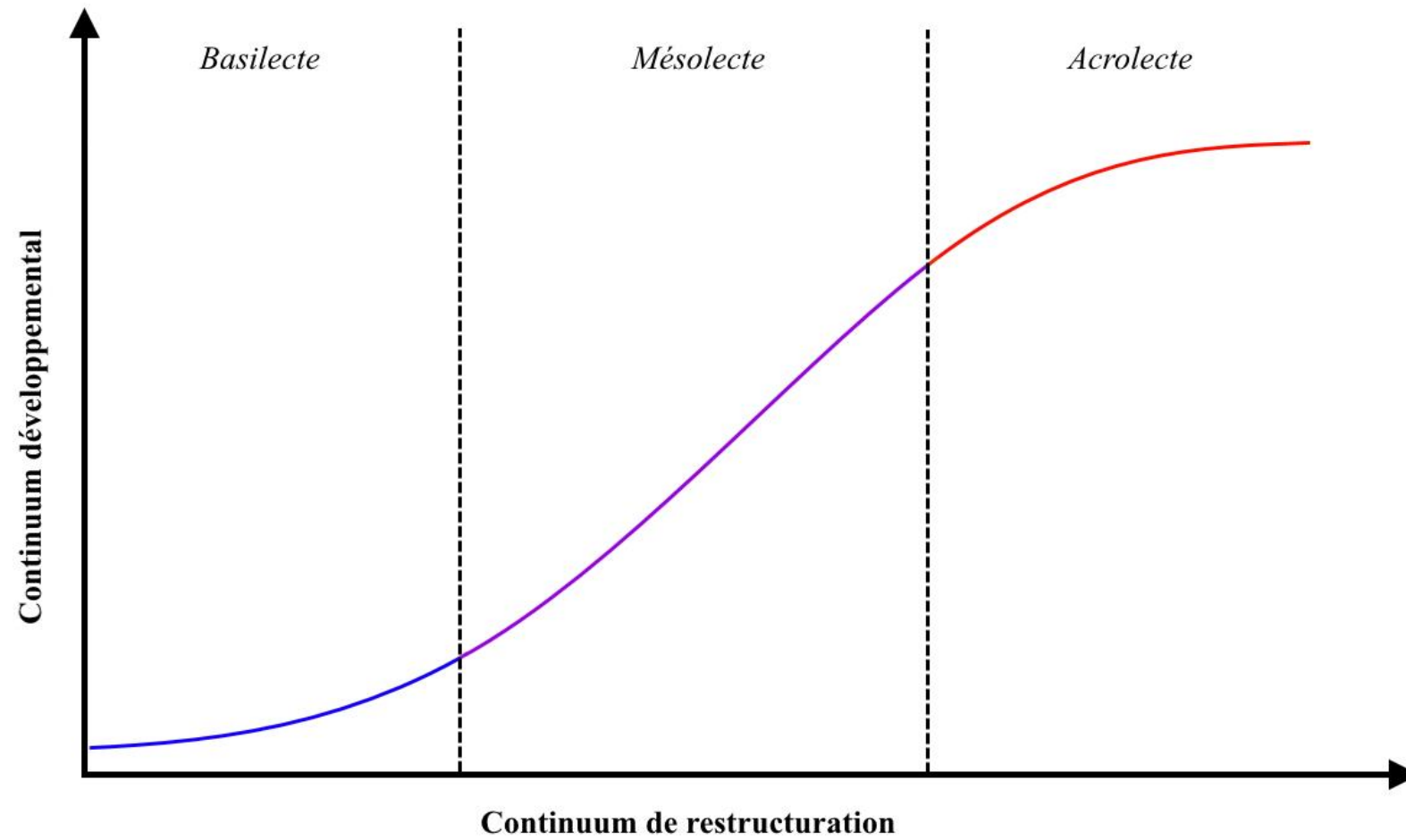


Figure 5 : Diagramme de la créolisation d'après Poussa (1982)

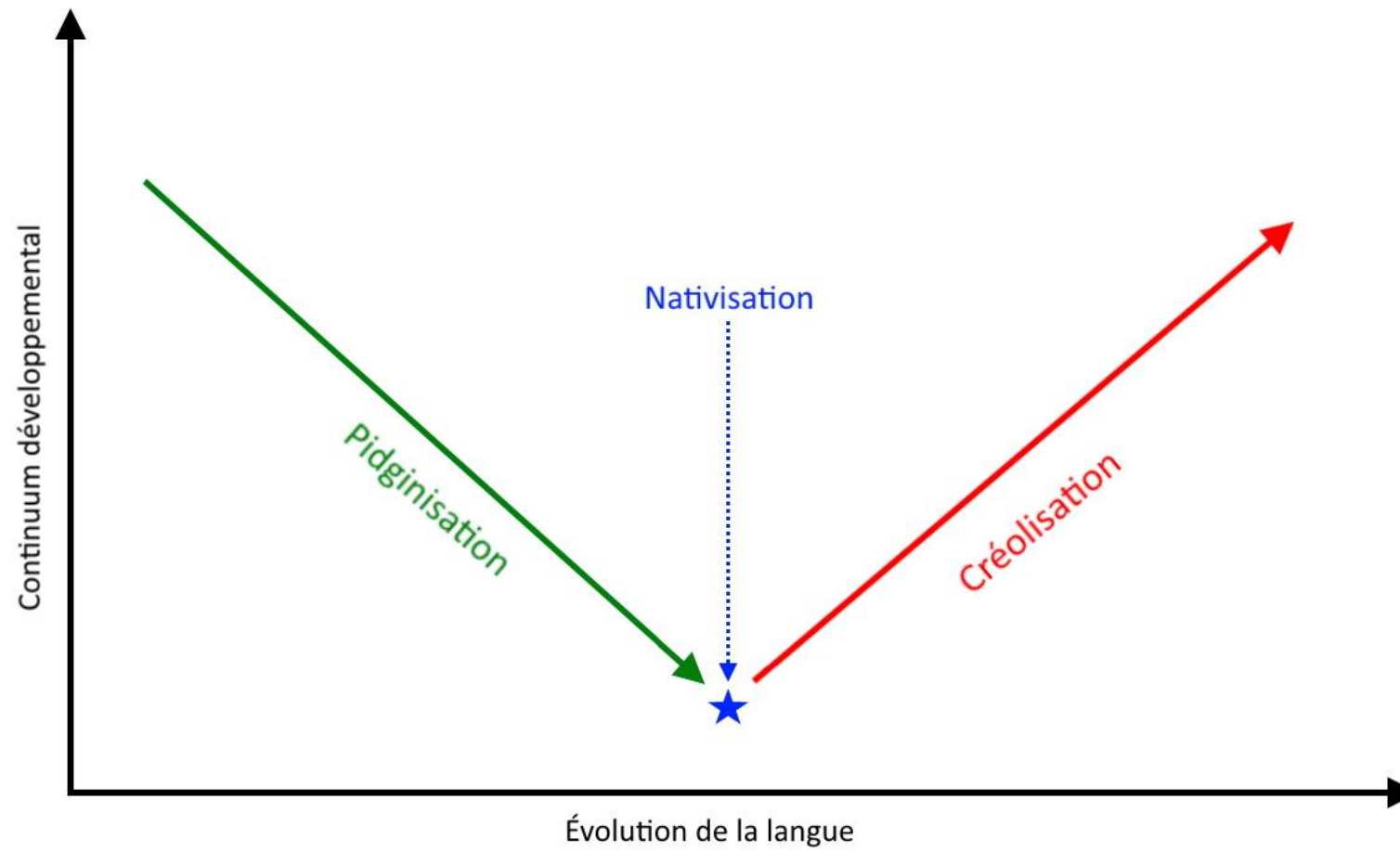


Figure 6 : Diagramme de créolisation d'après Mühlhäusler (1986)

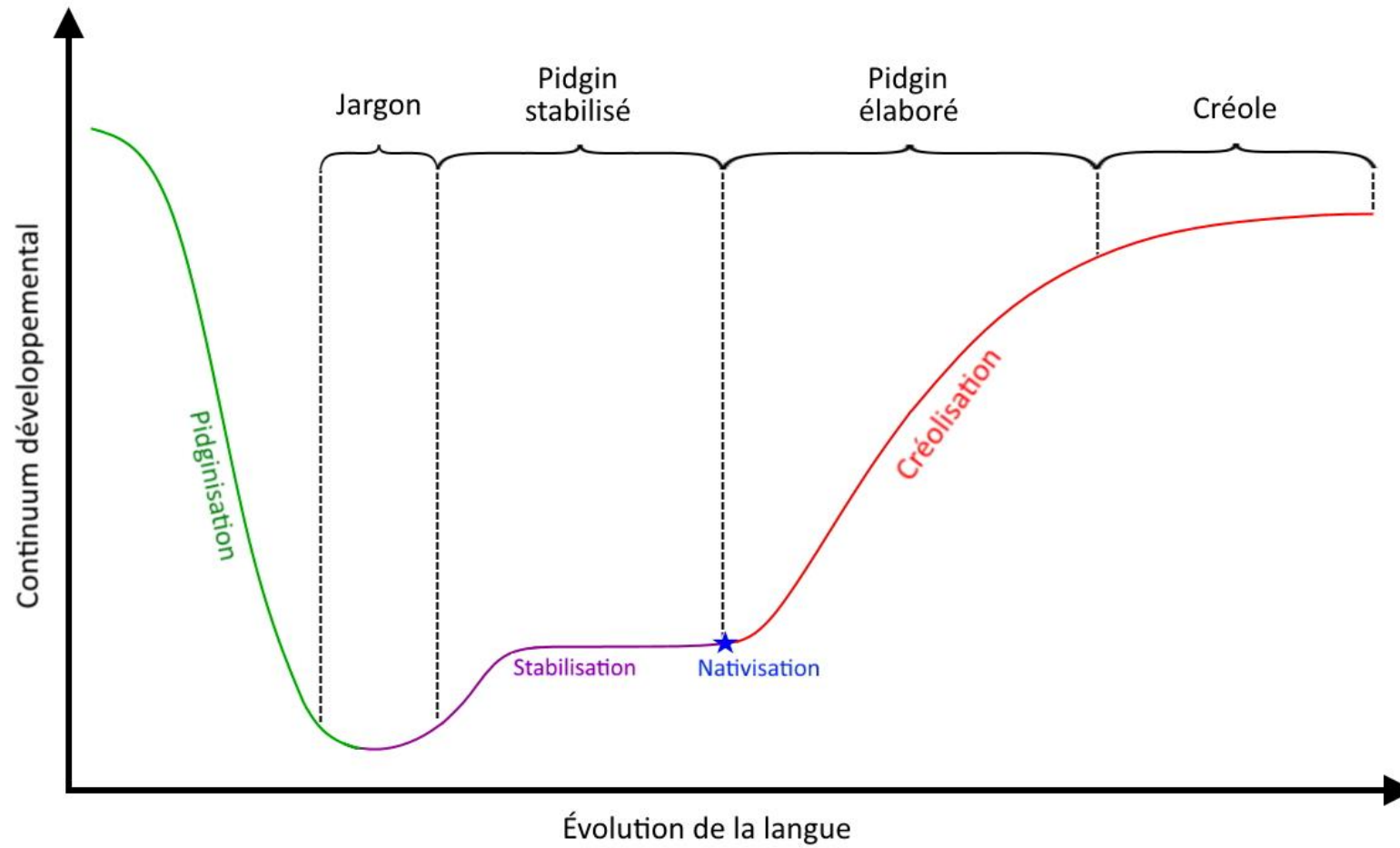


Figure 7 : Modèle classique de formation des créoles

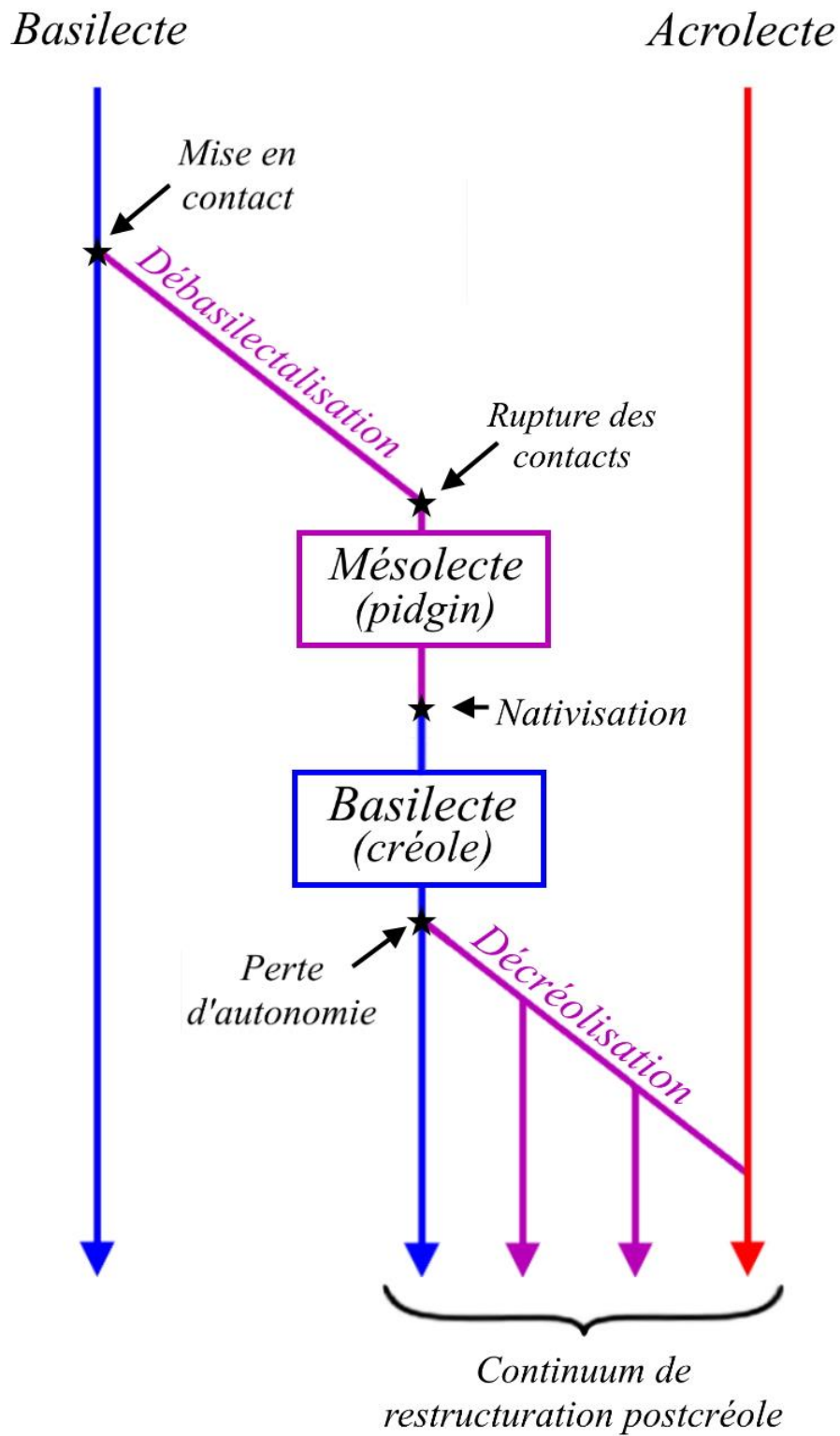


Figure 8 : Modèle révisé de formation des créoles

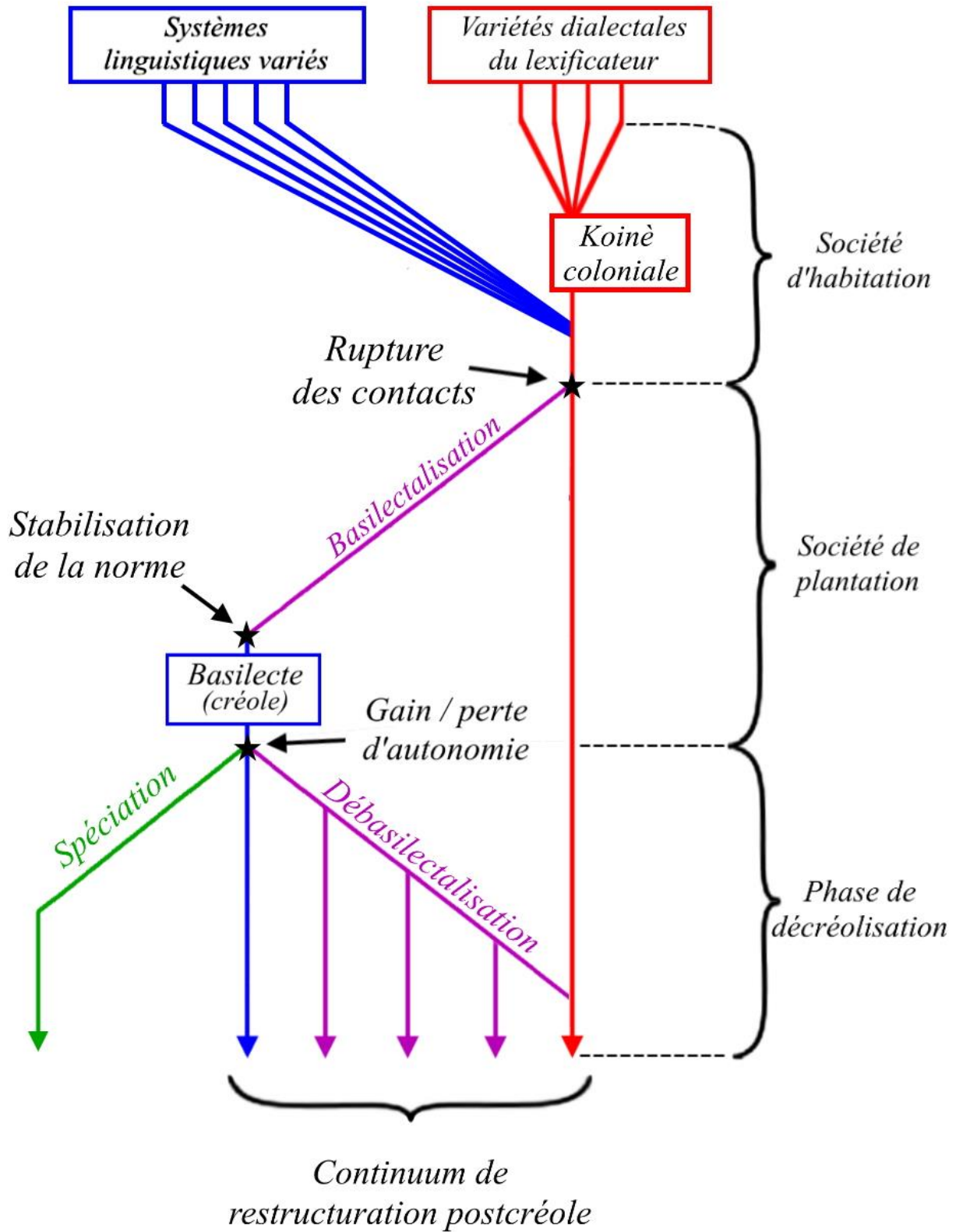
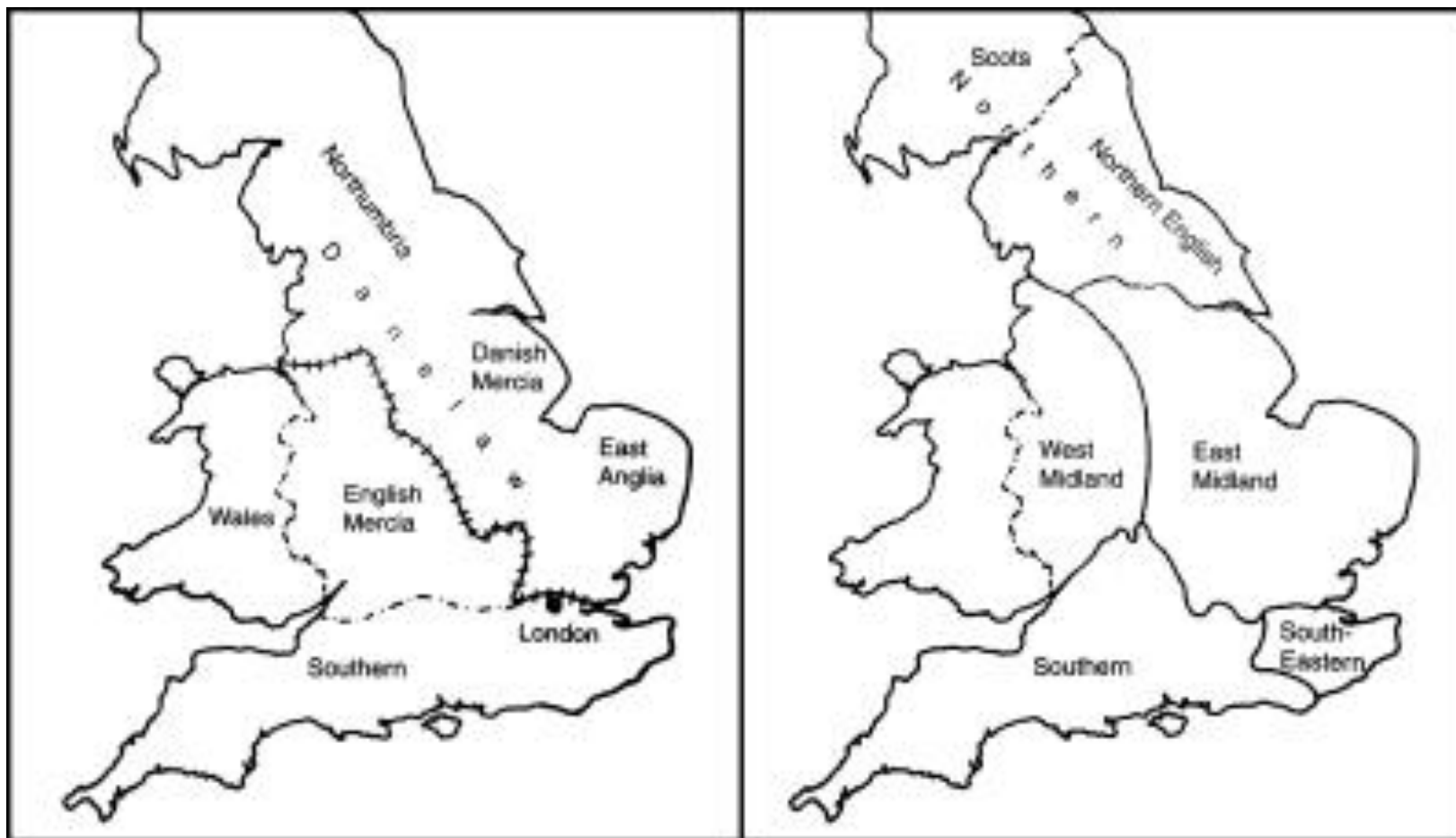


Figure 9 : Frontières du Danelaw et dialectes du moyen-anglais (cartes tirées de Barber 2012 : 139 et 147)



BIBLIOGRAPHIE

➤ Anglais médiéval et français d'Angleterre

- Allen, Cynthia. 1997. « Middle English Case Loss and the 'Creolization' Hypothesis ». *English Language and Linguistics* 1 (1) : 63-89.
<https://doi.org/10.1017/S1360674300000368>.
- Bailey, Charles James, et Karl Maroldt. 1977. « The French Lineage of English ». In *Langues en contact : Pidgins, creoles*, édité par Jürgen Meisel, 21-53. Tübingen.
- Barber, Charles Laurence, Joan C. Beal, et Philip A. Shaw. 2012. *The English Language: A Historical Introduction*. Canto Classics ed. Cambridge Approaches to Linguistics. Cambridge: Cambridge Univ. Press.
- Baugh, Albert Croll, et Thomas Cable. 2013. *A History of the English Language*. Sixth edition. London New York : Routledge, Taylor & Francis Group.
- Bech, Kristin, et George Walkden. 2016. « English Is (Still) a West Germanic Language ». *Nordic Journal of Linguistics* 39 (1) : 65-100.
<https://doi.org/10.1017/S0332586515000219>.
- Berndt, Rolf. 1976. « French and English in thirteenth-century England. An investigation into the linguistic situation after the loss of the duchy of normandy and other continental dominions. » In *Aspekte der anglistischen Forschung in der DDR*, édité par Martin Lehnert, 65 :129-49. Berlin, Akademie-Verlag.
- Brinton, Laurel, et Alexander Bergs. 2017. « Middle English Creolization ». In *Middle English*, 3 : 224-38. The History of English. Berlin / Boston: De Gruyter.
- Crépin, André. 2004. « Quand les Anglais parlaient français ». *Comptes-rendus des séances de l'année - Académie des inscriptions et belles-lettres* 148 (4) : 1569-88.
<https://doi.org/10.3406/crai.2004.22809>.
- Crystal, David. 2018. *The Cambridge Encyclopedia of the English Language*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Danchev, Andrei. 1986. « Interlanguage simplification in Middle English vowel phonology? » In *Linguistics across Historical and Geographical Boundaries*, édité par Dieter Kastovsky et Aleksander Szwedek. Berlin, New York: De Gruyter.
<https://doi.org/10.1515/9783110856132.239>.

- . 1997. « The Middle English creolization hypothesis revisited ». In *Studies in Middle English Linguistics*, édité par Jacek Fisiak. Berlin, New York: De Gruyter.
<https://doi.org/10.1515/9783110814194.79>.
- Domingue, Nicole Z. 1977. « Middle English: Another Creole ? » *Journal of Creole Studies* 1 : 89-100.
- Fisiak, Jacek. 1977. « Sociolinguistics and Middle English: Some socially motivated changes in the history of English ». *Kwartalnik Neofilologiczny* 24 : 247-59.
- Görlach, Manfred. 1986. « Middle English - a Creole? » In *Linguistics across Historical and Geographical Boundaries*, édité par Dieter Kastovsky et Aleksander Szwedek. Berlin, New York: De Gruyter.
<https://doi.org/10.1515/9783110856132.329>.
- Hall, Beatrice L., R. M. R. Hall, et Martin D. Pam. 1977. « The Staging of the Development of English Phonology 1600-1700 : Some Creole Evidence Concerning /NG/ ». In *Langues en contact : Pidgins, creoles*, 55-80. Tübingen.
- Leith, Dick. 2002. *A Social History of English*. 2. ed., Repr. London : Routledge.
- Lucken, Christopher. 2015. « Le beau français d'Angleterre. Altérité de l'anglo-normand et invention du bon usage ». *Médiévales*, n° 68 : 35-56.
<https://doi.org/10.4000/medievales.7525>.
- Millar, Robert McColl. 1997. « English a koinöoid? Some suggestions for reasons behind the creoloid-like features of a language which is not a creoloid. » *Vienna English Working Papers* 6 (2) : 19-48.
- O'Neil, David. 2019. « The Middle English Creolization Hypothesis: Persistence, Implications, and Language Ideology ». *Studia Anglica Posnaniensia* 54 (1) : 113-32.
<https://doi.org/10.2478/stap-2019-0006>.
- Poussa, Patricia. 1982. « The Evolution of Early Standard English : the Creolization Hypothesis ». *Studia Anglica Posnaniensia*, n° 14 : 69-85.
- Régis, Jean-Paul, éd. 2001. *Travaux de diachronie, 2. actes du colloque ALAES-GRAAT, 2000*. Tours : Publications de l'Université François Rabelais.
- Régis, Jean-Paul, et Fabienne Toupin, éd. 2006. *Travaux de diachronie, 3. actes du colloque ALAES AMAES GRAAT, 2001*. Tours : Publications de l'Université François Rabelais.
- Toupin, Fabienne. 2008. « Des phénomènes de pidginisation et de créolisation en moyen-anglais ». In *Un espace colonial et ses avatars : naissance d'identités*

nationales : Angleterre, France, Irlande (Ve - XVe siècles), 179-201. Culture et civilisations médiévales 42. Paris : PUPS.

Watts, Richard J. 2011. *Language myths and the history of English*. Oxford studies in sociolinguistics. New York : Oxford University Press.

➤ **Civilisation**

Chatillon, Marcel. 1984. « L'évangélisation des esclaves au XVII^e siècle — Lettres du R.P. Jean Mongin ». *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, n°61-62 : 3.

<https://doi.org/10.7202/1043829ar>.

Frey, Christian. 2019. « Les raids vikings dans l'historiographie saxonne : une peur héréditaire ». In *Figures du Nord : Scandinavie, Groenland, Sibérie. Perceptions et représentations des espaces septentrionaux de la fin de Moyen Âge au XVIII^e siècle*, édité par Éric Schnakenbourg, 175-88. Histoire. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

<http://books.openedition.org/pur/117143>.

Graham-Campbell, James. 1989. « The Archaeology of the Danelaw : An Introduction ». *Actes Des Congrès de La Société d'Archéologie Médiévale* 2 (1) : 69-76.

Malbos, Lucie. 2013. « Les raids vikings à travers le discours des moines occidentaux : De la dénonciation à l'instrumentalisation de la violence (fin viii^e-ix^e siècle) ». In *Hypothèses 2012 : travaux de l'École doctorale d'histoire de l'université Paris 1 - Panthéon-Sorbonne et de l'École nationale des chartes.*, 315-25. Paris : Publications de la Sorbonne.

Randsborg, Klavs. 1981. « Les Activités Internationales Des Vikings : Raids Ou Commerce ? » *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 36 (5) : 862-68.

<https://doi.org/10.3406/ahess.1981.282791>.

➤ **Linguistique générale et créolistique**

Arends, Jacques, éd. 1995. *Pidgins and Creoles: an introduction*. Creole language library 15. Amsterdam : Benjamins.

Chaudenson, Robert. 2000. « Peut-on décrire un créole sans référence à sa genèse ? Pronoms et adjectifs dans les créoles français ». *Langages* 34 (138) : 22-35.

<https://doi.org/10.3406/lgge.2000.2368>.

———. 2001. « Créoles français et variétés de français ». *L'information grammaticale* 89 (1) : 32-37.

<https://doi.org/10.3406/igram.2001.2715>.

- Degraff, Michel. 2003. « Against Creole Exceptionalism ». *Language* 79 (2) : 391-410.
- Eliasson, Stig. 2015. « The Birth of Language Ecology: Interdisciplinary Influences in Einar Haugen's "The Ecology of Language" ». *Language Sciences* 50 : 78-92.
<https://doi.org/10.1016/j.langsci.2015.03.007>.
- Gunderson, Keith, et Minnesota Center for Philosophy of Science, éd. 1975. « The meaning of "meaning" ». In *Language, mind, and knowledge*. Minnesota studies in the philosophy of science, v. 7. Minneapolis : University of Minnesota Press.
- Hazaël-Massieux, Marie-Christine. 2005a. « Avant-propos ». *La linguistique* Vol. 41 (1) : 3-18.
- . 2005b. « Théories de la genèse ou histoire des créoles : l'exemple du développement des créoles de la Caraïbe ». *La linguistique* Vol. 41 (1) : 19-40.
- Holm, John A. 1988. *Pidgins and Creoles. Vol. 1 : Theory and Structure*. Reprinted. Cambridge Language Surveys. Cambridge : Cambridge Univ. Press.
- Kortlandt, Frederik. 2000. « On Russenorsk ». *Amsterdamer Beiträge zur Älteren Germanistik* 54 (1) : 123-27.
<https://doi.org/10.1163/18756719-054-01-90000012>.
- Manessy, Gabriel. 1995. *Créoles, pidgins, variétés véhiculaires : procès et genèse*. Paris : CNRS Éditions.
- McWhorter, John H. 2005. *Defining Creole*. New York : Oxford University Press.
- Mufwene, Salikoko S. 1996. « The Founder Principle in Creole Genesis ». *Diachronica* 13 (1) : 83-134.
<https://doi.org/10.1075/dia.13.1.05muf>.
- . 2000. « Population Contacts and the Evolution of English ». *The European English Messenger* 2 (9) : 9-15.
- . 2001. *The Ecology of Language Evolution*. Cambridge, UK : Cambridge University Press.
- . 2002. *Typologie des Définitions des Créoles*. Édité par Claudine Bavoux et Didier de Robillard. Univers créoles 2. Paris : Anthropos.
- . 2008. *Language Evolution: Contact, Competition and Change*. London : Continuum.
- Mühlhäusler, Peter. 1986. *Pidgin & Creole Linguistics*. Language in Society 11. Oxford : Blackwell.
- Pierozak, Isabelle. 2005. « Pour une approche syntaxique complexe : l'exemple d'objets dits "simples" ». *La linguistique* Vol. 41 (1) : 107-32.

Romaine, Suzanne. 1988. *Pidgin and Creole Languages*. 7. impression. Longman Linguistics Library. London : Longman.

Stewart, Michele M. 2011. « The Expression of Number in Jamaican Creole ». *Journal of Pidgin and Creole Languages* 26 (2) : 363-85.
<https://doi.org/10.1075/jpcl.26.2.05ste>.

➤ Sources Lexicographiques

Crystal, David. 2008. *A dictionary of linguistics and phonetics*. 6th ed. The language library. Malden, MA ; Oxford : Blackwell Pub.

Dubois, Jean, éd. 2012. *Le dictionnaire de linguistique et des sciences du langage : les notions et les termes fondamentaux, pour découvrir et comprendre, le fonctionnement et l'évolution du langage*. Les grands dictionnaires Larousse. Paris : Larousse.

Neveu, Franck. 2011. *Dictionnaire des sciences du langage*. 2. éd. revue et Augmentée. Paris : Armand Colin.

Rey, Alain. 2019. *Dictionnaire historique de la langue française : contenant les mots français en usage*. Paris : Dictionnaires Le Robert.

« Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales », CNRS – Université Nancy-II, 2012.
<https://www.cnrtl.fr/>.

« Online Etymology Dictionary | Origin, history and meaning of English words », Ohio University, 2003.
<https://www.etymonline.com/>.